

2M11.2855.5

Université de Montréal

**Cahier de déroute**  
suivi de  
**Circonvallation**

Par

Jean-Marc Kuyper

Département d'études françaises

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître ès arts (M.A.) en études françaises  
option création

juin 2000

© Jean-Marc Kuyper, 2000

PQ

35

U54

2001

v.011

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:  
**Carnet de dérouté suivi de Circonvallation**

présenté par:  
Jean-Marc Kuyper

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Présidente-rapporteuse : É. NARDOUT-LAFARGE

Directeur de recherche : Jean LAROSE

Membre du jury : François HÉBERT

Mémoire accepté le:



## SOMMAIRE

Hier, je me suis inventé une histoire, mon histoire, celle que j'ai vécue, celle que je n'ai pas vécue, celle que j'aurais voulu vivre, celle que j'ai détestée, celle qui n'a jamais été. J'ai écrit la seule histoire que je pouvais raconter, la mienne.

J'ai longtemps cru qu'écrire c'était faire preuve d'imagination: créer des mondes nouveaux habités d'êtres différents, inventer des héros guidés par des sentiments uniques, merveilleux ou détestables, bref j'ai longtemps supposé qu'écrire c'était créer. Je crois que c'est vrai, pour les autres. Moi j'ai écrit ce que j'ai pu, j'ai écrit à partir du peu. C'est une écriture petite, étriquée, l'écriture du moi, d'un moi, écriture de mes émois.

Durant mon enfance je n'ai jamais osé écrire de journal intime, le risque était trop grand. Un jour quelqu'un aurait pu trouver mon carnet, pire, j'aurais pu le retrouver. Je devais déjà savoir que si je remettais la main dessus je serais victime de moi-même et que je ne pourrais plus m'inventer une enfance pour réparer les dommages. Alors, si de mon enfance j'ai réussi une chose, c'est bien de ne rien laisser, aucune trace ou presque; personne ne peut plus savoir, pas même moi.

La revanche, c'est l'histoire d'un garçon qui se confie à son cahier, quand il ose, un garçon confu, inquiet, qui s'interroge et cherche. On ne sait pas s'il trouve. C'est aussi l'histoire des mots, qui sont si difficiles à trouver et à manier, qui se rebellent, ne se laissent pas faire, ni dans le cahier de l'enfant, ni dans le récit de l'étudiant. Les problèmes d'écriture sont encore présents à l'âge adulte; il y a une filiation dans l'embarras.



L'essai interroge le texte, qui ne répond jamais vraiment. Un texte c'est aussi le silence. Alors l'essai questionne la démarche, les formes, l'auteur, ses choix. L'essai a été nourrissant tout de même et l'auteur aurait souhaité avoir mené l'écriture de celui-ci, de front avec le récit, ce qui lui aurait permis de mieux comprendre le fonctionnement de son texte, les stratégies du récit autobiographique ainsi que celles du journal intime.

Comme le disait un auteur célèbre, on n'achève pas un roman, on l'abandonne. Un essai bien mené se termine, lui, car il s'épuise. Je n'ai pas épuisé mon sujet, je suis épuisé et je désire déposer mon essai. J'espère qu'il reposera en paix.

## TABLE DES MATIÈRES

Identification du jury.....	II
Sommaire.....	III
Table des matières.....	V
Remerciements.....	VI
Dédicace.....	VII
<b>RÉCIT: Cahier de dérouté</b>	
Cahier de dérouté.....	3
<b>ESSAI: Circonvallation</b>	
Circonvallation.....	126
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>135</b>

## Remerciements

Mes remerciements vont à Monsieur Jean Larose qui a su me diriger avec souplesse et qui m'a fait confiance comme on fait confiance à un chat qui doit aller courir les ruelles et user griffes et moustaches avant de revenir faire ses petits besoins dans sa caisse.

Ma gratitude va aussi à Stéphanie, amie, conseillère et correctrice, qui a eu la sagesse de me caresser dans le sens du poil pour me faire croire que ce que j'avais commencé valait la peine d'être achevé. Je lui dois beaucoup.

*J'aimerais dédier ce mémoire à ceux et celles qui m'ont accompagné au long  
de ce très long parcours:*

*À mes parents, qui ont tout rendu possible.*

*À Anne, sans qui rien n'aurait été possible.*

*À Jacques, l'homme de l'impossible.*

*À Aminata.*

*À Patrice.*

*À Caro.*

*Et à J.*

# CARNET DE DÉROUTE

**récit**

*«Pour aller plus loin, ne jamais demander  
sa route à qui ne sait s'égarer.»*

*Roland Giguère*

*«On croit qu'on va écrire un texte,  
mais bientôt c'est le texte qui vous fait,  
ou vous défait.»*

*Nicolas Bouvier*

---

<sup>1</sup> Adaptation d'une citation de Nicolas Bouvier dans *L'usage du monde*: «On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait.»

C'est la première fois que j'écris, je veux dire pour moi. C'est monsieur Z qui m'aide, c'est lui qui fait le lien entre les idées qui sont miennes et les mots qui sont aux autres. Il ne comprend pas très vite, mais il fait de son mieux. Il a promis de garder mes mots dans son bureau, dans le tiroir qui ferme à clé, et m'a juré de ne jamais les faire lire à personne. Ce n'est qu'à cette condition que je suis d'accord.

Comme je n'écris jamais, je ne sais pas quoi faire (pourquoi m'écrire puisque je me parle tout le temps et que c'est déjà assez compliqué dans ma tête sans que je rajoute encore l'écriture?). Alors Monsieur Z m'a dit d'écrire un rêve. C'est pas facile parce que je ne rêve pas beaucoup mais il y en a un que j'ai fait plusieurs fois. C'est celui où je suis en colonie de vacances et où, tout à coup, un groupe de terroristes arrive. Ils nous font mettre sur une ligne devant la façade du chalet et, pour se venger, nous mitraillent. Ça s'appelle des représailles, c'est une sorte de punition de groupe comme quand on est trop turbulents à la leçon de gymnastique parce qu'on veut tous sauter sur le ballon et que, pour nous calmer, la maîtresse nous fait aligner avec le front collé au mur et l'interdiction de parler et de bouger pendant cinq minutes. L'éternité, si c'est aussi long que ça, ce ne doit pas être drôle.

Les terroristes, on ne sait pas de quoi ils se vengent, mais c'est comme ça. Eux ils donnent la punition d'abord et les explications après et c'est justement pour cette raison qu'on ne les aime pas, parce qu'ils manquent d'égards envers leurs victimes qui aimeraient bien savoir une dernière chose avant de mourir.

Nous sommes tous morts, tous, même la maîtresse, qui n'a rien pu faire malgré son air sévère et ses punitions; ils n'ont peur de rien les terroristes. Nous sommes tous morts, sauf moi et, des fois, ma copine Anne; c'est super. Ils nous ont manqués, mais comme on est les plus malins, on tombe exprès en même temps que les autres et, en faisant semblant de rien, on se met du sang partout pour faire croire qu'on est morts. Après, il faut rester des heures sans bouger, les yeux fermés, comme les autres. On ne peut pas savoir ce qui se passe et s'ils sont encore là, à cause des yeux fermés. Il ne nous reste que les oreilles, mais on n'entend presque rien, ça bourdonne beaucoup, c'est de la faute au sang et aux mouches qui festoient. Ça doit être énervant à la fin d'être mort, de jamais savoir.

Pour être sûr de rester en vie, il faut tenir le plus longtemps possible sans bouger et en respirant tout doucement pour pas qu'ils voient notre poitrine monter et descendre. Il faut faire très attention à respirer petit, tout petit, mais pas trop petit ou alors on doit tout à coup prendre une grande inspiration ou tousser; alors là c'est la mort assurée. C'est très long, mais après on sera sûr d'être des héros. Des fois je suis l'unique rescapé mais quand Anne survit aussi c'est bien mieux parce qu'on reste les deux, seuls au monde, et on s'aime. Mais avec Anne, je ne sais jamais à l'avance. Des fois elle est là, des fois elle n'est pas là, des fois elle est vivante, des fois pas, c'est comme si elle pouvait décider. Moi j'ai pas le choix, je suis toujours là et vivant et c'est à moi de me démerder.

Après être resté réveillé pendant des heures sans bouger et presque sans respirer, j'ai des fourmis partout et en plus je me retrouve quand même dans mon lit. Je ne suis pas un héros, tout est à recommencer.

Mais ce n'est pas le rêve que je veux raconter parce que, quand je me réveille, même que j'ai très peur et que c'est très long de rester sans bouger, ce n'est rien comparé à l'autre rêve. Dans l'autre, il y a d'abord le rien, le rien gentil, allègre, et ça commence bien. C'est un vide calme, qui a l'air endormi comme une étendue d'eau lisse. L'eau est belle et on croirait qu'il y aura un monsieur canard et une



madame canard qui vont venir barbotter. Mais sans savoir vraiment on devine que l'eau est froide, dure, presque métallique et que le papa canard s'écraserait comme un oeuf au fond d'une poêle s'il se décidait à arriver. On dirait que rien ne peut venir froisser cette surface mais, déjà, déjà, j'appréhende. Je crains la venue de quelque chose que je connais mais que je dois redécouvrir chaque fois. C'est terrible car je sais que c'est l'horreur qui m'attend, je sais mais je ne peux pas la reconnaître; je ne me souviens plus, je ne comprends plus comment ni pourquoi. Il y a juste cette angoisse qui me prend au ventre alors que je suis déjà en boule pour me protéger, que je me fais tout petit pour que ce qui va venir ne me voie pas, m'oublie. Mais je sais que ça ne vient que pour moi, que si c'est presque là c'est à cause de moi. Et je n'ai plus qu'à attendre; je ne peux pas partir, pas courir, parce que ça vient dans ma tête et que malgré mes bras qui me protègent, malgré mes mains sur mes oreilles, ça rentrera quand même. Alors c'est le vide toujours plus brutal et puis une ride si minuscule que je ne suis pas sûr de l'avoir vue. Ça ressemble à un sourire qui viendrait annoncer la terreur. Je ne sais pas d'où la prochaine alerte arrivera, de dessous, comme un monstre marin ou d'en haut, comme une ombre qui envahirait la surface trop calme? J'aimerais que ça vienne vite, que ce soit enfin là et que je sache pourquoi trembler. Mais ça vient lentement et c'est pire que tout car ça fait croire que ce n'est rien, ça fait croire que ce sera doux et chaud, mais ça ment, et plus ça ment, plus ça menace. Ensuite la surface se fripe, le centre est encore lisse mais les masses se soulèvent sur les côtés comme deux vagues prêtes à s'affronter. Sous la surface liquide on sent déjà la menace du froid qui cristallise, de l'angle, de la débâcle... Les deux flots se ressemblent tellement qu'ils pourraient se marier, se fondre l'un dans l'autre, mais de coins en arêtes, de pointes en lames, ils se battent. Le pire ce sont les voix. Au début elles ont l'air normales, puis elles changent de peau, elles muent et se transforment en cris. Les cris enflent comme des gorges irritées et se gonflent de sang, les veines pompent la haine bleue de rage et les voix deviennent colossales. Elles strident et vocifèrent des ordres inconcevables, ce sont les voix de deux tyrans qui trompent

les masses, qui les rendent abruptes et les entrechoquent. Les formes sont maintenant soudées l'une à l'autre et elles continuent à s'affronter, à s'enfoncer à coups de buttoirs, à se mutiler. Il n'y a que les voix qui restent distinctes, elles sont invincibles. Lâches et meurtrières, elles haranguent les masses jusqu'à la mort.

Cette horreur c'est moi qui l'héberge, elle prend naissance en moi: je suis coupable. Alors je pars, loin, loin, loin et je ne reviens que quand la scène est dégagée, vide et lisse. C'est long. Quand c'est terminé, doucement je tends l'oreille, mais tout est bien parti, le calme est revenu. Mes parents, de l'autre côté de la cloison, dorment paisiblement. Après avoir questionné le silence pendant longtemps je dois bien m'endormir puisque tout à coup, comme si tout était normal, ma maman me réveille et c'est le matin. Les voix sont indestructibles, elles resteront toujours, et même quand elles ont disparu elles sont là quelque part, à faire écho au silence.

Les mots sont fourbes, ils me trahissent. Ils ont des goûts et des couleurs qui ne correspondent pas à leur sens. Les idées explosent parfois en moi, mais les mots ne sortent pas justes, ils mentent. C'est pour ça que je vais chez Monsieur Z, pour apprendre les mots surtout, les couleurs un peu, les calculs, les formes et les problèmes. Monsieur Z a son bureau derrière la gare dans une maison grise avec des traînées encore plus sombres sur la façade, c'est très moche et ça augure mal. Pourquoi ils mettent toujours les centres d'aide pour les enfants retardataires, qui ont déjà assez peur comme ça, dans des endroits pareils? Moi j'avais pas envie de le voir monsieur Z, pas à cause de son nom qui ressemble à une solution de derniers secours, mais parce que j'en ai déjà assez des professeurs. Mais lui, maintenant que je le connais, il est gentil. Il est surtout très patient et ne s'énerve jamais comme les autres. Il a un gros bureau noir et il est toujours assis du même côté. La poussière ne trouve pas de repos sur la surface sombre de son meuble. Tous les jours, il doit y avoir quelqu'un qui la chasse; c'est dommage car les corridors de lombrics, que j'aime dessiner du bout des doigts, ne laissent pas de trace. Sur son bureau il y a

des jouets de bois qui sont drôles, pleins de couleurs et montés sur des ressorts. C'est pour nous mettre à l'aise, nous les enfants difficiles, et nous faire oublier le reste, comme chez le médecin ou le dentiste. Les bonhommes à ressorts sont aussi là pour frétiller à notre place puisque nous on doit rester cloués à notre siège en attendant que ça passe. Avec les bébés c'est la même combine: étant donné qu'ils ne peuvent pas encore marcher et qu'ils sont condamnés à rester couchés sur le dos à regarder le plafond, on leur suspend des trucs qui bougent au-dessus de leur berceau. Comme ils ne comprennent encore rien à rien, ils croient que ce sont eux qui bougent et le décor qui est fixe, alors ils sont contents. Ça leur fait tellement passer le temps que tout à coup ils se retrouvent en train d'apprendre à marcher, ils se cassent la figure, ils pleurent et ils se mettent à regretter le bon vieux temps où ils étaient couchés. Mais là c'est trop tard, il n'y a plus moyen de faire marche arrière, l'évolution continue à grands pas. Nous, les plus grands, on a beau savoir qu'on ne peut pas bouger et que ce sont juste les jouets du bureau qui s'agitent, c'est comme si ça aidait quand même. Sur le gros meuble il y a aussi, aplatie dans son cadre de cuir brougogne (ou quelque chose comme ça) bordé d'une ligne dorée, la photo d'une femme et de deux enfants qui nous rappelle qu'on a affaire à un monsieur sérieux, marié et père de famille. J'envie les enfants de l'image, ils sont souriants; on voit qu'ils n'ont aucune difficulté scolaire car ils ont l'air d'avoir le droit de bouger. Avec un papa spécialiste des jeunes qui ont des problèmes d'apprentissage, avec un papa qui ne s'énerve jamais, ils ont déjà gagné la bataille la plus dure, celle de l'école.

Je vais chez Monsieur Z deux fois par semaine, c'est beaucoup. C'est beaucoup parce que quand j'arrive je dois toujours lui dire comment je vais. Moi je vais toujours bien alors je lui réponds: «bien». Lui il me regarde et me dit:«bien». Ça fait une drôle de conversation. J'ose pas lui demander comment il va, c'est comme si c'était indiscret. Parfois il me dit: «Tu sais, tu peux me le dire si ça ne va pas.». Moi j'aimerais lui dire la même chose, mais je crois que ça ne se fait pas parce que je suis juste un enfant, alors je réponds: «Oui monsieur.» Après ça, je crois qu'il est

content. Ensuite il me demande toujours ce qui s'est passé depuis la dernière fois que je l'ai vu. Comme on se voit deux fois par semaine et que ce n'est pas tous les jours Noël ou mon anniversaire, je ne sais pas quoi lui dire. Il se passe pourtant plein de choses, mais des petites de tous les jours, des trucs qui n'intéressent personne. Lui c'est quand même un adulte et un monsieur important. Je ne sais jamais ce qu'ils veulent les adultes, ce qu'il faut leur dire pour leur faire plaisir. Je crois qu'ils sont très différents. On ne se comprend pas bien, d'ailleurs ils doivent toujours se baisser pour comprendre ce qu'on dit. Moi je crois que c'est pas vrai qu'on deviendra tous grands, que moi aussi, un jour, je ne comprendrai plus rien aux petites choses de la vie. En attendant d'être un peu plus âgé et de mieux savoir, je fais semblant d'y croire.

Ça fait une année que je vois monsieur Z. Maintenant, grâce à lui, j'écris, mais pas toutes les fois. Parfois je sens qu'il n'est pas là, avec moi, et ça me bloque. Alors je le lui dis. Il se penche vers moi à nouveau et me répond, en me regardant droit dans les yeux, qu'il est entièrement avec moi. Quand il se cache derrière ses yeux je sais qu'il n'y est pas. Dans ces cas-là il me joue des tours. Il me propose d'échanger les rôles, je prends sa place dans le gros fauteuil derrière le bureau et il prend la mienne sur le petit siège; il dépasse un peu de chaque côté. C'est moi qui lui dit ce qu'il doit faire. C'est bien, mais il ne peut me tromper, je sais qu'il n'est pas là. Peut-être qu'il est perdu quelque part dans la photo de sa famille-tout-sourire.

Souvent c'est moi qui ne suis pas accessible et il n'y a rien à faire qu'à attendre une autre fois, un autre jour. La différence entre monsieur Z et moi c'est que quand un adulte n'est pas là on n'y voit rien, tout reste là, inchangé comme s'il habitait encore son corps. Les adultes c'est comme les maisons, quand le facteur arrive il ne sait jamais au moment de glisser la lettre dans la boîte si, derrière les rideaux, on est en train de l'observer, si on est dans la salle de bain, au travail ou

en vacances. Les enfants sont différents; soit ils sont entièrement là, soit ils sont tout à fait absents. Ils ne font pas les choses à moitié. Nous on est comme les Indiens, quand ils partent ils emportent tout: le tee-pee, les meubles, la femme et les enfants. Il ne reste rien pour faire semblant qu'il y a encore quelqu'un, à peine un peu d'herbe foulée, quelques cendres éparpillées pour marquer l'endroit. Les adultes partent en catimini, comme s'ils étaient en faute. C'est sournois les adultes. Ils laissent tout en place en prenant bien soin de ne rien déranger, ils gardent même la lumière allumée, en veilleuse, pour montrer que c'est chez eux, qu'ils surveillent, qu'on ne peut pas leur voler leur corps comme ça, comme celui des enfants. Les grandes personnes nous préviennent, nous disent de faire attention aux voleurs de corps: des monsieurs ou des madames qui ont l'air gentil, qui vous donnent la main, vous achètent des bonbons, vous demandent où vous voulez aller et vous emmènent, alors c'est trop tard. Il ne faut jamais laisser traîner son corps. Les adultes sont très sûrs d'eux, ils laissent tout allumé comme si c'était certain qu'ils allaient revenir. Pourtant il y a des gens qui ne sont jamais tout à fait là: ce sont les fous. Des fois ils sont partis et pas tout à fait retournés, des fois ils ne sont pas arrivés du tout. Ça leur coûte cher en électricité. D'ailleurs pour les faire rentrer les médecins leur donnent des pilules impossibles à avaler, comme des suppositoires, ou leur envoient des grosses doses d'électricité. Moi je ne sais pas si ça les fait revenir parce qu'une fois je me suis électrochoqué en me mettant les doigts dans la prise et ça m'a pas fait envie d'y revenir. Peut-être que les fous, comme les moustiques, sont attirés par une forte lumière. Ils s'approchent innocemment, ils touchent et alors PSSSCHIT, il n'y a plus rien. Ils sont drôles les fous.

Avec l'école, on a visité une maison de malades mentaux (c'est comme ça qu'on dit quand on veut être poli et respectueux de la différence des autres). On l'a visitée pour l'architecture, pas pour les fous qui sont fous de toute façon. Il n'y avait pas d'angles droits dans tous les bâtiments du complexe de l'architecte qui le garantit et d'ailleurs si on veut contrôler, on peut, qu'il nous a dit le guide. Tu

parles d'une idée de débile! C'est dès ce moment-là qu'on s'est demandé s'il était pensionnaire.

L'absence d'angles aigus ça les calme, les bénéficiaires. C'est drôle de penser qu'ils peuvent bénéficier d'une absence d'angles, mais ici ça fonctionne pas comme ailleurs, ici on est chez les arriérés mentaux (ça c'est quand on le dit en faisant moins de chichi). On ne sait pas vraiment quel est le rôle de la fuite des angles mais ils ont réalisé que, plutôt que de leur envoyer de l'électricité, on pouvait les apaiser avec des angles pas droits. C'est plus écologique, et comme ça on n'a pas besoin de construire des tas de centrales nucléaires qui vont nous irradier et nous rendre tout déformés et pas sains d'esprit. L'écologie ça sert à court-circuiter les cercles vicieux.

Nous aussi on était tout calme, on faisait un beau troupeau serré; je ne sais pas si c'était à cause des murs ou à cause des fous qui sont moins prévisibles que les murs, même quand ils sont tordus. Moi je me demandais, à la fin, si on visitait un asile de murs ou un asile de fous; pourtant les décapés mentaux avaient l'air drôlement plus intéressants que les murs. On n'en a pas vu beaucoup, des fous. Les asiles c'est un peu comme les musées, il y a beaucoup de murs pour pas beaucoup de choses à voir, des longs corridors et des gardiens.

Il y en avait une qui était toute gentille. Son seul défaut c'est qu'elle adorait les aiguilles. Chaque fois qu'elle voyait une aiguille, hop, elle l'avalait. Nous ça nous a impressionnés bien plus que les murs pas d'équerre. On a demandé comment ça se faisait qu'elle n'était pas morte étouffée ou trouée. Ils ne savaient pas. Depuis qu'elle était arrivée ils faisaient très attention, ils chassaient l'aiguille jusque dans les moindres recoins. Trouver une aiguille dans une botte de foin c'est dur, mais trouver toutes les aiguilles d'une botte de foin, c'est un travail de fous. Et avec leur manie de rajouter des coins dans tous les coins pour ne pas avoir d'angles droits, ça compliquait les choses. C'est pour ça qu'elle en avait déjà trouvé trois ou quatre. Ils savaient quand elle en avait avalé une parce qu'alors elle était toute calme et heureuse. Quand ils la voyaient dans cet état louche ils se doutaient bien

qu'il y avait aiguille sous roche et ils l'amenaient d'urgence dans le coin des médicalisés où ils ont des rayons X. À la radio ils voyaient l'aiguille ou l'épingle (elle n'aimait que les aiguilles mais comme elle était folle elle ne savait pas faire la différence et avalait aussi les épingles; c'est des fois à de tous petits détails qu'on reconnaît les maladroits mentaux) dans l'estomac, dans l'intestin, ou plus bas; ça dépendait depuis combien de temps elle était heureuse sans qu'on n'ait rien remarqué. Au début ils pensaient qu'il fallait l'opérer, que l'aiguille allait se coincer et faire des trous partout (c'est drôle parce qu'une aiguille c'est fait pour réparer les trous). Mais ils ont attendu et, un beau matin, dans ses excréments qu'ils passaient au peigne fin: l'aiguille. Il paraît que la première ils l'ont gardée en souvenir et la troisième aussi. C'était une aiguille qui aurait pu réparer les voiles d'un trois-mâts cap-hornier ou faire des points de suture à une baleine opérée de l'appendicite. Elle était longue et incurvée comme un sabre, elle est sortie quand même. Les médecins n'en revenaient pas. Les autres aiguilles ils les réutilisent, autrement ce serait du gaspillage. Moi j'ai fouillé toutes mes poches et j'ai beaucoup regretté de ne pas en avoir au moins une petite de rien du tout, juste pour lui faire plaisir. Ça lui aurait fait un en-cas, quelque chose à grignoter. Et puis on aurait tous voulu voir comment elle faisait. C'est dommage qu'elle ne puisse plus avaler d'aiguilles, parce que c'est une spécialiste, c'est peut-être la seule au monde à pouvoir faire ça. Il paraît que quand elle en a avalé une, elle arrête de se balancer d'avant en arrière et de se tordre dans tous les sens. C'est triste, moi si j'étais médecin je lui achèterais des paquets d'aiguilles et de temps en temps je lui ferais une radio pour être sûr qu'il n'y en a pas deux ou trois qui se mettent à tricoter là-dedans. Parce qu'avant qu'elle soit au royaume de l'angle fuyant, elle en a bouffé de l'aiguille à la maison. Et jamais une de coincée. Mais ça coûte cher les radios, et les médecins, qui ont la responsabilité, ne dormiraient plus sur leurs deux oreilles en sachant qu'il y aurait une patiente heureuse, mais remplie d'aiguilles qui risquent de ne pas filer doux. C'est dans l'ordre des choses: il vaut mieux qu'une folle reste folle plutôt qu'un médecin devienne fou. Non?

Après on a vu une femme qui se souvenait de toutes les dates d'anniversaire de toutes les personnes qu'elle connaissait. Le matin en se levant elle disait: «Aujourd'hui c'est l'anniversaire de Jacques, il a trente-huit ans.» Mais ça faisait bien cinq ans qu'il était parti pour une autre institution alors personne ne s'occupait de l'anniversaire de Jacques, ni de ce qu'elle disait. Et puis, un jour, quelqu'un a eu la curiosité de contrôler. Depuis ils ont remarqué qu'elle connaissait toutes les dates et tous les âges de tous les gens qui étaient restés dans le centre qui n'a pas d'angles (si on prend la peine d'y réfléchir, on se rend compte que c'est logique qu'un centre n'ait pas d'angle puisque le centre c'est le milieu et que le milieu c'est un point tout petit, tout petit, et qui est donc automatiquement rond). Ils ont pensé qu'elle écrivait les dates en cachette, mais elle ne savait pas écrire, ni même compter, elle n'a jamais pu additionner deux et deux. Elle a retenu des centaines de dates; c'est son dada. Elle n'oublie jamais et elle est toute heureuse quand il y a un anniversaire. Il n'y a qu'une seule date qu'elle ne sache jamais: la sienne. Si on lui rappelle sa date de naissance, elle va se cacher et elle pleure beaucoup. C'est drôle les fous.

---

Des fois je crois que je suis un peu comme les fous, pas à cause des aiguilles ou des dates, ça je comprends; c'est plutôt que je ne possède pas la langue, je suis possédé. Elle fait de moi ce qu'elle veut, elle me façonne, me tord et me déforme comme un fil de fer. Elle me fait rater mon année, je vais redoubler.

---

Personne ne le sait, mais j'ai maintenant un cahier secret. C'est mon cahier rouge, pas à cause de la couleur qui est rouge quand même, mais à cause de ce que j'y écris. Jamais quelqu'un d'autre ne le lira, jamais, pas même Monsieur Z. Des fois j'écris dans le cahier bleu que Monsieur Z garde bien au chaud dans son tiroir, des fois j'écris dans mon cahier secret, des fois je n'écris pas; comme ça personne ne



peut vraiment savoir ce qui se passe. Mon cahier secret c'est le livre qui me permet de suivre mes histoires du doigt, autrement je me perds, je m'embrouille et je ne sais plus où je suis. C'est comme une mémoire pour moi. Avec mon cahier rouge je suis dans mes pensées, et ici en même temps. C'est l'endroit où la limite entre les deux mondes se dessine, c'est ma douane à moi, je peux passer les choses d'un côté ou de l'autre sans explication, comme si je savais depuis toujours d'où elles viennent et où elles vont. Le cahier bleu c'est celui où je me fais fouiller l'esprit, celui où je dois donner des explications; c'est plutôt le cahier de monsieur Z. Le rouge, maintenant que je comprends mieux comment ça marche l'écriture, c'est le mien, celui que personne ne doit jamais trouver. Je l'ai caché tout au fond de la maison, dans la cave, derrière un panneau de bois disjoint. Même les souris n'ont pas le droit de le lire, elles pourraient chuchoter quelque chose. Je l'enferme toujours, le cahier rouge, dans une boîte de fer blanc avec une croix dessus. C'est une ancienne boîte de pharmacie. Pour commencer j'ai eu de la peine à dormir, comme si elle me brûlait l'esprit. Je me relevais une ou deux fois par nuit pour contrôler si elle était encore là.

Ensuite, j'avais peur de me remettre au lit et il fallait que je contrôle plusieurs fois pour être sûr qu'il n'y avait personne caché en-dessous, dans le trou noir. Mais j'avais honte, comme si on me regardait. Dans mes moments de faux courage, je comparais le garçon peureux que j'étais avec l'homme courageux que j'aurais voulu être et, pour me faire croire que j'étais à la hauteur de mes rêves, je ne contrôlais pas sous mon lit. J'y sautais bravement en feignant de ne pas m'apercevoir que je prenais bien garde à ce que mes jambes ne passent pas trop près du rectangle noir; puis je faisais semblant de dormir. La chose ou la personne cachée sous le lit (on ne peut pas être sûr autrement ce serait trop facile) ne pouvait pas savoir que je faisais semblant et, croyant que je n'aurais pas peur, n'oserait pas m'attaquer, se fatiguerait et finirait même par s'endormir, prise à son propre piège. Il n'y aurait, le matin venu, plus qu'à la faire cueillir par mes parents qui n'ont peur de rien.

La cave était mon amie, j'y jouais souvent. Avec la lumière ou dans la nuit, je n'avais pas la trouille, rien n'aurait pu m'arriver, je la connaissais mieux que personne et elle m'aurait caché ou averti. Mais, concernant mes parents, je n'étais pas sûr, la cave les connaissait depuis plus longtemps que moi et si mon père ou ma mère avaient voulu trouver mon cahier, peut-être que le sous-sol les aurait laissés faire? Depuis, j'ai appris à faire confiance à la cave et mon cahier ne me casse plus la tête. Il est là comme un tampon de sécurité entre le moi public, celui que je montre, et l'autre moi, celui que je suis pour de vrai et qui n'existe que dans la faiblesse: le raté, l'avorton, celui qui ne mérite pas de prénom.

---

Y, je l'ai rencontrée dans ma nouvelle classe, puisque j'ai redoublé, et je ne veux en parler à personne d'autre qu'à mon cahier. C'est trop profond, c'est trop lourd pour livrer ça à quelqu'un. Si on le trouvait, mon cahier avec Y dedans, il faudrait que je meure ou alors je ne parlerais plus jamais à personne, personne. Même à toi, cahier, j'ai de la peine à te confier tout ce que je voudrais. J'aimerais, mais je ne peux pas tout dire. Si quelqu'un te trouvait, quelqu'un me surprendrait là où je ne peux pas être et je serais mort de toute ma honte avant même de pouvoir massacrer le coupable. Je n'existerais plus, je serais gobé, aspiré hors de moi, sucé comme un liquide glaireux pour être recraché sur le trottoir, étoilé aux yeux de tous. Si les autres savaient, que resterait-il de moi? Tout le monde saurait que je suis faible, que j'ai peur, pire, que j'aime... Aimer c'est plus grave que tout, ça montre qu'on a besoin de quelqu'un d'autre, qu'on ne se suffit pas à soi-même, qu'on est tendre et mou et faible, d'ailleurs on dit bien: j'ai un faible pour elle. Un faible. Je suis le seul à savoir que je ne suis pas à la hauteur, si quelqu'un me trouvait je ne pourrais plus jamais faire illusion, ni aux autres, ni à moi-même. Un jour je serai conforme; il faut me donner le temps. Pour l'instant je ne peux prendre aucun risque, je me cache à l'intérieur de moi. C'est le seul endroit où je suis en sécurité. Le jour où l'on inventera l'appareil à lire les idées des autres il faudra que

ce soit moi qui l'utilise. Jamais on ne le retournera contre moi, ou alors plus tard, beaucoup plus tard, quand je serai prêt, quand je serai à la hauteur de mes rêves et à condition qu'on ne puisse pas lire les souvenirs, surtout pas, jamais. Il faut être patient car je suis lent, je comprends plus doucement que les autres. À l'école je m'ennuie et me brouille dans ma tête. Les chiffres se mélangent à d'autres, les lettres me jouent des tours. L'une prend la place de l'autre comme si elles trouvaient naturellement leur équilibre, sans que j'aie à y réfléchir et c'est beau. Mais quand vient le temps de la correction tout est chamboulé. Mon cahier est un champ de bataille, du rouge partout, des lettres mortes, agonisantes dans la marge, des mots percés, arrachés, hachés avec rage. À l'autre bout du stylo rouge j'imagine le prof, je sens l'exaspération monter comme de la crème fouettée, je vois le trait s'allonger, emporté par l'élan il fauche, de gauche et de droite dans un même geste. Il n'y a plus de pitié.

Les mots vivent d'eux-mêmes, chacun avec ses particularités et ses différences. Mais non! Comme à l'armée, ils doivent tous avoir le même uniforme, le cheveu ras, le pas cadencé, le geste limé, poli pour ne laisser aucune aspérité, aucune prise. Ceux qui ne correspondent pas on les met en première ligne et alors: COUICK. On les retrouve en de longues listes: morts au combat. Tous les: apparaît, les aperçu, les soldas, les berlingeau et même un comandant, les parapoles, les courones et les chrisanthèmes. Surlignés, entourés, raturés, crucifiés, ils sont tous décédés de mort violente. Pourquoi tant de haine? Ils vivaient en paix en moi. Dans mon monde intérieur tout s'harmonise mais c'est un monde limité, il s'arrête quelque part, en un point invisible et fluctuant. Parfois à la limite de mon front, parfois au bout de ma main, parfois le papier même fait encore partie de moi (dans mon cahier seulement), d'autres fois ma tête ne m'appartient plus. Il y a deux trous séparés par le nez et chacun de ces trous peut être visité. Il est des regards qui s'y glissent sournoisement, qui vont se poser sur les petits bâtonnets et les cônes (on l'a vu au cours de sciences) et ces yeux-là font le tri, comptent cônes et bâtonnets et, selon ce qu'ils trouvent, savent... Moi, des fois, j'essaie de lire dans les

autres, mais je n'y trouve jamais rien que le reflet de mes propres idées. C'est comme ces mots échangés sur les lèvres que je surprends pendant les examens; je ne les comprends jamais. Il n'y a que mon oreille qui sache lire sur les lèvres. Les mots se moquent de mes yeux comme si j'étais aveugle à ces petits traits et ces courbes qui forment les lettres.

Comment se fait-il que, quand je regarde Y dans les yeux, je ne peux jamais regarder les deux à la fois. C'est impossible. C'est soit le droit, soit le gauche ou la course effrénée de l'un à l'autre pour essayer de rattraper le manque. Il y a ces fois où l'on aimerait se fondre dans l'eau de l'autre pendant qu'il plonge en nous. Mais il y a toujours quelque chose qui nous échappe, gauche ou droite, une moitié nous est éternellement refusée. C'est peut-être pour ça que quand on parle de la femme de quelqu'un on parle de sa moitié.

Maintenant j'ai appris à dire les mots, je comprends presque tout, je lis assez bien, mais les mots que j'écris sont malades. Malades de l'orthographe, comme s'il y avait une couche plus profonde, celle de l'écriture, qui résistait encore aux mots des autres. J'essaie de les changer, je passe des heures à les apprendre, à les écrire. Des heures, mais ça ne suffit pas. Je les apprends justes mais ils ressortent cabossés, tout désossés. Parfois je rêve de mots qui s'épanouiraient sur les lèvres de tous, des mots différents les uns des autres, comme des fleurs, libres sur leur tige, balançant au gré du souffle qui les anime. On les cueillerait en grandes gerbes souriantes, folles et sucrées, comme les trèfles dont on détache les fleurs pour en sucer l'extrémité et en retirer, pareil aux abeilles, le pollen qui fera le miel de notre bouche.

---

Je ne lui donnerai pas de nom à Y, comme ça, au pire des cas, personne ne pourra savoir à qui je pense. Malgré cette précaution je ne peux pas trop parler d'elle, autrement ce serait facile de deviner qui c'est, surtout pour mes soeurs qui

vont à la même école que moi et qui seraient trop contentes d'en parler à tout le monde.

---

Si mon père n'avait pas rencontré ma mère ou que ma mère n'avait pas rencontré mon père est-ce que j'aurais été moi? Sûrement pas tout à fait. J'ai appris le truc des chromosomes X et Y: j'aurais été à moitié moi. Moitié moi, moitié autre chose. Moitié quoi? moitié qui? Comment est-ce que je me serais reconnu? Comment aurais-je su que j'étais moi puisque j'aurais été entier quand même?

En naissant un autre jour est-ce que j'aurais été moi avec juste mon anniversaire à une autre date? Peut-être qu'un autre spermatozoïde aurait rencontré l'ovule, peut-être que le même spermatozoïde aurait rencontré un autre ovule mais que j'aurais été moi malgré tout. Si, plutôt que d'être l'aîné, j'étais né après ma soeur, est-ce que j'aurais été un garçon? J'aurais pu être une fille puisque je serais né à la place de ma petite soeur. Si j'étais né différent, est-ce qu'il y aurait eu une chance que je sache que j'aurais dû être autrement ou est-ce que j'aurais eu l'impression d'être normal? Bon, j'aurais pu naître avec un autre corps, mais en sachant que c'était moi. Moi, j'aurais quand même été moi, non? Je veux dire que si je suis moi il doit bien y avoir une nécessité, je ne suis quand même pas là par hasard, ça doit être écrit quelque part ou ça a dû être décidé, au moins. Alors les conditions auraient pu être autres mais moi pas; pas ma nécessité à être moi. Enfin personne d'autre ne saurait être moi, ça c'est sûr. On dit toujours que nous sommes tous différents et uniques alors il n'y a que moi qui puisse mener à bien mon rôle. Personne d'autre n'aurait pu, personne personne, personne, jamais. Pour ça on peut dire jamais. Jamais, jamais, jamais. Ça fait du bien!

Cahier, si tu ne m'avais pas rencontré, est-ce que tu aurais été toi? Sûrement pas. Mais comment aurais-tu su que tu étais toi puisque je n'aurais pas été là pour te le dire?

Si j'avais été quelqu'un d'autre, est-ce que je me serais reconnu? Est-ce que quelqu'un aurait pris ma place et moi la sienne et est-ce que j'aurais su que j'aurais dû être lui et lui moi?

Au cas où je changerais quelque chose en moi et que, plutôt que de penser ceci, je décidais de penser cela, juste pour penser le contraire de ce que je pense vraiment. Si. Est-ce que je serais encore moi? Parce qu'il me semble qu'à me changer de la sorte, je ne serais plus le vrai moi; qui serais-je alors? Si tout à coup j'aimais la cervelle et puis les tripes. Bon, ce n'est pas un bon exemple. Mais si toutes mes qualités..., c'est pas un bon exemple non plus. Alors si tout le temps je disais le contraire de ce que je pense, comme si, par exemple, je ne voulais plus aller jouer dehors et que je ne pensais plus qu'à mes devoirs! Hein, je serais qui? J'ai essayé, un jour. C'était encore moi, mais un moi pas content du tout. Un moi qui restait dans sa chambre pour faire ses devoirs mais qui avait toujours la tête dehors. Ça n'a servi à rien. Je ne crois pas que je sois fait pour être quelqu'un d'autre. Pas moi. Je crois qu'il y en a qui arrivent. Mon copain Pascal, lui, il est capable d'être quelqu'un d'autre. Il arrive à faire tous ses devoirs, à ranger sa chambre et faire son lit avant de penser à autre chose. Comment il fait pour devenir qui il veut pendant un moment et puis redevenir lui après? Comment il fait pour oublier son lui, qui veut regarder la télévision immédiatement, afin de devenir l'autre, le bon, celui qui s'occupe d'abord de ses supplices avant de s'amuser? Moi je ne peux pas faire semblant. Il faut dire que lui c'est un doué. Après la vaisselle il regarde la télé pendant que j'apprends la dictée préparée. On fait la dictée, lui n'a que trois fautes, moi trente-cinq. Il ne l'a pas lue, moi je suis resté penché dessus pendant une heure à essayer de l'amadouer. On croira que j'exagère, que trois c'est pas possible. Moi aussi j'ai cru, parce que c'est sa maman qui a corrigé et qu'elle pourrait le favoriser pour se rendre intéressante auprès des autres mères grâce à son fils prodige. J'ai contrôlé. Vous croyez que trente-cinq c'est pas possible, qu'elle en a rajouté? Moi aussi j'ai cru, alors j'ai recompté. Ben elle en a plutôt enlevé. Alors je vous le demande, pourquoi est-ce que je dois

toujours rester moi, pourquoi est-ce que je ne pourrais pas être comme les autres, pourquoi est-ce que je ne pourrais pas être un peu plus que moi?

Peut-être que finalement je ne suis pas né comme j'aurais dû l'être... En attendant de trouver une réponse, je préfère ne pas le voir trop souvent, Pascal, parce qu'à force de fréquenter la perfection je deviens jaloux et j'en arrive presque à me demander si ce ne serait pas lui qui l'aurait prise, ma place.

Comment peut-on dire: il ne faut jamais dire jamais. Le premier jamais on le dit et on le pense. Si on dit toujours de ne jamais dire jamais c'est parce qu'on sait que la vie change et qu'il n'y a pas de choses absolues et définitives. Mais au moment où on dit ça on devrait savoir qu'on peut dire jamais puisque tout peut changer; c'est donc qu'un jour tout sera possible, donc jamais pourra l'être aussi. Et paf.

Parfois je me trouve fort. Mais ça ne dure pas longtemps.

---

Si le monde explose à cause d'une bombe atomique, est-ce que Dieu sait que je serai le seul survivant? Est-ce que Dieu peut oublier? Il faudra que je pense à Lui rappeler que je serai l'unique rescapé. Le seul avec Y ou alors, si tout va très mal, avec une fille que je ne connais pas encore, mais que je sais déjà comment elle sera: tellement belle que je n'arrive pas à l'imaginer.

---

Le meilleur de la vie c'est quand même les crottes de nez. Elles sont sales, gluantes, moches, cochonnes, infectes et visqueuses comme des blancs d'oeufs, mais je les adore. Je ne peux pas m'empêcher de les extraire, puis de les manger à la dérobadie. Ça ressemble à une pêche miraculeuse; avec un peu de patience on est sûr de gagner, mais on ne sait jamais quoi. C'est difficile aussi de trouver le bon doigt, celui qui entre sans trop forcer et qui saura fixer contre lui la matière tire-

bouchonnée. Il faut absolument que le doigt soit sec, une fois mouillé c'est foutu, ça ne colle plus et il faut changer d'outil. Heureusement que j'en ai dix, enfin huit, parce que les pouces il ne faut pas y penser. Les crottes de nez c'est comme les escargots, avant de pouvoir les manger il faut enfoncer l'instrument à l'aveuglette, tourner, ferrer et puis délicatement retirer la chose. Même couleur, même texture, même goût!

J'ai peur que mon nez devienne gros comme une courge ou aussi gros que celui de mon grand-père, ce serait déjà assez terrible. Je ne sais pas comment il fait pour vivre avec un énorme nez pareil. Je me demande si, comme ma tante qui s'est fait raboter les seins parce qu'ils étaient trop lourds, ça crée un déséquilibre et ça lui fait mal au dos. Quand il boit dans un verre à vin, il doit beaucoup pencher la tête vers l'arrière pour compenser le manque d'inclinaison de la coupe, bloquée par son organe nasal. À se dindonner de la sorte il a l'air d'une oie qui avale son eau. J'ai peur d'être pris avec le doigt dans le fait, mais je ne peux pas m'empêcher. Quand j'ai l'impression qu'on m'a vu fourrager je retire le doigt coupable et, s'il est bien chargé, je cache la glorieuse extrémité au creux de ma paume, replie les autres doigts par dessus pour protéger le butin et j'attends. Il paraît que les lions font la même chose quand on les dérange pendant leurs repas, ils mettent des branches dessus et reviennent plus tard. Les écureuils amassent aussi des provisions, mais souvent ils ne savent plus où ils ont caché leurs noisettes. Moi si j'oubliais et que je serrais la main à quelqu'un, ce ne serait pas drôle. Heureusement, je ne pense qu'à ça.

Le pire c'est de devoir se moucher. Chaque mouchoir est une récolte perdue; c'est comme la grêle qui tombe sur les moissons, ça fout tout en l'air. Heureusement qu'il y a souvent des morceaux assez consistants pour qu'on puisse les sauver. Mais les faiseurs de mouchoirs n'ont rien compris, la surface de la serviette est beaucoup trop tendre et lorsqu'on essaie de récupérer la marchandise, le papier y reste collé. Eux et les fabricants de boîtes à sardines, je suis sûr qu'ils font exprès pour qu'on s'énerve. Je butine donc avec délicatesse, il vaut mieux laisser quelques pépites au



fond du mouchoir plutôt que risquer de se retrouver avec une boule de papier mâché dans la bouche.

---

On me demande si je lis beaucoup. Il faut lire, ça aide. Ceux qui ont un problème avec le français devraient lire beaucoup; tout le monde me le dit. Je lis tout le temps. Je me fais péter les yeux, la nuit quand je dévore des romans à la lumière de mon spot que j'ai baissé au maximum pour que mes parents ne voient pas la raie de lumière sous la porte de ma chambre au moment où ils vont se coucher. J'en brûle ma table de chevet mais ça ne sert à rien, je suis immunisé contre la langue. Je peux lire quinze fois le même mot sans savoir l'écrire, donc je ne suis pas sûr que l'orthographe s'imprime en moi comme il le devrait.

---

Ils sont arrivés en fin de journée, alors que la lumière commençait à décliner débarquant par centaines, casqués, cuirassés et précédés de leur terrible bourdonnement. Moi et mes amis, on ne savait pas quoi faire, alors on attendait bouche bée, nez en l'air et bras ballants. J'ai reçu le premier en plein front; lancé comme une fronde, il s'est écrasé avec un drôle de «spock». Ça m'a secoué. En plein front! alors que j'étais là sans mauvaises intentions et parfaitement immobile; il aurait quand même pu m'éviter. L'animal a eu de la peine à se relever, le choc avait dû l'assommer, et il est reparti de son vol lourd et mal assuré pour s'écraser un peu plus loin. Ça lui apprendra à regarder où il va. N'empêche qu'après cette collision frontale mes copains Alain et Marc, moi et mes deux soeurs on était un peu inquiets et on est restés bouche bée mais avec la bouche fermée; ça valait mieux. On s'était aussi repliés un peu pour diminuer la surface exposée. Ma plus jeune soeur n'aurait pas eu besoin de se plier en deux, elle est encore toute petite, l'autre est tellement grande qu'elle devrait toujours être repliée pour ne pas foutre de complexes aux autres. Tout à coup il y eut des bestioles partout qui viraient de

gauche et de droite, qui s'abattaient n'importe où, qui atterissaient sur le dos et se mélangeaient dans leurs pattes. On a compris qu'ils n'étaient pas dangereux ni méchants et que l'attaque initiale n'était due qu'à une erreur de pilotage. Le vol devint joyeux, les coléoptères ressemblaient à d'étranges embarcations un peu soûles qui, dans un cliquetis d'élytres, un froissement d'antennes et un bourdonnement d'ailes, nous amusaient. Ils ressemblaient à de lourds bombardiers ou à des autos tamponneuses qui s'égayaient dans la nature. On prenait place dans ces voitures qui volaient à la même hauteur et à la même vitesse que nous. Les ailes déployées, la bouche en bourdon, on tournait comme eux; déséquilibrés d'un bord ou de l'autre on allait donner de la bande contre un arbre pour rebondir de plus belle contre le sol et terminer les quatre fers en l'air, rigolant comme des fous. On n'arrêtait notre course que pour retirer, un peu dégoûtés, les insectes qui s'étaient pris dans nos cheveux. Bientôt on ne put plus rouler par terre, il y en avait tellement qu'on en aurait écrasé une dizaine à coup sûr. Les lourds cuirassés ne tenaient l'air que difficilement et leur vol se finissait inmanquablement en des parties de jambes en l'air rocambolesques. On ne savait pas d'où ils venaient ni comment ils avaient fait pour se retrouver tous ensemble avant de prendre leur envol et bombarder notre jardin. Une chose était sûre: s'ils étaient arrivés ici ce n'était pas par hasard, c'était parce que notre jardin était plus chouette que les autres et il y avait chez nous des zones de mystère qui n'existaient pas ailleurs. C'était aussi une preuve, comme on s'en doutait déjà, qu'on était meilleurs que nos voisins et c'est pour cette raison qu'on méritait l'attention d'un tel phénomène. Comme on les trouvait un peu bizarres nos insectes, on en a pris quatre ou cinq et on les a mis dans une boîte avec une feuille de salade et du lait au cas où ils auraient eu soif. Le lendemain matin, nos bestioles étaient toutes mortes. Désespérés, on avait couru au jardin pour retrouver celles qui étaient encore en liberté, mais ce n'était pas la captivité qui les avait tuées: c'était la vie, si bien que celles du jardin étaient mortes également. Notre gazon était un immense cimetière. On avait peine à comprendre que nos copines aient pu nous laisser tomber comme

ça alors que l'on venait à peine de faire connaissance. On ne comprenait pas non plus qu'elles soient toutes mortes en même temps, même celles à qui on avait donné à boire et à manger, comme si elles n'étaient qu'un seul animal avec des milliers de petits corps. Pauvres hannetons. Et nous, pauvres aussi; pour une fois que nous avons trouvé des objets volants auxquels on pouvait s'identifier. Les oiseaux volent trop haut et les mouches trop vite, on n'a pas le temps de voir ce qu'il se passe ni de comprendre ce qu'ils ressentent. Les moustiques font un sale bruit et trop de zigzags et on n'a qu'une envie: c'est de les écraser.

Maintenant on n'ose plus trop les toucher, nos hannetons, ils sont quand même morts; ça doit bien être un peu sale, la mort. Accroupis, on les remue avec un petit bâton. On ne sait pas, peut-être qu'ils étaient malades; peut-être qu'ils pourrissent déjà. Il y a quelque chose d'étrange. Hier on était comme eux, on voyait par leurs yeux, notre tête tournait de la même ivresse que la leur, on tombait et on riait, on repartait pour une autre bordée, on vrombissait, rien ne nous arrêtait. Aujourd'hui on a beau essayer de les imiter, on ne comprend plus rien. On imagine le noir, parce que ça doit bien être noir, on essaie de ne rien sentir et de ne penser à rien, mais ça ne marche pas; il y a toujours quelque chose. Des fois, quand on est couchés-morts, il y a juste un brin d'herbe qui nous chatouille et alors, rien qu'à cause de ça, on n'est plus des bons morts. Des fois il y a la mère de Marc qui l'appelle et elle crie tellement fort qu'avec Alain on rigole déjà parce qu'on sait que Marc c'est le seul qui ne l'entend pas. Je crois que nous ne sommes pas faits pour la mort, ou bien il faudrait nous expliquer, nous dire comment faire. Si on arrivait à faire les morts quand on est en vie, peut-être qu'on arriverait à faire les vivants quand on est mort. Ça vaudrait la peine d'essayer. Les hannetons ont l'air morts pour de bon ou alors ils sont bien entraînés, parce qu'ils n'ont même pas rigolé quand Éric a reçu une baffe de sa mère qui a dû, comme un muezzine, descendre de son minaret à six étages pour venir cueillir l'infidèle. On a encore essayé de faire les hannetons pour voir si ça leur donnerait des idées, mais on s'est vite fatigués à jouer tout seuls à faire les fous. Alors on n'y a plus pensé.

---

Quand on est petit on ne s'appartient pas. Nos parents ont un droit de regard sur tout. Ils inspectent nos mains pour savoir si on les a lavées et si on ne s'est pas rongé les ongles, ils lisent le fond de nos culottes, auscultent nos oreilles, sondent nos pensées. On est en viager. On n'a même pas le droit de ne pas dire ce que l'on pense vraiment. Si on le fait, du coin de l'oeil, on voit une grosse masse se pencher vers nous, puis deux gros yeux s'installer en face des nôtres (ils ne sont pas si gros, mais tellement proches qu'ils ont l'air immenses), alors là on voit tellement yeux dans les yeux que c'en est presque mouillé. Dans ces cas-là on n'ose même pas ciller. Si on le fait, une grosse voix arrive pour nous ramener à nos moutons. Il faut jouer le jeu de la sincérité cristalline, accepter de se faire brouter le blanc de l'oeil. Les adultes nous ramonent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus trace de suie ou de scories. Le pire c'est que c'est nous qui ramenons les secrets à la surface, là où tout est transparent. Les yeux qui nous fouillent ne trouveraient rien si nous on ne faisait pas l'inventaire de tout ce qu'on a à cacher; c'est ça qui fait tout remonter à la surface. Il faudrait faire comme eux, plonger sans tarder, au plus profond des yeux des autres et racler tout ce qui s'est décanté là depuis des années. Mais eux ils savent, ils se sont fait ramoner assez pour savoir, alors ce sont eux qui tiennent le manche de l'étrille. Heureusement, les adultes ne sont pas très curieux, il n'y a que quelques trucs qui les intéressent, toujours les mêmes, généralement la discipline.

Ils contrôlent nos devoirs, inspectent nos chambres, regardent sous nos lits. Les zones de résistances sont assainies, asséchées, purgées de tout secret, c'est le règne du blanc. Nous on dresse tout le temps des barrières contre l'avancée des adultes. Des cabanes de couvertures, des remparts de meubles, des montagnes de jouets, des pièges et des trappes magiques, des histoires. On leur lance nos rêves, ils nous renvoient la réalité, la raison, le quotidien, les soucis. Ça ne fait pas très envie.

---

Hier j'ai raconté à Monsieur Z que mes parents m'avaient puni et que c'était injuste parce que ce n'était pas de ma faute. Il m'a expliqué que c'est normal, que les parents ce ne sont pas que des parents, que ce sont des êtres humains et qu'ils ont le droit de se tromper eux aussi. Moi je suis d'accord sur le principe mais je trouve qu'ils pourraient se tromper avec les autres et pas avec moi qui suis quand même leur enfant; si on n'a pas de privilèges alors à quoi bon? Monsieur Z a ajouté que lui aussi il n'était pas toujours juste avec ses propres enfants. Je ne sais pas si c'est vrai étant donné que lui, en plus d'être un père, c'est un spécialiste de l'infanterie. Je pense que des fois il est de mèche avec mes parents et qu'il dit ça pour que je passe l'éponge plutôt que «d'attiser la flamme de la discorde». Il y a des phrases qui sont si bien dites dans les livres qu'on se demande si elles veulent vraiment dire quelque chose ou si elles sont là juste pour faire joli.

Il m'a dit aussi que mes parents n'ont pas toujours été papa et maman, que eux aussi ils ont eu leur vie privée, qu'ils n'ont pas toujours eu à penser à leurs trois enfants et que leur vie, encore maintenant, ce n'est pas que nous. C'est peut-être vrai, seulement, même moi qui suis l'aîné, je ne les ai jamais connus sans nous alors ça paraît difficile à croire. Bon, c'est vrai que logiquement Monsieur Zaraison (parfois, en mon fort intérieur protégé par de hauts remparts, je l'appelle comme ça) si je fais le calcul, mes parents on vécu plus de vingt-cinq ans sans nous. Mais ça c'est de la froide logique mathématique, tranchée, calibrée, pesée et emballée sous vide comme des tranches de jambon dans un supermarché. Dans la réalité réelle, je n'arrive pas à le croire. En ce qui concerne les parents des autres on pourrait imaginer que c'est possible, mais pour les miens, c'est de l'impossibilité farfelue. Mes parents à nous ils connaissent toujours tout et dans n'importe quelle situation ils prennent les bonnes décisions sans jamais douter. Quand on était malades ils savaient si on était guérissables à la maison et ils savaient exactement quand c'était trop grave et qu'il fallait nous amener chez le médecin. Ils sont au courant de ce qu'on doit manger et combien, ils savent comment on doit s'habiller

et ils sentent même quand on a froid avant qu'on ait rien senti; c'est pour ça qu'on doit toujours porter un bonnet. C'est comme s'ils avaient été préprogrammés pour avoir des enfants. Quand on connaît toutes les qualifications qu'ils ont, on a plus de peine à leur pardonner lorsqu'ils commettent une injustice et si on avait la tête qui s'échauffait sous le bonnet on pourrait presque penser qu'ils font exprès.

Au moins, avec ce qu'a dit Monsieur Z, j'ai un argument officiel garanti cent pour cent pure vérité par un expert. Si une injustice se reproduit, je pourrai dire à mes parents qu'ils n'ont pas toujours raison, qu'ils ne sont qu'humains et que, comme on vit en démocratie, l'erreur leur appartient aussi.

J'aime les histoires qui finissent bien.

---

On ne m'a pas circoncis; mon zizi a trouvé sa forme définitive tout seul, entre mes mains; j'ai eu peur. Il a commencé à se déchirer un tout petit peu sur le côté, il bâillait, signe de fatigue? Je ne savais pas si c'était grave, mais c'était inquiétant. Je me demandais si ça allait s'arrêter quelque part ou si, une fois le pourtour détaché, mon gland allait sauter comme un bouchon de champagne. Personne à qui en parler. Est-ce que j'aurais pu aller voir mon père qui est très bricoleur, l'outil guignant à la braguette, et lui dire: dis Papa, ça fait dix minutes que je joue furieusement avec mon zizi et je viens de remarquer que le bout se déchire, est-ce que tu peux faire quelque chose? J'avais bien entendu parler de circoncision et de prépuce mais je ne savais pas à quoi ça ressemblait. Je ne savais même pas si, oui ou non, j'avais été circoncis.

Et mon cahier, mon gentil cahier aux oreilles de choux toujours ouvertes, toujours au vent, mon confident muet, des fois je me demande si tu ne te fous pas un peu de ma gueule à te cacher dans ton silence!

Et puis, le mouvement aidant, mon gland s'est déchiré encore. Il y eut un moment d'équilibre instable qui dura quelques jours, ma framboise cramoisie était moitié emballée, moitié déballée. Maintenant elle est libre, elle a l'air contente et je

la flatte en signe d'amitié. À présent que tout va bien j'en rigole, mais sur le moment je n'étais pas trop sûr de mon coup. J'espère que notre relation sera longue et durable, main dans la main, même si toute relation est faite de hauts et de bas.

Le sexe c'est bizarre: on se replie sur soi comme si on était cassé en deux au niveau de la ceinture, le haut se penche pour aller se fourrer le nez dans les choses; le bas grimpe dans les caleçons à la recherche des fantasmes de la tête. Je suis comme un serpent qui se mange la queue, c'est la découverte du cercle. Plus tard je me déploierai; quand je saurai comment ça marche je m'attaquerai aux choses sérieuses: les autres. Mais c'est un autre monde, ce n'est plus la sécurité de son giron, il faut affronter l'extérieur et ça joue dur. Moi je crois que c'est comme un spectacle, il faut répéter longtemps avant de faire une présentation en public. Ce n'est pas une parole en l'air, je répète avec acharnement.

---

Monsieur Z, je crois qu'il se demande ce qu'il se passe dans ma tête. Mais il est plus malin que les autres, il me questionne souvent à propos d'autres choses pour savoir ce qu'il veut. On l'a dressé comme ça dans son école à devenir psychologue pour les jeunes. Je crois même que c'est tellement tordu son affaire que quand il demande une chose c'est pour en savoir une autre. Je ne sais pas si c'est dans son école qu'on lui a appris ce truc ou si c'est de son cru. En tous les cas ça complique. Les autres, quand ils demandent des choses innocentes, on sait tout de suite qu'il y a une malice qui se glisse là-dessous. Les malices c'est comme les limaces, c'est gluant et il faut toujours garder un oeil dessus. Elles arrivent tellement doucement qu'on croirait qu'elles demandent la permission et on est sûr qu'elles ne feraient pas de mal à une mouche, alors on les oublie. Et puis quand on tourne la tête à nouveau elles nous ont bouffé toutes nos salades! Monsieur Z c'est tout l'inverse, quand il demande des choses sérieuses on a l'impression que c'est du sérieux et quand il demande des choses légères on a l'impression que c'est léger et pétillant comme une bulle dans l'eau gazeuse. C'est louche parce que moi je sais qu'il sait

lire entre les bulles et que les choses qu'il voit ce n'est pas nécessairement ce qu'il croit parce qu'il y a une vérité ailleurs, même si ça coule pas de source.

Par exemple, il me l'a déjà expliqué le coup de l'arbre qu'il faut dessiner sur une feuille de papier à l'école et que si on ne dessine pas de feuille ça veut dire, peut-être, qu'on n'est sûrement pas heureux parce que ça ressemble à un arbre mort. Pour ceux qui dessinent des arbres sans noeud c'est dangereux: comme s'ils pensaient que la vie c'est simple, si simple qu'elle coulerait comme de l'eau dans le bec d'un canard en faisant des petits glou-glou bien ronds et rassurants. Il me l'a expliqué que si le tronc il est mince on aurait mieux fait de le faire épais; que si on dessine des racines c'est qu'on a une vue perçante, vu que normalement ça ne se voit pas. Il y a plein de choses comme ça auxquelles les arbres eux-mêmes n'ont jamais pensé. J'en suis sûr parce que j'ai souvent fait le tour des arbres et j'ai jamais vu de malice cachée derrière. J'allais oublier que si on croit être un garçon il vaut mieux ne pas mettre un nid avec des petits et une maman oiseau dans notre arbre parce que tout à coup on pourrait devenir une fille ou pire, une tapette. Je ne sais même pas si on pourrait choisir entre les deux.

Moi, les arbres, je les représente sans feuilles parce que c'est difficile à dessiner et qu'on a toujours l'air bête quand on en met. On a l'air bûche soit parce qu'on les fait trop énormes puisqu'on n'a pas que ça à faire dans la vie et que si on les faisait de la bonne taille il nous faudrait trois jours et trois nuits et encore ce serait sans dessiner celles de derrière qu'on ne voit pas mais qui existent quand même, soit parce que si on veut vraiment les faire de la bonne grandeur on n'en dessine que quelques unes au bout des branches et ça a l'air tout biscornu aussi. Je ne dessine jamais de feuilles parce que j'ai déjà essayé, ça fout tout en l'air, et c'est triste de se donner tant de peine à représenter de belles branches pour tout gribouiller des feuilles par-dessus après. Et puis les feuilles c'est joli, mais c'est pas bien utile pour moi. Moi je grimpe sur les branches. Si j'étais une chenille, comme je ne mangerais que des feuilles, je ne dessinerais presque que ça, mais quand même un tronc pour montrer que je serais une bonne petite chenille consciente des



valeurs et au fait de la botanique et que je mériterais, moi aussi, de devenir papillon un jour.

Faut toujours se méfier des interprétations des adultes étant donné qu'ils ne pensent pas à nous qui aimerions devenir des enfants normaux qui grimpent aux branches et pas des chenilles qui vivent dans les feuilles, ni même des papillons qui traient les fleurs.

C'est peut-être à cause de ces dessins que, selon les statistiques, le tiers des enfants vivent dans des familles disfonctionnelles. Tout ça parce qu'on n'a pas envie de passer pour des débiles mentol à dessiner des chênes ou des pommiers avec des feuilles de palmier pour gagner du temps ou avec juste trois petites feuilles riquiqui au bout des branches. Merde, les choix sont difficiles; on dirait que dessiner un arbre c'est aussi compliqué que de vivre, il faut se choisir une infirmité.

La meilleure, c'est qu'à l'école c'est comme au commissariat, ils nous font faire un contre-interrogatoire en nous demandant de dessiner notre maison pour voir si on raconte toujours la même histoire. Si on a dessiné un bel arbre mais qu'on n'a pas dessiné de porte et de fenêtre à notre bicoque alors là ils nous demandent même pas de nous mettre torse nu pour voir si on a des traces de martinet dans le dos ou des brûlures de cigarette sur le ventre. Ils appellent directement l'asile, derrière notre dos pour pas qu'on s'énerve et qu'on leur pète une crise d'épilation, et ils nous font incarcérer pour mauvais usage de l'enfance. Ça peut durer long. Après on est adulte et on est responsable tout seul de ses dessins. Moi je pense que Picasso, que tout le monde connaît, heureusement qu'on ne lui a jamais fait passer le test parce qu'on n'aurait jamais entendu parler de lui, sauf dans les comptes rendus cliniques de quelques revues spécialisées.

Au sujet du dessin de la maison, je donne des trucs pour qu'on puisse continuer à vivre tranquillement avec nos familles et qu'on ne soit pas déportés dans des foyers d'accueil. D'abord la maison il faut la faire carrée avec un toit en pente, les toits plats ça marche pas terrible. On ne sait pas pourquoi, peut-être à

cause des infiltrations mais les experts eux-mêmes sont perplexes. Deuxièmement: la cheminée il faut la poser verticalement et pas perpendiculairement au pan du toit autrement elle sera de travers et vous êtes bon pour la maison de redressement. Troisièmement: c'est bien de faire sortir un peu de fumée de la cheminée, ça démontre qu'il y a quelqu'un à l'intérieur et qu'il y fait bon chaud. Surtout ne pas mettre trop de grosse fumée noire qui peut vouloir dire deux choses: ou bien la cheminée ne tire pas parce qu'on ne la fait jamais ramoner et ce serait une preuve que nos parents sont négligents et qu'ils risqueraient bien de nous oublier au centre d'achats ou dans les toilettes publiques au bord de l'autoroute sur le chemin des vacances, comme il est coutume de faire avec les chiens et les chats; ou alors cette épaisse fumée signifierait que notre papa (traditionnellement c'est lui qui s'occupe du bricolage) a découpé belle-mère en rondelles dans la cave et qu'on est en train de la brûler dans le calorifère. Ça serait pas bien pour la famille et en plus il y aurait sûrement des plaintes des voisins car les belles-mères en cours de calcination sentent le cochon grillé.

La porte, on n'est pas obligé de la mettre au centre, mais c'est passablement mieux. Les fenêtres: très important. Idéalement il faudrait en mettre au moins deux et ne pas, surtout, ne pas fermer les volets. Si on veut malgré tout un peu d'ombre, on peut dessiner de petits rideaux gentils, ramenés sur le côté pour montrer qu'on est conscient de l'importance de l'intimité, mais que ça ne nous empêche pas d'avoir une ouverture sur le monde. Si on met des barreaux à cause des voleurs, c'est sûr qu'on aura au moins un inspecteur (ils ne pensent jamais aux brigands) qui croira que nos parents nous tiennent prisonnier et il viendra voir si on nous attache au lit pendant la nuit ou si on passe les fins de semaines enchaînés à une boucle scellée au fond de la cave juste à côté des morceaux de belle-mère ou du receveur d'impôts. Ceux qui aiment les animaux, c'est bien; on peut mettre deux ou trois lapins dans la pelouse, quelques oiseaux, mais pas de dobermans ou de bergers allemands entre deux clôtures de fil de fer barbelés avec des tranchées et des miradors aux quatre coins du jardin parce qu'on a vu un film

de guerre le soir avant. Plus que tout, ce sont les mines antipersonnelles qui détonnent dans le douillet cocon familial. On nous accuserait d'avoir un complexe de répercussion et la persécution serait qu'on nous enverrait, une fois de plus, dans une maison d'accueil. Si on est un client trop difficile et qu'on passe d'une maison d'accueil à l'autre, on change de statut et on devient un client de maisons de passe. Ces maisons-là, c'est pas comme au Monopoly, on ne peut pas les collectionner pour en faire des hôtels. Ça fait mauvais genre, surtout pour plus tard quand on écrit son curriculum. Avec un nom pareil on croirait que les maisons de passe finiraient par passer, mais les curriculum sont les gardiens du passé et ils ne laissent rien glisser entre les mailles du filet. C'est pour cette raison que je dis toujours que le futur ça ne rigole pas, surtout avec nous, les jeunes, qui avons encore beaucoup d'avenir à repousser devant nous.

Pour la maison du bonheur on peut mettre des fleurs, alors ça oui. Les fleurs dans le jardin peuvent compenser pour le ramoneur qu'est pas passé, le toit plat ou un volet fermé. Mais les fleurs aux fenêtres, c'est le nec plus ultra. Elles arrachent au moins une larme de tendresse à l'inspecteur et elles peuvent même racheter la belle-mère fumigène.

Le soleil: le soleil tout le monde s'entend là-dessus, c'est très, très bien. Mais faut se méfier. Parce que si vous avez fait votre maison, tout bien comme il faut, avec de belles fenêtres, une porte qu'est pas mûrée, une cheminée droite, un jardin et des fleurs et qu'en plus vous mettez un soleil, il y a deux risques: le premier, et là vous avez encore de la chance, c'est que l'inspecteur se dise que vous êtes au courant des critères de jugement et que vous êtes un diable de simulateur, juste parce que vous voulez rester vivre chez vous; et alors, devinez quoi? il vous ramène une autre feuille blanche et vous fait le coup de l'arbre! Là c'est pas encore dramatique, mais ça peut le devenir si vous dessinez un arbre sans mettre au moins deux ou trois noeuds ou une petite branche coupée. Ça voudrait dire que votre dessin serait de nouveau trop parfait. Ce serait le commencement de la fin. L'inspecteur de conscience vous ferait basculer dans l'interprétation de taches

d'encre noire et tellement déprimantes que quand bien même vous y verriez un papillon à cause de la forme, la couleur vous ferait répondre que ça ressemble à un oiseau de malheur, à une cervelle éclatée ou à un crachat de tuberculeux. Et vous venez de vous payer un billet pour le sanatorium.

La deuxième option, la pire, c'est que l'inspecteur du bonheur se dise que vraiment vous et vos parents vous représentez la famille d'accueil idéale et alors le résultat ne dépendrait plus de vous mais de votre entourage. Parce que les inspecteurs sont les champions des problèmes à régler, le vôtre ferait rapidement un tour d'horizon et il reviendrait vous demander si vous pensez qu'il y a encore beaucoup de place dans votre grande maison, derrière toutes ces fenêtres vides. Vous, candide et gentil avec le monsieur, vous répondriez oui. Alors, pour peu que votre voisin ait dessiné un bunker, une remise à outil ou un bungalow préfabriqué en guise de maison, vous risqueriez de vous retrouver du jour au lendemain avec votre petit camarade de classe partageant les mêmes jouets, la même chambre à coucher et les mêmes parents que vous. Alors le soleil, oui, mais avec précaution.

Lire entre les lignes, comme monsieur Z, j'essaie pas. D'ailleurs je les lis pas tellement les lignes elles-mêmes, je les regarde. Je commence bien à gauche, juste à côté de la marge, comme il se doit pour prendre un bon départ. Ensuite je les suis vers la droite, je les suis, je les suis, et puis elles s'arrêtent mais ça je ne le vois pas forcément, alors je continue très à droite et elles filent loin, loin. Je suis obligé de tourner la tête pour ne pas perdre le fil de ma ligne et je lui emboîte le pas autant que je peux. Ça mène loin. On peut voir beaucoup de pays dans une ligne, à condition de ne pas la lire. Si on la lit quand même parce qu'on est têtue, il ne faut absolument pas s'arrêter à ce qu'elle dit, l'important c'est de lui donner une chance. Chacune porte beaucoup d'autres lignes en elle. Quand on arrive vraiment au bout du bout, il faut revenir; c'est la règle. Après on recommence avec une autre ligne ou avec la même, ça n'a pas beaucoup d'importance puisqu'une ligne est maligne et qu'elle a plus d'un tour dans son sac. Si on change et on change encore de ligne en

commençant toujours à gauche, fatalement on arrive au bout de la page. Après une page j'ai fait au moins trois fois le tour de la terre. Ça fatigue, alors je rêve un peu pour me reposer.

Je crois que c'est ça qu'il veut savoir monsieur Z. Il aimerait comprendre parce que ce sont mes parents qui ont remarqué que je peux rester pendant des heures et des heures fidèlement scotché à la première page d'un livre.

---

Ménagère, c'est un drôle de mot, c'est entre mère et ménagerie. Je l'ai vu sur le passeport de ma maman à côté de profession. Drôle de métier, mais ça n'a pas l'air facile tous les jours.

Moi-même, quand j'étais plus jeune, j'étais une panthère noire. Avec ma copine Julie, on était deux panthères noires. Ce sont des animaux très rares et très félins; ils font peur, aussi à cause de la couleur. Julie c'était la première fille de ma vie, elle avait les cheveux blonds et même si elle était le contraire des panthères, elle était jolie. Si on n'est pas de la bonne couleur dans la vie, c'est pas un handicap, on peut quand même devenir quelqu'un de bien. Moi j'étais le papa panthère et elle la maman. On a passé des heures et des heures à quatre pattes. Ce n'était pas de la régression, c'était du jeu. On se battait comme des lions contre les tigres et on était féroces comme des tigres quand on affrontait les lions, bref on était toujours du bon côté des choses. Il y avait aussi la chasse qui nous occupait beaucoup et les petits qu'il fallait surveiller et qu'on transportait dans la gueule.

Quand on serait grands, dans la vraie vie, on irait se marier; c'était la seule chose dont on était certains à part qu'on allait être vétérinaires. On avait beau être jeunes tous les deux, on savait bien qu'on ne pouvait pas rester panthère à quatre pattes toute notre vie, alors on préparait notre futur professionnel.

Maintenant on ne joue plus du tout à la panthère, on ne pense plus au mariage et on ne se voit même plus. Je ne sais pas comment ça s'est passé. Ça

ressemble à un divorce, tout à coup il est là à nous guetter, comme une panthère qu'on n'entend pas arriver parce qu'elle profite des coussins qu'elle a sous les pattes et quand on se retourne elle est là, et ça fait peur. Ce doit être l'intérêt qui s'est évaporé. L'intérêt ça ressemble à de l'eau dans un seau quand on est à la plage. On a fait un lac dans le sable sec qui pompe tout ce qu'il peut parce qu'il est assoiffé de se venger de l'eau qui, elle, est mouillée, alors il faut courir avec le seau pour amener l'eau de la mer à notre lac avant qu'il n'ait disparu. À chaque pas il y en a un peu de liquide qui déborde. Parfois c'est juste une larme discrète, d'autres fois c'est une grosse giclée qui vient nous mouiller les cuisses et on essaie de ne plus être aussi brusque. Mais finalement, arrivé au but, le seau est vide et le lac desséché.

Je ne sais pas si c'est une bonne comparaison, mais maintenant c'est trop tard, elle est déjà écrite.

---

Monsieur Z, des fois, il me demande ce que je veux faire dans la vie. Je ne sais pas ce qu'elle voudra bien me laisser faire, la vie, mais je sais déjà que l'école ne voudra pas que je devienne vétérinaire car il faut être drôlement calé pour mériter ce métier. Comme je ne peux pas lui dire un truc pareil parce que j'aurais l'air d'être trop pacifique avec la vie et que c'est pas comme ça qu'on devient chef d'entreprise, je réponds que j'aimerais être dans la publicité. C'est ce que fait mon père; ça a l'air bien. Il doit le savoir, Monsieur Z, que je réponds ça parce que c'est le travail de mon papa puisque tout est noté dans son dossier (c'est plutôt le mien de dossier, mais je dois prétendre que je ne le sais pas). Le travail, c'est toujours le plus important. Les gens m'enferment à perpétuité dans cette question. Même mon grand-père quand il veut s'intéresser à moi, comme je ne suis pas encore assez grand pour travailler, il me demande comment ça va à l'école. Des jours ça va mal, à l'école, des jours ça ne va pas. Il le sait, mais je crois qu'il espère toujours que ça

ira mieux un jour. Les jours passent et se ressemblent.

Monsieur Z ne peut pas faire grand-chose pour moi; il peut me sonder pour savoir si je suis raisonnablement intelligent, pour savoir où sont mes lagunes et mes falaises, mes gouffres et mes affres, mais il ne peut pas beaucoup. Ce n'est pas lui qui peut décider pour moi, il me dit qu'il faut avoir confiance, qu'il faut croire en soi et aux autres. Il m'aide en étant gentil, mais des fois je me dis qu'il est payé pour ça; c'est son métier. C'est quand même drôle d'être payé pour être aimable. Ça doit valoir cher, la gentillesse, parce qu'il m'a déjà montré sa belle voiture par la fenêtre et j'ai vu, posée sur l'armoire de son bureau, la photo de famille devant leur villa. Les prostituées, elles aussi, elles sont gentilles contre de l'argent, surtout avec les gens moches et vieux et bêtes. Bon c'est pas tout à fait la même chose parce que je ne suis pas vieux, ça au moins il n'y a pas de doute. Mais quand même, les pétripatéticiennes (on les appelle comme ça parce qu'elles se laissent toucher et malaxer et aussi parce qu'elles sont un peu comme des esthéticiennes, elles aident les gens à penser qu'ils sont plus beaux que pour de vrai) font croire à leurs clients qu'ils sont séduisants, gentils et intelligents et monsieur Z me fait croire la même chose. Chacun a ses trucs et ses accessoires mais dans le fond ils mènent le même combat.

C'est à moi de faire des progrès, tout seul à la maison ou avec l'aide de mes parents. Mais je ne sais pas comment faire. Et puis les progrès ça passe toujours par l'école. L'école, son problème c'est qu'elle est toute tendue vers le futur alors qu'il y a des gens, comme moi, qui vivent dans le présent de l'interactif, dans le conditionnel passé rétroactif, dans le participe hypothétique ou l'indéfini imparfait. Pour nous, les inadaptés du futur, le présent est bien plus compliqué parce qu'on le vit intensément, sans regarder plus loin que le bout de notre nez. Mais à vivre comme ça on deviendra tous des marginaux, comme on nous avertit souvent. Les marginaux dans la vie c'est comme les marges dans les copies: c'est pas important parce que ça ne participe pas au sens du texte, c'est étroit, alors il faut se serrer, on n'y est pas à l'aise et c'est bourré de remarques désagréables, de

fautes et de flèches rouges pour essayer de nous ramener dans le bon chemin qui est toujours droit.

Chaque moment de purgatoire scolaire qu'on arrive à s'infliger étant petit se traduira nécessairement par des années de bonheur futur. C'est comme ça, le futur, ça ne rigole pas avec les enfants. Et on nous le dit tout le temps, l'avenir vient bien plus vite que ce qu'on croit et il dure longtemps. D'ailleurs c'est pas nécessairement vrai parce que mes grands-parents n'ont pas l'air d'accord. Eux ils pensent que le futur est déjà là et qu'il s'essoufle vite, ça fait que moi j'y comprends plus rien.

---

J'ai commencé le judo. Sans trop savoir pourquoi. Peut-être parce que j'en avais fait en vacances, dans un dojo au milieu des dunes de sable, ouvert de tous les côtés avec juste un toit pour protéger les tatamis des pluies d'étoiles. Dans le désert de Tunisie, il ne pleut jamais. Là-bas j'étais un des plus âgés, donc un des plus forts. Ici je suis parmi les plus jeunes, je n'aime pas ça. En plus, on se sent tout rabougri, aplati par le béton de l'abri anti-atomique dans lequel nous nous entraînons après avoir franchi les quatre portes blindées du sous-sol de l'école. Le plafond pèse de tout le poids des salles de classes, des tableaux noirs, des devoirs, des punitions, et nous écrase le bout des phalanges si on tend les bras vers le haut. La salle est éclairée à l'aide de néons et d'un gros soleil rouge peint sur la muraille qui, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, indique invariablement l'orient. Il y a aussi des idéogrammes japonais contre les murs, je n'ai jamais compris ce qu'ils tentaient de dire. De toute façon ils ont beau menacer et gesticuler; ils ne peuvent rien contre les murs trop blancs. Peut-être sont-ils là pour qu'on se rappelle qu'il y a une paroi et pour qu'on ne se fracasse pas la tête contre le blanc qui est partout. Ça ferait deux soleils rouges, un de trop. Les murs du dojo sont comme les grandes baies vitrées de l'école, affligées de silhouettes noires et tristes pour que les volatiles, ceux qui gazouillent en couleur, ne fassent pas de sinistres soleils sur les



fenêtres.

Au moins il y a les filles qui sont encore moins fortes que moi, mais mon avantage ne me sert à rien car je ne sais pas quoi faire d'elles. Elles ont un T-shirt sous leur kimono, mais il y en a qui ont des seins quand même. C'est un peu gênant. On ne sait jamais où mettre les mains et la tête, tirillé entre ce qu'il faut faire, ce qu'on peut et ce qu'on a envie de faire. Mais la principale différence c'est qu'elles sentent bon. Le kimono des hommes finit toujours par s'entre-ouvrir au fil des manipulations et donne l'impression qu'on déballe un fromage. Rance, acide, parfois carrément amoniaqué, le contenu sent tellement fort qu'on a peur qu'il nous coule sur les doigts. Les filles sentent le talc, la poudre, le déodorant. Avec elles, quand on est debout on a l'impression de faire de la danse: un pas en avant, deux pas en arrière, guider sa partenaire, gènesflexion, rotation, chute. Il n'y a pas de musique, juste le bruit de la chute. On continue au sol sans plus savoir où on est. C'est comme si on se retrouvait au lit avec une femme avant d'avoir l'âge. En plus il y a du monde partout autour, alors on sait encore moins quoi faire. Pire, je suis incapable d'articuler un mot pour relâcher la tension qui s'accumule. Alors on règle ça au corps à corps, on se bat, elles sont dessus et dessous, on perd le nord. J'essaie de les immobiliser: un bras passé derrière leur nuque, mon torse sur leur ventre, mon poids plume pour tenter de les écraser, et mon oreille collée à leur sein dans l'espoir de l'entendre murmurer, pour moi, un peu de la douceur de vivre. Dans ces conditions que leur dire? Que leur dire sur un ton badin, comment avoir l'air dégagé alors que nous sommes entortillés comme des élastiques et que je n'entends plus rien que mon oreille qui surchauffe?

Parfois je tombe sur un grand, un salopard, qui décide de profiter de son avantage. Il me maintient indéfiniment immobile et, de sa main libre, me tord le nez, m'ébouriffe les oreilles, m'écrase la bouche et les naseaux, ne me laissant respirer que toutes les trentes secondes. Je deviens vert de rage, mieux que le tatami; je le hais, je veux le tuer mais en attendant c'est moi qui suis dessous. Il rigole et me nargue de plus belle. Il est tranquille, il sait jouer avec ma fierté pour

que je ne le dénonce pas au prof. Un jour je l'écraserai ce nabot qui pour l'instant est plus grand que moi. Le temps joue contre lui, l'hérédité va lui régler son cas, ses parents sont des lilliputiens. Le jour où je serai grand...

Le prof est un colosse, il a beau dire que la force n'est pas importante au judo, que l'on se sert de la puissance de l'autre pour la retourner contre lui, j'attends le jour où les forces commenceront à tourner un peu dans ma direction. Le maître du dojo est une armoire à glace avec la porte constamment entrebaillée pour que l'on puisse admirer sa viande ferme et musclée: entrecôte garantie sans matière grasse, nuque de taureau, poitrail luisant et abdomen découpé selon la planche d'anatomie. C'est peut-être pour son magasin à steak que, nous les garçons, nous faisons du judo. Je ne sais pas ce qui impressionne le plus, le relief du torse ou la couleur de la ceinture. J'ai beau serrer la mienne, ça ne change rien, ce n'est que moi qui change de couleur et si ça me donne une taille de guêpe, comparé à lui, je n'ai qu'une poitrine de poulet. Le jour où il voudra, il m'attrapera par le wishbone, écartera les bras d'un coup sec et me souhaitera plus de chance la prochaine fois!

Les parents envoient leurs filles au judo pour qu'elles puissent se défendre contre les types bâtis comme le prof. Nos parents à nous, les mecs, nous y envoient pour qu'on y apprenne la discipline et le fair-play. Le judo c'est le bonheur pour tous. Le problème ce ne sont pas les exercices physiques, c'est le lexique. Les nouveaux mots sont longs à s'inscrire en moi et en plus les noms japonais ne ressemblent à rien. J'essaie de les enregistrer mais ils s'égarent en cours de route. Je suis un mauvais prestigitateur, je fais disparaître les mots dans les manches trop larges de mon kimono et je n'arrive jamais à les retrouver. C'est la machine à laver qui s'en occupe. Grâce aux poudres miracles qui rendent le linge plus blanc que blanc, les lettres qui souillent mon habit retrouvent le chemin du néant. Et vive les enzymes gloutons!

Depuis quelques temps je ne vais plus au judo, je fais semblant. Je cherche l'aventure dans les champs et les vignes à l'abri des déserts blancs et des soleils

fixes. Mon kimono reste vierge de tout signe, la poudre à lessive n'y voit que blanc sur blanc et ma mère est une ménagère heureuse qui, contrairement à madame Du Schmock, a choisi la bonne poudre, celle qui enlève même les souillures qui n'existent pas, youpla! Du jamais vu!

---

Je n'ai pas fini de grandir, heureusement. Je retrouverai peut-être la stature de grand que j'avais étant petit mais que j'ai perdu à l'âge moyen, à l'âge où ça compte le plus, celui de l'adolescence. L'adolescence, des autres, pas la mienne qui est en retard. C'est pour cette raison que je suis moyen à l'âge moyen. Mais quand l'adolescence qui arrive viendra, il faudra que je sois grand, il faudra. Il faudra que je sois grand avant de rapetisser pour la deuxième crise qu'est la vieillesse. Je pense que j'aimerais quand même vivre vieux, même s'il faut s'atrophier. J'aimerais finir âgé parce que ça voudra dire que j'aurai réussi à dépasser le stade végétatif actuel qui me paraît tellement long que je me demande s'il n'est pas final. Je me demande si je n'ai pas un problème qui ferait que j'ai déjà atteint ma pleine croissance, comme une plante qu'on a oublié de changer de pot et qui ne peut plus grandir parce qu'elle n'a plus de place. Si c'est ça, je préférerais qu'on ne m'arrose plus.

---

Je pense à Y tout le temps mais je ne dis rien; j'essaie même de penser à autre chose parce que j'ai peur que le destin change de route exprès pour me contrarier. Il paraît que quand on veut trop quelque chose c'est le contraire qui arrive. J'ai déjà pris assez de risques, j'arrête là.

---

À la maison on peut parler de tout, même de la sexualité. Nos parents nous ont toujours dit que si on a des questions, on peut leur demander, c'est mieux que

de tomber enceinte (ça c'est pour mes soeurs qui de toute façon ne sont que des miettes de femmes parce qu'elles sont trop jeunes et plates comme des planches à pain). Peut-être qu'on n'a pas posé assez de questions puisqu'ils nous ont acheté un petit livre pour tout expliquer. C'est bien. Oui. Après avoir lu le livre je sais tout; tout de l'homme et de la femme. Mais eux, c'est pas moi. De moi je ne connais rien. Je n'ose pas demander. Ce qui coule de source pour les autres de mon âge, ne coule pas pour moi. Moi je suis quoi? pas une femme, mais pas encore un homme. J'aimerais surtout savoir quand mon zizi va grandir et quand j'aurai des poils. J'aimerais aussi savoir si c'est normal de se masturber souvent où s'il faut faire attention à ne pas trop le faire, et si c'est normal de se masturber au lit, couché sur le dos avec les jambes écartées comme une fille. J'ai essayé dans la position de l'homme, à plat ventre, en rehaussant le bassin pour que le zizi puisse s'agiter à sa guise. C'est difficile parce que j'ai besoin de ma main droite, ça fait que la position est instable et surtout c'est très inconfortable: les genoux plantés dans le matelas, la tête dans l'oreiller, le nez écrasé, le front qui chauffe et la nuque qui se crampe. Avec mes trois points d'appuis et tous ces mouvements saccadés je dois avoir l'air d'un tabouret épileptique. C'est insupportable de faire l'homme, j'aime autant me masturber debout ou couché sur le dos ou encore jambes écartées. J'espère juste qu'à force de prendre la position d'une fille je ne deviendrai pas fille un peu. Comment savoir?

---

Est-ce l'habitude qui nous forme ou nous qui formons nos habitudes?

---

Mes cellules sont nerveuses, quand elles sont soumises à un trop grand stress, elles perdent leurs moyens. Le pire c'est qu'elles sont déjà très moyennes à plein rendement. Quand elles sont excitées elles se trémoussent comme sur une piste de

danse, le stromboscope les découpe en saccades et en secousses incontrôlées, elles ne savent plus où elles se trouvent, il n'y a plus de contact, chaque neurone ne frétille plus que pour lui-même; c'est l'hébétude. Après, au sortir de mon court-circuit, c'est pire, je réalise l'ampleur des dégâts.

J'ai une tête de choux-grave, une tête d'artichaut que l'on appelle aussi capitule. On l'effeuille, on espère encore. On arrive au fond, au coeur, il est vieux et desséché, il n'y a que de la paille. Bête à bouffer du foin. Cellules merdeuses.

---

Des fois Monsieur Z il me fait faire des jeux, il me demande de devenir quelqu'un d'autre pendant un petit moment. C'est très difficile. J'ai déjà de la peine à être moi malgré tout l'entraînement que j'ai, alors pour être quelqu'un d'autre en plus... Je ne sais pas comment faire, c'est pas naturel. Monsieur Zaïde (parfois je l'appelle aussi comme ça), il me dit de tout oublier, comme quand on chante par exemple. Puisque je ne réagis pas, il me demande si je chante parfois. Je lui dit que non, j'ai trop peur qu'on m'entende. Alors il me demande à quel moment je me sens vraiment à l'aise (comme il commence à me connaître je crois qu'il n'a pas osé mettre «moment» au pluriel). J'ai commencé par lui dire que je ne savais pas en sachant bien que ce ne serait pas suffisant. C'était gênant de lui dire, mais je lui ai dit tout de même parce qu'avec lui c'est encore plus difficile de ne pas lui dire que les seuls moments où je suis bien, mais vraiment bien, c'est quand je suis aux toilettes. C'est pas encore une histoire de pipi-caca, c'est juste le seul endroit où j'ai le droit de fermer la porte à clé et où personne ne vient m'embêter. Ça arrive quand même qu'on me dérange après une heure ou deux, faut pas rêver, mais c'est le seul lieu où on ne peut pas me demander de faire plus que ce à quoi je suis occupé. Aux toilettes je me sens à l'aise puisque je suis capable de faire tout ce qu'il faut aussi bien que les autres et même si ça va de travers il n'y a personne pour le voir. Je suis aussi bien aux W.-C. qu'une grenouille dans sa mare. Par la porte fermée on me demande parfois si j'ai fait mon lit, si j'ai pelé les patates ou on

me rappelle que j'ai encore mes exercices de mathématiques à faire, la cage d'escalier à balayer et mes mains à laver si c'est l'heure de manger. Mais jamais de jamais on m'a demandé de faire quelque chose pendant que j'étais aux toilettes! Et quand c'est que j'ai dit «jamais de jamais» pour la dernière fois? C'est pas souvent, hein cahier.

Monsieur Z, ça ne l'avance pas beaucoup pour son jeu de rôle mon histoire de toilettes. Alors il me demande si je joue à des jeux avec mes copains. Je lui réponds que maintenant on est trop âgés pour jouer à Zorro ou à Thierry-la-Fronde mais que quand j'étais plus jeune, je jouais beaucoup à la panthère noire et à d'autres jeux. Jouer avec des amis, ça va, mais avec des adultes c'est tout différent parce que eux ils ne sont pas là pour jouer vraiment, ils sont là pour nous observer, tirer des conclusions et poser des agnostiques. Ils profitent du fait que nous on s'absorbe dans le jeu pour prendre du recul et s'imprégner au maximum des informations qu'on émet sans s'en rendre compte, un peu comme les étoiles dans le ciel qui produisent des petites lumières sans comprendre qu'elles éclairent nos nuits. Je lui ai dit à Monsieur Z que je n'étais pas dupe de son stratagème et que c'était pour m'évaluer moi qu'il me demandait de jouer à être quelqu'un d'autre. Il a souri et il m'a demandé d'être contrôleur de train. J'ai pas pu parce qu'un contrôleur de train il demande les billets, c'est tout ce qu'il fait, alors après avoir demandé trois ou quatre fois des billets, qu'est-ce qu'on peut bien faire de plus? Je crois que c'est le genre de métier qu'on ne peut faire que pour de vrai, il faut y croire, autrement ça perd tout son sens. Il m'a eu quand même pour les besoins de son analyse parce qu'il n'est jamais à court d'idées et qu'il m'a demandé d'être un policier qui réglait la circulation. Ça c'est à ma portée, je n'ai pas besoin de parler puisque les voitures n'ont pas d'oreilles; ça me convient. Je fais des gestes et comme c'est pour faire semblant, personne ne peut savoir si je sais ou si je ne sais pas régler le trafic. Pompier c'est bien aussi parce qu'on déroule son long tuyau, on monte sur l'échelle, on gicle et on disparaît dans un grand nuage de fumée qui nous enrobe et nous dérobo aux yeux de l'observateur. Je crois que c'est mon métier préféré avec

homme-grenouille. L'homme, quand il a fini de ressembler à une grenouille tout ce qui lui reste à faire c'est de sauter à l'eau et de faire des bulles.

Heureusement, les séances sont courtes et je dois arrêter de jouer avant qu'il me demande de faire le clown ou le politicien. Ils se ressemblent tellement qu'on n'arrive pas à faire la différence, à moins d'avoir le déguisement.

---

Je ne salue pas trop. C'est difficile. Difficile de savoir quand il faut et quand il ne vaut mieux pas. Alors je salue faiblement, discrètement, si bien que la personne peut choisir: choisir d'avoir entendu mon salut et y répondre, choisir de l'avoir entendu et l'ignorer, choisir de ne pas l'avoir vu ou ne pas le voir du tout. De cette façon je donne tous les choix, sauf celui de la sympathie et de la cordialité, mais ça je n'ose pas. Le sourire comme le bonjour m'engagent trop loin de moi, j'ai peur de me projeter au devant des autres. Les saluts et les sourires sont comme des petits chiens attachés à de très longues laisses, ils partent tout excités en frétilant de la queue, mais arrive une intersection et on ne sait jamais si on pourra rembobiner à temps, alors c'est la hantise de la voiture ou du gros camion embusqué qui n'attend que ça.

Mon salut procède d'un savant calcul. Il faut, par une brève opération mentale, faire le bilan de la personne. Si elle est intelligente, belle, autoritaire, plus âgée que moi ou plus importante, je ferai une courbette discrète, gênée. C'est logique: est-ce qu'une personne qui possède tant de qualités pourrait avoir avantage à me connaître et surtout à me faire de la publicité en me saluant? Non, évidemment. Alors pour ne pas l'embarrasser d'une connaissance inutile, je ne saluerais pas. Mais comme je ne veux pas non plus risquer manquer de politesse envers une telle personne, je pense qu'il serait bon de donner le bonjour quand même. D'où le compromis que j'ai trouvé.

S'il s'agit de quelqu'un de mon âge c'est beaucoup plus simple, je salue normalement à moins que ce soit une très belle fille ou quelqu'un que je n'aime

pas. Dans le premier cas j'aimerais bien mais je n'ose pas, et dans le deuxième je n'en ai pas envie. Tout ceci paraît très clair quand c'est bien expliqué mais il y a des jours où les règles s'appliquent et des jours où les règles elles-mêmes semblent perdre la mesure. Là ça devient vraiment complexe si bien que je n'essaie même plus de résoudre l'équation: avant que j'aie terminé, la personne m'a déjà dépassé. Dans les cas douteux la meilleure stratégie est encore de suivre religieusement du regard l'incroyable progrès que peuvent faire mes pieds sur le bitume du trottoir. J'ai l'air d'un frère cordelier qui psalmodie sa plainte, perdu entre le monde de son capuchon et celui de ses pieds, cherchant inlassablement à réunir les deux sphères distinctes en un tout unitaire. Je comprends les chevaux avec leurs oeillères; ils ont quatre pattes à diriger, alors s'ils devaient encore s'occuper de se saluer, ils se mêleraient les pinces, c'est sûr. J'envie l'escargot qui peut avancer les antennes repliées et à tout moment se retirer dans ses quartiers, ni vu ni connu. Évidemment il y a un risque, celui de craquer comme une coquille de noix sous le pas ou le fer de quelqu'un qui ferait mieux de surveiller l'avance de ses pieds plutôt que de bayer aux corneilles. C'est dur la vie au grand air.

Il est de ces terribles fois où je ne sais plus, je ne suis plus sûr. Je vois quelqu'un s'approcher et il me semble reconnaître les traits d'une personne connue, il y a quelque chose qui y est, c'est le nez, la bouche, quelque chose; mais le reste? Plus la rencontre devient imminente, plus je vois ce nez, cette bouche, cette bouche, ce nez, et je fais l'aller retour entre les deux éléments du casse-tête dont je n'arrive pas réunir les parties. Et puis je n'ai plus le temps, c'est quelqu'un que je connais bien, je dois saluer, alors je force les morceaux, je me jette à l'eau et le bonjour retentit tel un cri de désespoir. L'autre, dont j'ai recollé les parties à la va-comme-je-t'emboîte, s'inquiète. Pendant une fraction de seconde il me renvoie le regard étonné de celui qui ne comprend pas. Parfois il ressaisit ses morceaux épars et me lance son bonjour comme on lance une bouée de sauvetage, pour se rassurer, parfois il continue sur sa lancée, avec le léger froncement de sourcils qui trahit l'homme en train de pédaler dans le bouillon pour tenter, lui aussi, de recoller les



morceaux. Mais nous ne travaillons pas sur le même puzzle et les pièces, même si elles s'emboîtent, ne recréent que le visage troublant de l'inconnu. D'autres continuent sur leur lancée comme des navires fantômes qui, avant même d'être sortis entièrement de la brume, se replongent déjà dans une absence comateuse, étouffant toute explication et faisant peser la menace de se retrouver encore en travers de leur chemin sans être capable de les identifier.

Je suis devenu soupçonneux. Les ressemblances ne sont pas toujours à la hauteur de leurs promesses... j'attends de voir.

---

Quand j'y pense, j'ai peur de manger les pépins des raisins. S'ils grandissaient à l'intérieur de mon ventre? S'ils commençaient à germer comme les graines de haricots que l'on fait pousser dans des gobelets de yogourt à l'école. D'abord on ne voit presque rien, puis juste une petite pointe qui sort et puis ensuite il y a des racines qui partent dans tous les sens. Si un pépin restait coincé quelque part dans un coin de mon estomac et qu'il se mettait à germer? Il doit y avoir tout ce qu'il faut là au fond pour que ça pousse, même du yogourt. Et le yogourt, quand on le laisse quelques jours de trop au frigo ça ressemble à un jardin botanique. En plus, dans mon ventre, c'est chaud et humide comme dans la forêt vierge. Bon il y a peut-être pas beaucoup d'air mais ça pourrait être un pépin asymptotique fait pour germer en apnée. On ne le saurait pas. Il continuerait à grandir dans l'ombre et puis, un jour, ça me chatouillerait dans la gorge, on croirait que ce serait une amygdalite mais ce serait la plante qui aurait grandi. Elle risquerait de m'étouffer et le médecin voudrait l'arracher mais il ne pourrait pas parce que les racines seraient prises partout dans mon ventre. On ne pourrait même pas mettre du poison pour tuer la plante parce que moi je mourrais aussi. Il n'y aurait rien à faire, on pourrait seulement couper la pointe quand elle dépasserait trop et si mes parents oublièrent un jour alors je serais mort. C'est pour ça que je crache les pépins ou, quand je ne peux pas parce qu'il y a des invités ou que je suis quelque

part, je les mâche bien pour être sûr qu'ils ne pousseront pas. Des fois, si c'est pas trop grave, ils poussent dans un coin de l'estomac qui s'appelle l'appendice: c'est le talon d'Achille de notre système digestif qui n'a pas été aussi bien pensé que les maisons de fous. Si ça arrive, on a mal au ventre pendant un ou deux jours, on pleure beaucoup et on a peur. Nos parents paniquent, nous amènent en catastrophe chez le médecin qui nous envoie calmement: «il ne faut pas s'énerver madame», nous faire opérer à l'hôpital. Quand on va se faire charcuter, nos parents ont leur courage dans les talons et c'est encore à nous de garder notre sang froid pour les rassurer. Après, si tout s'est bien passé, on a droit à plein de visites et les gens nous amènent des bandes dessinées et des chocolats qu'on n'a pas le droit de manger avant plusieurs jours vu qu'on s'est fait arracher un bout du ventre avec la graine et tout ça et que le chocolat passe justement par là. C'est stressant l'hôpital, on a toujours peur que quelqu'un nous vole nos douceurs pendant la nuit ou, pire encore, il faut gentiment en offrir aux gens qui viennent nous visiter; moi ça me donne des colchiques rien que d'y penser. Ce qui est bizarre aussi, c'est de voir ses soeurs à son chevet, toutes gentilles, tellement crémeuses, qu'on se demande si c'est vraiment nos soeurs qui sont là ou si l'hôpital a une provision de soeurs aimables à envoyer dans les chambres pour éviter les problèmes avec nos vraies soeurs qui ne sont jamais aussi attentionnées.

L'opération ça s'appelle l'appendicectomie. Ça veut dire qu'on vous enlève l'appendice vermiforme du caecum. Quand on sait comment ça s'appelle on n'a pas très envie de la garder. L'autre opération, celle avec les soeurs qui deviennent gentilles, ça s'appelle la transsubstantiation, c'est comme de la magie, ça veut dire qu'elles changent de nature dans les coups durs. Moi ça a presque failli m'arriver, l'appendicite. J'avais mal pendant un jour, du bon côté, puis un deuxième et même un troisième jour, toujours du bon côté, alors forcément j'y ai cru. On est allé chez le médecin, je lui ai dit où ça faisait mal et que surtout il ne fallait pas presser dessus. Il a pressé dessus. La prochaine fois je lui dirai que c'est douloureux ailleurs puisque de toute manière c'est déjà assez pénible comme ça. Après avoir

aggravé ma douleur, forcément, il nous a dit qu'il valait mieux aller à l'hôpital pour être sûr. Jusque là tout allait bien, je voyais déjà l'ambulance avec les feux qui tournent sur le toit et la sirène qui rameuterait tout le voisinage. Mais ça n'a pas marché comme je pensais; on y est allé en voiture et c'était ma mère qui conduisait la coccinelle. Comme d'habitude. Ça faisait déjà trois jours que j'avais mal et vu que je n'étais toujours pas mort le docteur semblait penser que flâner en coccinelle serait amplement suffisant. Des fois je me demande si les médecins ne jouent pas un peu avec notre vie. À l'hôpital, ils m'ont gardé quelques heures «en observation» puis ont décidé sur des bases incohérentes que je n'avais rien et que j'étais tout juste bon pour rentrer à la maison avec ma douleur intacte!

Tout ce que j'ai pu raconter aux copains c'est que j'avais presque eu une appendicite, que ça avait failli être dangereux, qu'on m'avait emmené en catastrophe à l'hôpital, que, grâce à ma forte constriction, j'avais surmonté la maladie mais qu'il subsistait un risque et que je restais toujours en observation à distance (c'est comme pour la peinture, ça ne marche pas quand on a le nez collé dessus, il vaut mieux se reculer si on veut comprendre ce que c'est). Ils ont dit aussi que j'étais un miraculé et qu'à l'hôpital ils connaissaient personnellement des gens qui ne s'en étaient pas tirés avec autant de brio. Mais j'avais une excuse, c'est parce que moi j'étais concentré sur mes fonctions vitales pour ne pas donner prise à mon mal qui n'attendait que ça pour faire le malin.

Mais pas de cicatrice à montrer. Je suis déçu; si j'avais pu exhiber, en arrachant à moitié le pansement, une plaie encore rouge et boursouflée avec des fils qui dépassent et du sang coagulé, ç'aurait été génial. Maintenant les copains ils croient que je raconte des salades. En plus ça n'arrange rien pour les pépins de raisin. Merde, je n'en veux plus, moi, de mon appendice vermifuge et coetera. Si un jour je deviens explorateur, que je suis perdu dans la forêt vierge et que mon appendice décide de vermifuger? Je mourrai, ce sera la faute du médecin et de l'hôpital et ce sera bien fait pour eux. En attendant, comment je vais faire pour avoir ma cicatrice?

Une autre maladie qu'on aimerait bien avoir, avec mon copain Alain, c'est le ver solidaire. Ça doit être chouette parce qu'on a de plus en plus faim et on maigrit puisque c'est le ver qui mange tout et qu'il ne nous reste rien. Alors on mange encore plus aux repas, on se tape la cloche: on a droit à une double dose de dessert, à des dix heures et des quatre heures où on peut manger du pain avec deux ou trois barres de chocolat parce que nos mères sont inquiètes. Ça doit être génial; on en parle souvent. Malheureusement ça ne peut pas durer pour toujours que le ver se nourrisse aux dépens du budget familial, alors, un jour ou l'autre, les mères suspicieuses se doutent qu'il y a anguille sous cloche. Mais c'est là le meilleur! Pour que le solitaire se décide à sortir enfin et à voir ailleurs si la pension ne serait pas supérieure, il faut lui donner des trucs à manger qu'il n'aime pas. Et je vous le donne dans le mille, quelle est la seule chose que le salivair n'est pas capable d'avaler? les anchois! Moi j'adore les anchois. Et le café il n'aime pas non plus, mais ça ne compte pas vraiment parce que le café c'est une boisson qu'est pas bonne de toute façon et il paraît qu'on peut aussi croquer les grains plutôt que de les boire, c'est permis. Les anchois, par contre, sont très irrésistibles mais chers, alors c'est extrêmement rare que je puisse en manger une boîte comme ça, juste pour le plaisir. Quand il y a plusieurs conserves dans l'armoire de la cuisine, je me lève, alors que tout le monde est couché, pour aller en chiper une. C'est une opération de haut voltage et sans filet. Il faut commencer par ouvrir tout doucement la porte de ma chambre ou l'ouvrir carrément et faire semblant que je vais aux toilettes. Mais cette dernière combine ne marche pas pour les boîtes d'anchois parce que ça prend tellement de temps pour ouvrir la conserve, à cause des petites clés mal fichues qui demandent l'habileté et la patience d'un horloger couplées à la force d'un cheval pour que finalement tout explose quand même en faisant gicler l'huile à la ronde, que si mes parents m'avaient entendu me lever, afin d'aller, soi-disant, au petit coin, ils s'inquiéteraient forcément en se demandant si j'ai une colique néfertitique en ne m'ayant pas entendu regagner mon lit après une demi-heure. Donc j'opte pour la version discrète et silencieuse: j'ai l'impression de me lancer dans les

couloirs truffés de pièges menant à la chambre secrète d'une pyramide, comme si j'étais un pilleur de tombes, tant le parcours est semé d'embûches. Il y a la plante verte qui jette ses tentacules dans le noir et, accroché en bas des escaliers, le chapelet de clochettes et leur suspensoir de macramé qu'il ne faut égrener sous aucun prétexte. Il y a aussi nos affaires qui traînent n'importe où, la porte de la cuisine dont le mécanisme machiavélique fait parfois tinter ses ressorts, mais surtout le terrible cerbère Séraphin. La première fois que je suis entré de nuit dans la cuisine, pour satisfaire la faim du ver solitaire que j'hébergeais dans ma tête et que j'ai ouvert la porte du frigo afin de m'emparer d'un flan caramel, j'ai entendu une sirène. Pendant une fraction de seconde j'ai cru que mes parents avaient installé un système d'alarme sur le frigo! C'était Séraphin qui n'avait pas attendu de connaître le behaviorisme pour faire du stimuli-réponse et associer le bruit de succion de la porte du frigo avec le doux chuintement des carottes qui exhalent de la vitamine par toutes leurs pores à l'intérieur du frigo. J'ai sauté au plafond en entendant le couinement de joie du cochon d'Inde qui s'imaginait que je descendais, à trois heures du matin, nu-pieds dans le noir, tout spécialement pour lui peler une carotte! Comme quoi notre cobaye, s'il a une intelligence nettement supérieure à celle de nos deux hamsters qui n'ont jamais donné d'autres preuves d'activité mentale que de tenter l'évasion en faisant du surplace à faire tourner indéfiniment une roue stationnaire, n'est quand même pas proche de gagner le prix Nobel de la perspicacité. En ce qui concerne le frigo, l'astuce était de conserver un petit bout de carotte dans ma chambre, de l'emporter dans mon expédition et de le donner au cochon d'inde qui décidément n'y comprenait plus rien: comment les carottes pouvaient-elles surgir toutes pelées sans bruit de succion? Mais au moins, absorbé par le problème métaphysique qu'engendrait l'apparition et la disparition soudaine et inexplicquée de la carotène, cette rumination intellectuelle conjuguée aux efforts masticatoires l'empêchait de siffler les carottes comme un vulgaire badaud siffle les femmes plantureuses.

Autre embûche, rétroeffectivement dérisoire, était l'aimant de l'armoire. De

jour, il ne m'avait jamais semblé que la porte produisait un bruit quelconque. De nuit, j'ai bien cru que le claquement sec de l'aimant mâle se décollant de sa contrepartie femelle, rebondirait contre les murs, trouverait la cage d'escalier, remonterait à contre-courant le silence, qui de l'étage supérieur coulait lourd et profond comme le sommeil des justes, pour aller cogner contre la porte de la chambre à coucher de mes parents. La perspective de devoir partager ma pêche miraculeuse avec mes soeurs à cause d'un aimant éconduit au milieu de la nuit, de devoir me porter volontaire pour la vaisselle jusqu'à la fin de mes jours afin de prouver ma repentance et d'en être encore réduit à peler trois carottes pour calmer le cochon d'Inde choqué par un pareil remue-ménage, rendait l'opération risquée et peu rentable.

Quand l'orage, provoqué dans ma tête par le claquement de l'aimant, se calma, je pus enfin faire jaillir l'huile et avaler mon trésor. Ensuite il me fallut creuser jusqu'au fond de la poubelle pour y cacher les restes déchiquetés de la boîte, savonner et rincer mon pyjama et remonter me coucher. C'est compliqué d'aimer les anchois quand on n'a pas la chance d'avoir son ver solitaire personnel.

Mon copain Alain m'a dit qu'un ver solitaire ça peut faire jusqu'à douze mètres de long! C'est dégueulasse mais moi je n'y crois pas. Douze mètres, ça fait huit ou neuf fois plus grand que moi, comme un boa constrictor! Il ne faut pas croire tout ce que dit mon copain Alain.

Il y a une chose que je ne comprends pas: où est-ce qu'il fait caca le ver sanitaire?

---

Je ne me suiciderai pas. Même si j'aimerais bien, pour voir comment ça fait, et aussi pour leur montrer que je peux. Mais je ne veux pas. Pas à cause de la douleur, ça ne me fait pas peur, quoiqu'en sautant du balcon de ma chambre, au deuxième étage, ça risquerait de faire mal. Je ne le ferai pas parce que ça ne me servirait à rien. Je n'en récolterais pas les bénéfices, je n'aurais pas l'usufruit (je ne

l'ai pas bien compris mais c'est un beau mot). On dit toujours que les deuils resserrent les liens. Mais resserrer les liens sans moi ce serait resserrer l'inutile. Mes soeurs y gagneraient de nouveau puisqu'elles seraient les deux seules survivantes. On les aime déjà assez comme ça, pas besoin d'en rajouter. Moi je ne veux pas que les autres soient plus heureux sans moi. Je veux être plus heureux avec moi et si j'étais mort ça ne voudrait pas nécessairement dire que je serais plus heureux.

Si j'abrégais mes souffrances, au début mes parents seraient tristes, c'est presque sûr. Je dis presque parce qu'on ne sait jamais avec les parents, ils peuvent être de mauvaise foi. Ils sont obligés de faire croire qu'ils nous aiment parce qu'ils nous ont fait et ils se sentent RESPONSABLES. La responsabilité ça pèse et comme ils savent qu'ils vont nous avoir sur le dos pendant longtemps, même s'ils ne nous aiment pas, ils ne nous diraient rien afin de rendre les choses plus légères. Ils ne sont pas fous, ils assurent leurs arrières, surtout qu'un jour on sera des grands nous aussi. Ils ne l'oublient pas ça. Si bien qu'on ne sait jamais ce qu'ils pensent vraiment.

Si j'étais mort je ne pourrais pas être sûr de leur tristesse. Il vaut mieux rester pour savoir. Il faudrait que je trouve un moyen de leur faire très peur, juste pour les besoins d'une cause d'expérience scientifique. Sauf que je ne sais pas quoi faire, la seule chose à laquelle je peux penser, c'est le suicide. Et si je sautais et que j'étais gravement blessé? Alors là, ils seraient bien embêtés. Ils se sentiraient tellement coupables de ne m'avoir pas aimé qu'ils n'oseraient plus se regarder dans un miroir. Peut-être que je n'oserais plus me regarder dans un miroir non plus. Pas parce que je me sentirais responsable de leur culpabilité, puisqu'ils l'auraient bien cherché que je saute, mais parce que si je tombais sur la tête c'est sûr qu'elle serait toute cabossée et que j'aurais une drôle de gueule après. Si ma tête s'écrasait sur le côté, avec la pression, l'oeil sortirait sûrement de son trou et il giclerait n'importe où. Il faudrait me mettre un oeil de verre. J'en connais un qui a un oeil de verre. Il veut pas le montrer, il dit que c'est pas drôle. On n'ose pas trop l'embêter parce qu'il

nous fait peur avec son faux oeil et parce que c'est un grand, même s'il est pas si grand. Peut-être qu'il a sauté lui aussi. Les autres, ils disent qu'il était malade, c'est pour ça qu'il a perdu son oeil. Mais moi j'ai déjà été malade et j'ai jamais perdu d'oeil. Si je sautais alors là, oui, je gagnerais un oeil de verre, mais je perdrais aux billes étant donné que c'est difficile de regarder avec qu'un oeil puisqu'on a de la peine à voir les distances. Si on ne voit pas les distances, ce doit être dangereux, on pourrait sauter du balcon sans s'en apercevoir parce qu'on n'a pas vu que c'est haut.

Je sauterai pas, c'est trop compliqué. En tous cas pas aujourd'hui; demain, on verra si la situation s'est améliorée.

---

Derrière chez moi il y a le Chemin-de-la-Mort, il est très raide et il mène au «gibet». C'est là qu'on coupait la tête des prisonniers avec une hache. C'est un beau coin pour faire un pique-nique. On peut s'asseoir sur les pierres de torture et penser à tout ce qui se passait il y a des centaines d'années. Il fallait se mettre à genoux, poser la tête dans le creux de la pierre et passer les poignets dans deux mignonnes entailles qui tenaient les mains en place pour qu'elles ne s'affolent pas. Une fois que tout était en ordre, on attendait. Si on avait de la chance et que sa tête giclait assez loin pour qu'elle rebondisse dans la falaise, on avait peut-être encore le temps de lancer un dernier coup d'oeil apaisant sur le lac et l'Île de St-Pierre en contre-bas avant de perdre définitivement la boule. Ça fait rêver.

---

Des fois je me demande pourquoi on ne pourrait pas être adultes d'abord pour faire les choses grandes et importantes et sérieuses tout de suite. Ensuite on pourrait être enfant pour de bon, on pourrait s'y consacrer sans arrière-pensées, sans avoir à se préoccuper de son futur puisqu'il serait déjà fini et emmuré. On jouirait de l'enfance à perte de vue et à s'en couper le souffle. On serait même plus



gentils et compréhensifs envers l'endroit des adultes puisqu'on serait déjà passé par là et qu'on compatirait avec eux qui n'ont pas encore fini leur corvée.

Finir avec l'enfance ce serait comme mettre le dessert à la fin plutôt que de l'avoir au début quand on ne peut pas vraiment l'apprécier puisqu'il faut garder de la place pour le plat principal. Mais allez expliquer ça à qui de droit!

---

Parler de Y... Je l'aime, je l'aime, je l'aime. Mais elle? Pourquoi m'aimer, moi qui suis si terne? Ma lumière a tant de détours à faire avant de trouver la sortie que ce n'est plus qu'un petit lumignon qui ose à peine montrer le bout de son nez humide et frémissant comme celui d'une chauve-souris apeurée. Pourtant, il est des jours où je sais que je la touche. Je suis tellement en retard sur elle, je suis tellement gamin, que c'est comme si j'étais en avance. Elle comprendra plus tard, mais pour l'instant je ne puis rien faire. C'est elle qui tient la décision dans ses yeux trop beaux que je ne sais pas lire.

Je suis le plus grand de la classe; parce que j'ai redoublé. Mais je n'ai rien entre les jambes, un tout petit zizi d'enfant, pas de poil. Pas l'ombre d'un poil et pourtant je guette souvent. C'est comme si mon entre-jambe était encore plus retardé que ma tête, comme s'il avait redoublé plusieurs fois à mon insu. Je me masturbe furieusement; les autres, ceux qui en ont une grande, disent que ça la fait s'allonger. Je la roule entre mes paumes, comme si c'était de la terre glaise, en espérant qu'elle fasse un beau colombin. Je la pétris, elle s'allonge, durcit, puis, après le spasme, elle reprend sa taille initiale. Je recommence encore et encore jusqu'à ce que la peau craque et que mes mains rougissent. C'est sans espoir, elle s'atrophie toujours, reprenant, plus têtue que moi, sa taille rabougrie et sa forme de virgule. J'ai horreur de moi. Je rêve d'un Pinocchio à la queue s'allongeant à chaque mensonge. J'essaie, je mens comme une mitrailleuse, à grandes rafales, mais rien ne se passe. Je suis désespéré. Mais tout ça ne se voit qu'aux douches de la leçon de gymnastique. Les filles n'en savent rien, je suis tranquille.

Un jour pourtant, je découvre l'horreur: le jeans tendu sur le devant, cette proéminence, cette boule obsédante que mes copains ont entre les deux jambes. Je n'ose plus regarder mon jeans, plat et lisse comme celui des filles ou alors je le regarde tout le temps, pour me faire mal. Mais si je l'ai remarqué elles s'en apercevront aussi, les filles; elles verront la différence, elles savent ou elles sauront bientôt. Alors, moi qui depuis des années n'utilisais plus les mouchoirs en tissus que j'avais repoussés au fond de mon armoire, je les cale dans mon slip, un ou deux, et je me sens grandi. Grandi en dessous de la ceinture et ça me fait du bien partout. Mais Y, si un jour elle se décidait à m'aimer, comment ferais-je. Elle a des seins, elle. Je les vois pousser, je les guette. Ils sont tout haut placés, discrets mais pleins d'avenir, tendant fièrement leur rotondité. Comme je l'aimerais plate, comme j'aimerais qu'elle reste plate comme moi. Alors je n'aurais pas peur. On serait complice, amoureux sans attributs, amants sans objet, seuls face aux autres, mais fiers de l'être. Et nous grandirions ensemble, l'un dans l'autre, nubiles dans notre passion avant de l'être dans nos corps. Elle ne m'a pas attendu. Comment faire? Elle n'est pas la plus belle, mais personne ne reste insensible devant elle. Nous sentons tous confusément qu'elle attire plus que les autres, elle est plus dégourdie, sexy, mystérieuse. Mais surtout, même si pour l'instant elle n'a que de tout petits seins, elle est bien dans son corps, à l'aise, insouciante et sûre de plaire. Moi j'ai tout à cacher, toute ma faiblesse, mes doutes, mes peurs. Je ne sais pas qui je suis, je sais seulement que je ne suis pas à la hauteur. Je suis tout effrité, délité avant même d'être érigé. Comment font les autres pour marcher aussi droit, pour savoir où ils vont, pour être si solides.

J'abuse de ma taille et de ma force, mes bras compensent pour la force que je n'ai pas dans la tête. Mais ça n'équilibre pas. Le vide est toujours là. J'applique la technique de l'oeuf. À Pâques, lors de la bataille des oeufs, c'est toujours l'oeuf offensif qui gagne. Si mes copains savaient à quel point ma coquille est mince et comme je suis mou au dedans, liquide inerte et stérile qui suit le mouvement de sa carapace avec un temps de retard!

---

Elle, Y, c'est une externe. Parce qu'elle habite Sur-le-Souhait. Il n'y a pas que ceux qui habitent Sur-Le-Souhait qui sont des externes, mais il y a eux aussi. L'externat ça concerne tous ceux qui partent et qui arrivent en bus à l'école. Ils viennent de la montagne. Il n'y a pas d'école secondaire sur la montagne, ils sont restés au primaire. C'est rustique là-haut. Ceux qui veulent s'instruire malgré tout, doivent venir en plaine. Ça prospère plutôt à basse altitude les écoles, ça doit être une question d'air et d'humidité. La commission scolaire elle sait bien que les élèves sont plus concentrés quand ils sont à l'école sous le brouillard, parce que ça ne sert à rien de regarder par la fenêtre, c'est encore plus gris que les murs. Il y a aussi l'oxygène qui est important puisque c'est le levain des cellules nerveuses. On en trouve plus en basse altitude, même s'il est un peu moins bon à cause de la pollution qui reste là parce qu'elle a le souffle court et qu'elle a de la peine à gravir les montagnes. Les neurones bien oxygénés frétilent, ça les rend tout excités ce gaz là et ils ne peuvent plus s'empêcher de penser et de penser. Alors, pour les défouler, il suffit de leur donner le bon plat en pâture, comme des problèmes de mathématiques à résoudre ou un verbe du troisième groupe à décliner, et alors ils turbinent à fond, il n'y a plus moyen de les arrêter et ils vous crachent la réponse avant même que vous ayez eu le temps d'y penser. Quand je parle de cellules nerveuses qui turbinent je dis «vous», pas parce que je m'adresse à quelqu'un, mais parce que je ne dis pas «on» et encore moins «je». Je ne me sens pas très concerné par l'efficacité des neurones; je parlais juste de manière générale, pour la majorité. Moi j'ai un cerveau azyme, ça veut dire sans levain; ça mousse pas beaucoup ce qui fait que le résultat est discret et même plutôt plat. Plus tard, je grimperai l'Himalaya; c'est pas très plat par là-haut mais j'y serai aussi intelligent que les autres car il manque d'oxygène pour les neurones. Je serai d'autant plus dans mon élément étant donné qu'il n'y a qu'une seule obsession à laquelle penser: mettre un

pied devant l'autre.

Les externes, surtout l'hiver, c'est tellement tôt quand ils partent le matin qu'il y fait encore nuit. Ils arrivent à l'école dans le noir mais ils la reconnaissent quand même parce que le chauffeur s'arrête juste devant. Ensuite le brouillard se lève et il s'étire jusqu'au soir, comme s'il n'était pas bien réveillé. Mais les externes eux, ils repartent à midi pour aller manger dans leur maison sur la montagne. On leur permet de voir le soleil de chez eux et puis, juste quand leurs yeux se sont habitués à la lumière, on les redescend dans la purée. En fin d'après-midi quand il commence à faire sombre on les remet dans leur bus pour qu'ils vivent leur nuit chez eux. Et c'est tous les jours la même chanson. Je les appelle les pigeons voyageurs, il y en a qui disent qu'ils sont les dindons de la farce. Moi, tout ce que je sais, c'est que je ne pourrais pas être un externe parce que j'oublie toujours quelque chose à l'école et j'oublierais sûrement de prendre le bus en plus. C'est souvent mon cahier de devoirs auquel je ne pense pas, ou mon livre d'histoire ou d'allemand ou de mathématique ou de science et j'en passe. Si j'étais externe je ne pourrais jamais faire mes devoirs. Pourtant, avant de quitter la classe, je contrôle dans mon pupitre pour voir si je n'y ai pas laissé ce que je dois prendre avec moi. Quand j'arrive à la maison, il manque le livre que j'étais sûr d'avoir emporté. Mais comme je me le suis souvent fait dire: s'il n'est pas là, c'est qu'il est ailleurs! Si bien que je dois retourner à l'ailleurs, qui est généralement l'école et comme elle doit faire ses nuits elle aussi, elle est déjà fermée. Je suis donc obligé de sonner chez le concierge qui est toujours en train de manger juste quand j'arrive. C'est comme s'il faisait exprès. Moi je ne me sens déjà pas très bien de venir le déranger mais quand en plus il arrive la serviette nouée autour du cou et la soupe dans les moustaches, c'est lui qui doit me sentir tellement je transpire de dessous les bras et de partout. Au début c'était pénible parce qu'il devait toujours se déplacer lui-même en personne pour m'ouvrir toutes les portes de l'école et que des fois j'avais oublié de me souvenir dans quelle classe j'avais oublié mes affaires. Après il y a eu ce qu'on appelle le «crescendo» ça veut dire que la situation s'est envenimée au

maximum et qu'il y avait intérêt à ce que l'un ou l'autre descende de son escabeau pour jouer du piano. Comme moi il était exclu que j'arrête d'oublier mes livres, c'est lui qui a trouvé la solution. Je suis devenu ce qu'on appelle un habitué. Ça veut dire que le concierge me passait les clés et que je refermais tout en partant. C'était pas facile à faire pour lui puisque ça impliquait de faire confiance à celui qui oublie toujours tout (c'est moi) pour qu'il n'oublie rien (c'est encore moi). On voit bien le problème du conflit qui devait l'animer.

Mais c'était bien; j'avais mon autonomie d'oubli et lui il avait le temps de digérer ses lentilles sans se faire des aigreurs d'estomac. Ça s'appelle un «motus vivendi» ce qui veut dire qu'on ne dit rien à personne de l'entente secrète et que tout le monde est content.

Elle est externe, elle arrive et repart avec la nuit qui la ramene le lendemain. Après l'école, je pense souvent traverser la forêt dans la montagne pour aller la rejoindre dans sa nuit. Mais on ne peut pas sortir de sa nuit pour entrer, comme ça, dans celle des autres. Les jours se partagent plus facilement. Pour accéder à la nuit il faut avoir mérité pendant beaucoup de jours.

---

Quand je rentre à la maison, je dois toujours commencer par faire mes devoirs. Comme le dit si bien maman: «le travail d'abord, le plaisir ensuite.»

Après que j'aie passé des heures en un duel éprouvant avec une feuille blanche couverte de petits caractères, elle et moi restons chacun soigneusement campés sur nos positions et décidons, d'un commun accord, de passer à autre chose. Alors je me lève un peu plus blanc qu'avant, avec, quelque part, des centaines de lettres qui dérivent au gré des flux et des reflux, des marres et des marées, des variations et des négations. Ma mère, qui m'interroge au sujet de mes devoirs, trouve que je ne sais rien et que j'ai un fichu caractère. Si je savais où ils se trouvent ces foutus caractères! La feuille a l'air indemne, mais si on pouvait la

prendre hors garde on verrait son teint légèrement carné et sa confusion à fleur de peau. L'osmose ce n'est pas que pour les plantes. D'ailleurs le père Robert me donne raison qui précise: « Phénomène de diffusion, qui se produit lorsque deux liquides ou deux solutions de concentrations moléculaires différentes se trouvent séparés par une membrane semi-perméable (mes yeux) laissant passer le solvant mais non la substance». Quelle clarté! comment dire mieux? Robert, Petit Robert, vieux frère, dommage que l'on soit si différents, toi si dense, moi si contredense.

Comment fait-on ses tâches alors que le corps est resté ratatiné sur sa chaise d'école toute la journée et l'esprit claquemuré dans les limites étroites de la logique, de la raison, de la concentration et du sérieux. Surtout que les devoirs prennent tellement de temps qu'il ne me reste souvent pas même une miette de plaisir à soumettre à mes dents. Alors ça fait belle lulette que j'y crois plus beaucoup au plaisir et que je pratique des activités compensatoires. Par exemple je passe des heures à me ronger les ongles. Personne, personne n'a dû, personne n'a pu, passer autant de temps que moi à se ronger les ongles. C'est impossible, je suis le maître. D'ailleurs je dispose de plus de temps que n'importe qui, donc je gagne. Je gagne à l'école où il y a un professeur pour vingt-cinq enfants. Si on est discret on peut faire n'importe quoi à l'école, surtout rien et se ronger les ongles. Je gagne à la maison où c'est beaucoup plus difficile de ne rien faire car il n'y a que deux enfants pour un virgule sept parent en moyenne (est-ce qu'on met un «s» à parent s'il n'y en a qu'un virgule sept?). Oui, certains divorcent. Les enfants ça ne change pas, c'est une denrée périssable à long terme, mais assez stable pour quinze ou vingt ans. Les parents sont plus volatiles, ils peuvent changer d'état. Évaporation, sublimation, volatilisation, je ne sais pas. J'ai même entendu qu'il y en a qui procèdent par distillation. Je n'ai pas eu cette chance, c'est pour ça que j'en ai encore deux virgule zéro sur le dos et que je ne trouve pas toujours le temps de m'occuper de mes doigts de pieds. C'est plus gênant de devoir donner une explication quand on vient de s'enfiler le gros orteil dans la bouche et qu'un parent entre dans notre chambre sans crier gare. Ils ont cette manie de faire irruption

sans avertir alors qu'eux ils n'ont rien dans la bouche et que ce serait pourtant simple de prévenir. Dommage, parce que ça travaille la souplesse de s'occuper de ses doigts de pieds.

En fait, ce n'est pas très juste; on reste l'enfant de quelqu'un, généralement de ses parents biologiques (c'est comme ça qu'on dit maintenant), toute sa vie, mais les parents eux peuvent disposer. Ils peuvent décider de ne plus assumer et alors là on ne sait plus trop ce qu'ils sont. Eux non plus, mais au moins ils ont le choix. Il faudra que j'essaie un jour d'être papa, juste pour voir si ça me permettra enfin de changer de masse moléculaire, de symbole chimique ou d'avoir les ongles qui poussent plus vite.

Donc partout à la ronde je n'ai pas de concurrence en ce qui concerne les différentes façons de régler le problème des ongles. Ronger, arracher, couper, écraser, tordre, je fais du bonzaï. C'est une discipline exigeante, qui demande précision, concentration et ténacité; ce n'est pas sans efforts qu'on contrarie la nature. Je travaille de manière systématique, main gauche, main droite et retour. Mon corps doit toujours fonctionner de manière symétrique. Si je fais quelque chose de la main droite, il faut que je fasse la même chose de la main gauche. C'est compliqué. Ça demande beaucoup de planification et une tonne de gestes inutiles. Mon corps est divisé verticalement en gauche et droite, s'il était partagé horizontalement je ne m'en sortirais plus. Heureusement que la nature scinde bien les choses. Ce qui est énervant c'est qu'il faut toujours tout compter pour être sûr que chaque côté en a pour son argent. Quand je perds le fil, il faut marchander: je rajoute trois ou quatre mouvements pour la gauche, qui est généralement défavorisée, mais comme j'exagère peut-être, j'en mets un ou deux pour calmer la droite. Comme c'est souvent la droite qui a la chance de commencer, j'essaie de terminer par la gauche pour lui montrer que je ne l'oublie pas. Parfois c'est difficile de finir parce que je ne sais plus avec quelle main j'ai débuté. Alors je fais semblant d'achever ma série de gestes pour faire plaisir à une main et ensuite je reprends discrètement mes activités pour pouvoir terminer avec l'autre. Le pire c'est que

malgré tous ces efforts je ne peux pas faire confiance à mes moitiés. Il faut que je sois constamment en éveil pour punir la main qui essaie d'embobiner l'autre. Quand je suis obligé d'aller vivre normalement dans la vie publique et qu'il reste un sentiment d'injustice, je promets au côté qui se plaint de le favoriser la prochaine fois. Bizarre comme mon corps est divisé alors que mon cerveau ne sais jamais différencier la gauche de la droite.

Je m'observe souvent pour découvrir mes anomalies, pour débusquer mes asymétries, pour voir si le biceps droit n'est pas plus astigmatique que le gauche, pour m'assurer que les muscles de mes jambes sont aussi développés d'un côté que de l'autre. Il n'y a rien de plus terrible que ces gens qui sont tout de traviole parce que, pendant des années, ils ont porté leur serviette d'école du même côté. Mon héros c'est Ben Hur. Il était fort comme j'aimerais l'être et quand on l'a mis aux galères il changeait tous les jours de côté pour ne pas devenir comme les autres rameurs, tout déformés. Il faut dire que les autres esclaves s'en foutaient et même ça devait leur rendre service de devenir tout de bizingue car ils savaient qu'ils ne sortiraient pas vivants de leur galère. Autant devenir vieux et moche et mal nourri, c'est moins triste de mourir dans ces conditions. Il faut avoir de l'espoir pour lutter. Ben Hur en avait, moi aussi. J'arriverai à y arriver si je fais bien attention.

C'est pour ça que je suis prudent. Quand je marche dans la rue derrière des gens malades, moches, très vieux ou à qui il manque un bras ou une jambe, je me retiens de respirer pour être sûr de ne pas avaler l'air qu'ils ont recraché et ne pas attraper les microbes qui vous donnent une jambe ou un bras en moins. L'avantage avec les gens unijambistes, c'est qu'on doit retenir sa respiration moins longtemps quand on les dépasse car ils avancent lentement. Ceux qui sont moches, qui ont des boutons ou à qui il manque juste un bras marchent vite, comme pour faire exprès. Des fois, plutôt que d'éclater, je reprends mon souffle dans le col de ma veste ou de mon chandail, comme ça l'air est filtré et ya moins de danger, mais c'est pas certain. Les pires ce sont ceux qui font exprès de tousser ou de cracher sans prévenir au moment où on les croise. Je sais que c'est bête tout ça, qu'on ne



devient pas myope avec des grosses lunettes parce qu'on a bu dans le verre d'un myope. Je sais, mais je ne peux pas m'empêcher. De toute façon on peut attraper plein de maladies avec les microbes des autres, comme la grippe, le rhume et la varicelle. Et si, en plus, je devenais gros parce que j'avais respiré l'énorme exaltation d'un gros? On ne sait pas pourquoi on devient gros, personne ne sait. C'est comme le cancer, on ne comprend pas pourquoi et on ne peut pas savoir quand ça commence et encore moins quand ça finit. Le cancer, ça n'a rien à voir, mais ça ressemble à un concert. Quand on entend de la musique on croit que c'est commencé, mais en fait ils aiguisent leurs instruments. Après ils jouent pour de bon, sauf que parfois ça fait des bruits tellement bizarres que je crois qu'ils sont encore en train d'affûter leurs violons si bien que je ne suis pas à l'écoute. Ensuite ils jouent, ils jouent et ils s'arrêtent. Moi j'applaudis, mais c'est pas la fin, c'est juste un silence. Après, le silence dure plus longtemps et je me dis que c'est le moment d'applaudir pour de bon, mais c'est juste la fin du mouvement. Alors là, ça me fige et j'attrape des crampes à rester assis sans bouger sur ma chaise. Faut être rudement malin pour savoir combien il y a de silences dans un mouvement, de mouvements dans un morceau et combien de morceaux dans un concert. Finalement quand la fin arrive moi je pense que ça va reprendre alors j'applaudis pas. En fait, pour apprécier la musique il vaut mieux connaître la chanson. Le cancer, c'est un peu la même histoire, on l'apprécierait différemment si on connaissait la musique.

L'air vicié devrait être coloré, rouge, bleu, vert, jaune ou caca d'oie; de cette façon on verrait des petits nuages dans la rue et on pourrait viser entre eux pour reprendre son souffle. Dans les magasins ça ne marcherait pas, à cause de la ventilation et du trop plein de monde: ça ferait une grosse cacophonie de couleurs, les gens auraient peur et plus personne ne rentrerait. Les magasins, qui sont malins, trouveraient le moyen de gicler un produit pour rendre l'air artificiellement transparent. Ça ne sentirait pas bon. Alors ils gicleraient encore plus. Ils mettraient des pompes à parfum au-dessus des portes pour que, quand on les

ouvre, ça sente le vert tendre de l'épinette ou le jaune du citron. On appelle ça la pollution. On n'a pas fini d'en parler.

Alors les devoirs, vous voyez, c'est pas possible. Je me mets toujours à rêver à autre chose. Et quand je ne rêve pas, je lis des romans. Quand j'ai fini de lire, je rêve à ce que j'ai lu.

---

Quand j'étais plus petit, on était allé en vacances avec la famille au complet. De vraies vacances: à l'hôtel, au bord de la mer, avec des buffets où on pouvait manger autant qu'on voulait. C'était chouette, même s'il y avait mes soeurs. Pour mes parents la question ne se posait pas vraiment, c'était sûr qu'elles venaient avec nous. Moi, il me semblait que ça devait coûter un maximum et que c'était dommage parce qu'elles étaient plus jeunes que moi et que, de toute façon, elles ne se souviendraient sûrement de rien plus tard. Mais c'est vrai que l'on ne peut pas dire aux autres comment gaspiller leur argent. En plus, dans la voiture de location qui devait nous faire visiter le désert, ça ajoutait de l'encombrement. Il faisait tellement chaud qu'on était tous en shorts et nos cuisses étaient collées par la sueur. Tant qu'elles sont attelées les unes aux autres et qu'on n'y pense pas, ça va encore, mais s'il y a quelqu'un qui bouge c'est terrible: ça fait un bruit de succion et on a l'impression de s'être transformé en ventouse. Pour toutes ces raisons, j'aurais trouvé plus simple d'être seul, surtout que les filles doivent toujours s'arrêter pour faire pipi, et faire pipi dans le désert c'est mettre un grain de sable dans une journée bien huilée. Parce que dans le désert y a rien, et même rien pour faire pipi, c'est pas prévu. C'est d'ailleurs pour ça qu'on y va, pour l'absence. Quand on était encore à l'hôtel, moi j'avais dit que, du moment que la voiture allait être aussi encombrée, ce serait peut-être plus simple d'aller se mettre chacun dans une chaise longue à la plage, de se laisser caresser par la brise face à la mer en sirotant une boisson gazeuse et regarder le rien ondoyer indéfiniment devant nous. Ou alors fermer les yeux; on verrait la même chose et on serait quitte de se coller les cuisses

pendant des heures. Mes parents m'ont regardé bizarrement, peut-être parce qu'ils n'y avaient pas pensé eux-mêmes et qu'ils se trouvaient bêtes d'avoir déjà loué la voiture. Je suis monté, je me la suis fermée et je me suis collé. On a roulé longtemps. Les vacances c'est exactement le contraire de la vie normale; pour trouver rien il faut chercher et transpirer longtemps. À la maison, si je dois monter dans ma chambre pour chercher la réponse au problème de math et que je redescende des heures plus tard en n'ayant rien trouvé, c'est à ce moment-là, exactement, que je commence à transpirer.

Les filles ont la manie de s'arrêter pour faire pipi mais elles ne le font jamais. On ne sait pas ce que c'est. Des fois le bruit de l'eau qui coule les aide, mais dans le désert! S'il faut vider une bouteille d'eau chaque fois qu'il y a une des deux soeurs qui pense qu'elle doit pisser, c'est un camion citerne, un méhari ou un chameau à deux bosses (une bosse avec le liquide pour boire et l'autre avec l'eau pour aider à faire pipi) qu'il aurait fallu louer. On a l'air malin avec notre Sinca sable deux portes dont une reste coincée. Chaque fois qu'une soeur doit faire il faut commencer par arrêter la voiture, décoller nos six cuisses, trouver du papier et enfin sortir tous les cinq. Ensuite les quatre à la vessie vide doivent remonter dans le véhicule parce qu'on ne peut pas rester alignés à regarder la cinquième se vider. Une fois que toutes les conditions sont réunies, elles ne font pas. Moi je pense qu'elles ont peur de se pisser sur les pieds, leur machin c'est pas terrible pour viser. Il faut dire qu'à pieds nus dans nos sandalettes de plastique et avec le vent qu'il y a, la moindre goutte est un risque. En plus, pour se cacher... c'est Tintin comme disait le Capitaine au même endroit. Elles ont une peur bleue qu'on les surprenne alors elles se tournent en direction du rien mais ça les oblige à nous montrer leurs fesses et ça les gêne. Si elles regardent vers nous, elles ont le postérieur qui pointe vers le désert. Dans ce cas elles ont peur qu'il y ait un Touareg qui sorte de derrière une dune et qui voie tout. Des dunes y'en a pas, c'est lisse comme un cul de singe, mais la légende des hommes bleus qui sortent de nulle part est si connue que mes soeurs ne peuvent l'oublier. Avec les histoires de traite des blanches en plus...

Il y a encore le problème du papier de toilette. Le vent est tellement fort qu'il vous l'arrache des mains ou qu'il le replie juste au moment où on allait l'utiliser. Et puis, il faut le lâcher du bon côté, autrement il vient se prendre dans vos culottes et comme les autres voient tout, on peut pas faire semblant que c'était pas vrai. Mes soeurs ont fini par comprendre, elles se mettaient tout collé à la voiture, de cette façon nous on ne voyait rien et elles non plus. Comme elles étaient si proche, moi je leur faisais le bruit de l'eau pour que ça aille plus vite. J'ai essayé les glou-glou et les pssssssss, mais ça les déconcentrait. C'est compliqué les pipis de fille.

Le vent soufflait toujours, même quand je suis allé faire caca. Moi je ne suis pas du type gêné pour aller à la selle, mais j'ai quand même marché avant de déseller. Je ne suis pas allé très loin, parce que ça ne sert à rien. J'ai marché juste assez pour que la voiture devienne plus petite. J'en ai déduit qu'à l'autre bout de la lorgnette moi aussi je devais avoir diminué de volume et que mon zizi qui est déjà minusculement petit de près, était devenu tout à fait invisible. Il n'y aurait pas de quoi faire rougir une femme bleue qui serait sortie de derrière le cul de singe. Tout s'est très bien passé si ce n'était ce papier de toilette extrêmement récalcitrant qui était parti courir la galipote. La chose à laquelle je n'avait pas pensé, ni les autres d'ailleurs, c'est que, mû par un instinct de navigateur qui sait qu'en cas de coup dur il est plus facile d'abattre que de remonter contre le vent: j'étais parti le nez dans la brise. La voiture se trouvait donc exactement dans la direction qu'avait pris le papier. Mes soeurs, ne voyant rien venir, n'ont pas pensé à remonter la fenêtre; moi, les culottes encore sur les genoux, je n'ai pas donné l'alerte, espérant, priant, dans cette position pas très orthodoxe, que le papier rose passerait inaperçu. Il n'y eut qu'une feuille, sûrement la moins chargée, qui se plaqua contre la carrosserie et attendit en frétilant que je me rapproche. Juste avant que je puisse la saisir, elle eut un sursaut d'énergie qui la propulsa à l'intérieur de l'habitacle pour terminer sa course sur les genoux de ma soeur. À La Mecque, c'est certain, ils ont sursauté en entendant son hurlement. Le papier retrouva la voie des airs un quart de

seconde plus tard, alors que ma soeur, les cheveux dressés sur la tête, était déjà à genoux en train de se frotter les mains dans le sable.

Ça nous a pris par surprise, on n'a rien vu venir mais tout à coup, sans se préoccuper du vent ou des hommes bleus, on s'est retrouvés les cinq à se taper le cul par terre et à hurler de rire.

On s'est vidé, mais alors vidé de rire. À en avoir mal aux côtes. Quand on en a eu assez, on est repartis. Remplis de vide on était un peu fatigué et on a mangé. Le vide, ça creuse.

Au retour j'étais un peu songeur, le désert ça nous fait sentir petit et insignifiant par rapport à l'immensité, mais ça nous fait aussi sentir important quand on réalise que la seule chose qu'il y ait, aussi loin que l'on puisse regarder, c'est nous. Alors on se pose toutes sortes de questions, on se demande quelle est notre place dans ce monde insaisissable, on se demande si on est infiniment petit ou infiniment grand. Je comprenais enfin pourquoi les Bédouins appellent leurs chameaux vaisseaux du désert. Un chameau peut devenir plus important qu'une maison, plus grand qu'un vaisseau et plus grand que le désert. Pas toujours; des fois on voit une épave de chameau ancrée dans son carré de sable, une corde trop large autour du cou, les dents immenses et déchaussées qui mordent la poussière à pleine bouchée, le cuir sec et tanné, tendu comme la peau d'un tambour qui ne battra plus. Les vertèbres, comme les côtes, flottent et ce n'est pas la corde qui les retiendra. La liberté se paye cher par ici, mais on la garde longtemps.

La vraie question, la seule qu'il vaille la peine de se poser c'est celle-ci: « où va le papier de toilette? » Le vent souffle toujours et dans la même direction, il doit donc y avoir, quelque part au fin fond du désert, un pays couvert de papier de toilette. Il a sûrement honte de lui-même, c'est pour ça qu'il se cache tout là-bas et qu'on n'en parle jamais.

Il ne faut pas éviter les questions bêtes, on a tous un désert de papier de toilette à résoudre quelque part.

Sur le chemin du retour on va visiter une ancienne forteresse. Le soleil plombe, tout semble mort. Après un moment on voit des chèvres qui se sont réfugiées dans les puits d'ombre. Il y a aussi des enfants, presque aussi nombreux que les chèvres, qui se disputent le peu de fraîcheur. Ils ont l'air très pauvres, mais c'est moins grave ici parce que le temps semble suspendu. Le dénuement paraît moins amer dans ce décor fait de peu, où tout n'est que pierre, terre et lumière. La mère arrive pour nous faire visiter, elle parle assez bien le français. Elle nous demande si on vient de France. On lui répond que non. Quand elle apprend d'où on est on a l'impression que ses yeux viennent de capter toute la lumière du soleil. Pas celui qui plombe, qui écrase, qui tue les chameaux, l'autre, celui qui fait mûrir les olives et les oranges. Elle nous demande encore si on connaît telle ville. Oui, on connaît et même on habite tout près. «Mon fils, mon fils habite là-bas.» nous dit-elle. Et on sent sa fierté d'avoir un enfant à l'étranger. Elle s'est probablement souvent vantée auprès de ses copines d'avoir un fils qui est parti, qui vit à l'étranger, dans un pays tellement riche qu'il y a de l'eau à plus savoir qu'en faire, à en remplir les robinets jour et nuit, où on mange à sa faim et où on regarde la télévision. La mère n'a plus de nouvelle de son petit depuis des années. Elle va nous chercher une vieille lettre et nous montre l'adresse de l'enfant, du fils qu'elle a dû donner. Elle l'aimait comme les autres, mais elle a dû, il n'y avait pas assez à manger, il serait mort. Maintenant on voit bien qu'elle l'aime plus que les autres. Il est dans une famille qui ne pouvait pas avoir d'enfant. Les nouvelles ne passent plus depuis des années. Les timbres coûtent cher, elle ne sait même pas si ses envois arrivent. La mère a peur que les parents, les autres, ne lui remettent pas ses lettres et nous supplie d'aller le voir, de lui en donner une en main propre. Quand elle nous supplie son soleil s'éteint et c'est l'ombre qui l'envahit, pas l'ombre fraîche et dansante, l'autre, froide et désespérante, celle du pays glacé d'où plus rien ne vient. Cette femme a eu douze enfants, deux sont morts, mais celui qui est là-bas creuse un puits sans fond dans sa mémoire. Elle fait chercher son mari par un des jeunes chevreux en culotte râpée qui détale pieds nus dans la poussière. Le mari

salue respectueusement, il a l'air emprunté; pas l'habitude des étrangers. Il est content pour sa femme. Lui il n'a pas vraiment le temps de penser trop, trop, à son fils exilé, il en a tant d'autres à nourrir. Avec elle on écrit une lettre, elle nous fait jurer de l'amener. Il n'y a pas à jurer: ses yeux, on ne peut pas décevoir des yeux pareils. Avant que nous repartions elle nous donne des oranges, des kilos d'oranges choisies une à une, les plus belles oranges qu'on ait jamais vues. Elle nous demande de les ramener pour son fils, en souvenir de ses frères et soeurs, de ses parents, de sa famille, de son pays.

Les oranges on n'a pas tellement pu les emporter. Les avions n'aiment pas les kilos d'oranges. On en a ramené quatre ou cinq et on en a achetés d'autres chez nous; on ne pouvait quand même pas lui en apporter si peu, ça aurait fait un peu minable. Quand ma maman a téléphoné, on était tous à côté de l'appareil pour entendre la joie de l'enfant. Ce ne fut pas la joie qui décrocha, mais la mère et elle n'avait pas l'air drôle, elle devait être en plein reflux. On lui a demandé (je dis on parce qu'on avait tous l'impression d'y être) si elle était bien la mère du petit Amir, elle a dit:

- Oui, pourquoi.

Elle était sur la défensive. Alors notre Maman nous a demandé, en faisant signe de la main, de nous écarter un peu. Elle pouvait pas nous le dire puisqu'elle avait déjà la bouche pleine de l'autre conversation et qu'elle n'est pas comme nous; elle a des manières. On n'a plus entendu que la moitié de la conversation. La mauvaise, parce que c'était surtout l'autre qui nous intéressait. Ça n'avait pas l'air tout facile. Quand ma mère a raccroché on a compris qu'on allait encore bouffer des oranges. Apparemment dans cette famille ils n'aimaient pas les agrumes de la Tunisie. Ma Maman avait obtenu de haute lutte qu'on remette en main propre la lettre à l'enfant le lendemain. Je ne comprenais pas vraiment pourquoi il devait tellement avoir les mains propres puisque de toute façon il ne mangerait pas les oranges. Mais on avait promis, alors... Le jour d'après on était tous montés dans la voiture, sauf mon père qui était parti travailler parce qu'il avait une famille

nombreuse à entretenir et les oranges c'est bon, mais pas très nourrissant. On était tout excités d'aller voir le jeune Amir. On se disait que ses nouveaux parents devaient être très riches pour avoir pu se payer un enfant adopté et qu'ils nous recevraient dans leur superbe demeure, qu'il y aurait sûrement un goûter fastueux à côté de la piscine et qu'on pourrait s'amuser avec la voiture électrique d'Amir. Arrivés devant la façade pisseuse de la maison on a demandé à ma mère si elle était sûre de ne pas s'être trompée d'adresse. On a redemandé si elle était sûre après qu'elle ait appuyé à quatre reprises sur la sonnette sans avoir obtenu de réponse. La maison est restée constipée, même après qu'on ait frappé à la porte. Notre mère n'a rien dit mais moi j'ai bien senti qu'elle pensait que c'était parce qu'ils ne bouffent jamais de fruits là-dedans. Les fruits sont bourrés de vitamines qui donnent bonne mine et qui facilitent le transit intestinal. Alors on a attendu là vingt minutes à se transiter de froid, au cas où ils seraient en retard, puis on a mis la lettre dans la boîte aux lettres. Les trois oranges que ma Maman avait quand même prises avec elle, et le petit cadeau qu'on avait acheté la-bas pour lui, ne rentraient pas, alors on les a laissés blottis sur le pas de la porte. Quand on s'est retournés pour regarder la maison une dernière fois, ça nous a fait comme un pincement au coeur de voir ces trois oranges orphelines abandonnées le nombril à l'air sur le seuil d'une porte inconnue. C'étaient les trois oranges qu'on avait ramenées et on n'a pas pu s'empêcher de penser que la chaleur ce n'est pas seulement une question de température.

---

Mon coeur bat tout seul et mes poumons se gonflent et se dégonflent sans que j'aie à m'en occuper. Malheureusement le reste de mon corps ne répond à aucune nécessité biologique. Si seulement je pouvais être branché sur le neuro-végétatif tout le temps. Si tous mes muscles pouvaient être comme ceux du coeur qui bat sans se faire prier, qui ne demande rien qu'un peu d'air et de nourriture: bref, le strict nécessaire. Et puis de temps en temps une petite émotion pour lui faire battre



la chamade, lui faire croire qu'il a sa vie à lui. Mon corps est tout entier à contrôler; non seulement les idées qui sont déjà assez difficiles à maîtriser comme ça, mais encore tous les gestes et les mouvements. Il faut lui taper sur les doigts quand il prend trop de liberté, l'encourager quand il peine, l'oublier lorsqu'il nous fait de la peine. Le pire, des fois, c'est de marcher. Marcher en ayant le temps. Quand on est pressé ça va mieux, on a tellement peur d'être en retard qu'on n'a pas le temps de penser. Mais quand on n'est pas pressé, comprimé, dirigé, orienté, on se répand. On se met à faire des longs pas et puis on se rappelle qu'on n'est pas pressé alors on en fait de petits mais les bras sont tout déboussolés, ils ne savent plus jusqu'où balancer et on les met dans les poches. Mais là ça a l'air bizarre donc il faut encore ralentir l'allure et faire celui qui s'embête, jouer avec un petit caillou, sautiller derrière lui et le shooter.

Si on marche trop droit on tortille les fesses et on a l'air d'une fille, mais il faut avancer avec les pieds alignés autrement on ressemble à un canard. Des fois je file un type sportif. Il pose le pied à plat, s'élève un peu sur la pointe, fixe le mouvement, puis son pied s'élève enfin, décolle, va rejoindre l'autre, le dépasse et se repose. Ce léger mouvement de ressort donne une impression de légèreté et de souplesse. Je fais la même chose. La grandeur, la puissance et la souplesse sont avec moi; ça me plaît. Et puis j'oublie et je recommence et après je ne sais plus ce qui est naturel. Des fois je tiens les bras légèrement écartés du corps pour faire croire que j'ai de la force et que mes grands dorsaux sont tellement développés que je n'ai pas le choix de marcher comme ça. Avec les copains on se fout toujours de la gueule des types qui font ça, ils ressemblent à des cow-boys qui seraient toujours prêts à dégainer leurs pétards. Mais ici c'est pas le Far West, on est même tellement à l'ouest que le prochain village parle une autre langue! Si bien que les six coups dans les ruelles tranquilles bordées de géraniums, ça fait un peu sot grenu. Alors le coup des bras écartés, je ne le fais pas trop souvent. Seulement quand je suis seul dans la rue ou qu'il y a des étrangers qui ne peuvent pas savoir si je suis une force de la nature ou si je suis d'une force dénaturée.

Le plus que pire c'est de marcher à la plage municipale. Là-bas tout le monde me connaît et il faut passer au milieu des gens, slalomer entre les serviettes de bain avec du monde qui nous regarde de tous les côtés: du dessus, quand ils font les cons sur la terrasse et qu'ils crachent sur les serviettes de ceux qui se sont absentés; depuis dessous quand ils sont couchés à plat ventre et qu'ils n'ont que ça à faire; de côté quand ils sont debout, mais surtout, quelle que soit leur position, il y a ceux qui me regardent de travers. D'autres rient et se moquent, souvent ce sont les mêmes, et on ne sait jamais trop pourquoi ils rient justement au moment où c'est moi qui passe. Des fois il faut aller aux toilettes et passer devant tout le monde et ils savent tous qu'on va faire pipi. Ils le savent tellement que ça me coupe l'envie et que tout est à recommencer dix minutes plus tard. Quand mon costume de bain est sec, après avoir pissé je me secoue le zizi jusqu'à me faire mal au poignet pour être sûr qu'il ne reste pas des gouttes qui feront une tache juste où il ne faut pas sur mon maillot. C'est très important de ne pas y aller quand on est trop mouillé, parce qu'autrement, en sortant des toilettes, ça fait comme si on avait pissé dans son caleçon. C'est compliqué; c'est pour ça qu'il y a tant de gens qui font dans l'eau. Quand on fait pipi dans le lac, pour bien en profiter il faut être dans l'eau jusqu'à la ceinture; pas plus bas, parce qu'il y a le risque que les autres nous regardent, et pas plus haut, autrement nous on n'y voit que goutte. Ensuite on s'assure, l'air de rien, qu'il y a personne autour parce qu'on sait que l'eau va devenir trouble et jaunâtre. On peut laisser aller un peu, pour tester. C'est important de voir que c'est trouble, ça fait plaisir. Après on ouvre tout grand la vanne, de toute façon on ne pourrait plus s'arrêter. Il paraît que si on essaye ça gonfle, ça gonfle, et ça explose comme une chambre à air de vélo quand on a mis trop de pression. Si ça arrive, c'est foutu; impossible de la regonfler, même avec la bouche.

Le mieux c'est quand on a la queue collée contre la cuisse et qu'on sent le liquide couler, ça fait tout chaud mais ça ne dure jamais assez longtemps. Quand on a fini il faut bien agiter son caleçon pour être certain qu'il n'en reste pas coincé au fond. Des fois on pisse dans l'eau à plusieurs, proches les uns des autres mais

pas trop pour ne pas baigner dans le pipi des copains. À la piscine on fait moins parce que c'est sale et parce que c'est plus délicat car il y a toujours quelqu'un autour. Il paraît aussi qu'il peut y avoir du produit chimique et qu'alors l'eau devient verte ou rouge et tout le monde rigole. Ça fait qu'on fait moins dans les bassins.

---

Comment est-ce qu'on existe? Est-ce que je ne suis que les histoires que je me raconte de moi à moi ou est-ce que je suis ce que je raconte aux autres, autres qui ne sont pas entièrement eux, mais aussi un peu moi puisque c'est toujours moi qui m'invente leurs histoires, puisque c'est encore moi qui interprète ce qu'ils pensent de moi.

C'est difficile d'être dans ma tête, c'est trop petit, je tourne en rond et je finis par tourner en bourrique. Heureusement quand je sors, quand je suis dehors, je me libère. Lorsque je suis dans mon corps, je n'habite plus ma tête. Le problème de l'école c'est qu'on est toujours dedans. Le corps est enfermé, la tête aussi. Alors je m'échappe. Je vois bien que je ne suis pas le seul et comme on ne peut pas fuir dans son corps, on fuit dans sa tête. Il y a Marc qui s'évade plus loin que nous tous, si loin qu'il me dépasse. Même s'il ne reste pas longtemps, ça lui prend tellement de temps pour revenir que finalement c'est comme s'il était toujours parti. Il ne comprend plus rien. Moi je suis à l'extrême limite, j'ai un pied sur la corde raide, l'autre au pied du mur. Je ne comprends pas grand-chose, juste assez pour ne pas être totalement irrécupérable. Marc est inatteignable. Il souffre, c'est la tête de turc de la classe. Pourtant il est gentil. À la récréation, il achète l'amitié des autres à coup de morceaux de pain arrachés à de grandes baguettes qu'il se procure chez la boulangère et qu'on se dispute comme des mouettes crieuses et voleuses. Dès la dernière miette raflée on s'élève en ricanant et, au passage, on ne manque jamais de lui chier sur la tête. Il le sait, mais c'est le seul moyen qui lui reste pour être, pendant quelques minutes, le centre de la mêlée. À la sortie des classes on a tout

oublié de sa générosité et on se met à cinq ou six pour l'attraper et lui taper dessus. La gratitude ne dure qu'un temps, de l'estomac plein à l'estomac vide alors que la cruauté est comme le ventre des sous-alimentés, il n'y a pas besoin de la nourrir pour qu'elle ait le ventre gonflé. On est vache avec lui, mais ça me réconforte de savoir qu'il y a un cas plus grave que le mien.

Marc il est différent, il a toujours des drôles d'idées bizarres qui nous font bien rigoler et on peut passer des heures à se raconter ses histoires. Une fois je l'ai vu à la plage, il avait loué une barque, il a toujours de l'argent lui, et il plongeait avec ses palmes, son masque, son tuba et un casque de ski sur la tête! C'était dangereux, j'ai failli me noyer de rire. Marc avait l'air un peu gêné, il aurait préféré que je ne le voie pas. Quand j'ai réussi à reprendre mon souffle, il m'a expliqué que c'était pour faire comme les scaphandriers qui descendent très profond sans avoir mal à la tête ou sans avoir les tympanes qui explosent. Il avait tellement l'air ridicule que moi, à sa place, je serais mort asphyxié pour n'avoir plus osé sortir de l'eau.

Trois mois plus tard, avec mon copain Alain (c'était plus la saison des pommes alors on pouvait de nouveau être ami sans risquer de gâcher le plaisir des batailles), on passait par hasard devant chez Marc et on l'a vu dans son jardin une pioche à la main et son casque de plongée posé à ses pieds. On lui a demandé si, après avoir joué à 20'000 lieues sous les mers avec son casque de ski, il voulait tenter un voyage au centre de la terre en creusant une grotte dans son jardin potager. Il nous a répondu qu'il voulait éprouver la solidité de son casque. On lui a fait remarquer que, s'il l'éprouvait à la pioche, au moment où il aurait sa réponse il n'aurait plus de casque. Ça ne l'a pas ébranlé beaucoup parce que, deux secondes plus tard, il assénait son premier coup au casque. La pioche a dérapé sur le dôme et est allée se planter en terre. Au deuxième essai, c'est le casque qui s'est déplacé sur le côté et la pioche a fait voler le sol. Le troisième coup était puissant et bien centré, il a rebondi sur le sommet du casque sans même l'ébrécher. On était soufflés! C'est vrai que c'était un casque de ski comme on rêvait tous d'en avoir, mais on n'avait

jamais imaginés que c'était aussi solide. Alain et moi on a pensé qu'il serait content de la réponse du casque et qu'il allait s'arrêter là; mais il nous a dit que son père allait lui en acheter un autre de toute façon. Le quatrième était un coup d'épée dans l'eau, le cinquième a encore rebondi, le sixième, il a failli se le planter dans le pied, le septième, juste au moment où le père de Marc rentrait du travail, a fait un gros crack et est passé au travers du casque. Le père, par le bruit alléché, a fait un petit détour pour voir ce qu'on bricolait. Il a dit: «Qu'est ce que tu fais Marc?». Le fils est devenu comme son casque, rouge, sauf qu'il lui manquait la ligne blanche au milieu, mais il n'a rien répondu. Il a dû penser qu'il était évident qu'il testait la solidité de son casque et que ça se passait d'explication. Je crois que Marc a quand même regretté de ne pas pouvoir, avec ou sans casque, rentrer sous terre faire un petit tour de spéléologie pendant que son papa aurait pu apprendre à décompresser en respirant par le nez.

Il y eut aussi la fois où il avait essayé de grimper sur un lampadaire avec un drap de lit, relié par de petites ficelles à son sac à dos, pour faire parachute. Heureusement il n'a jamais réussi à monter assez haut pour pouvoir sauter.

Quand on est perdu dans sa tête comme Marc ou moi, on ne comprend plus que les choses essentielles: nos rêves. Ce serait stupide d'essayer de distinguer la voix du prof dans la cacophonie des songes de la classe; il n'a rien à nous apprendre. Le maître est tellement plein de savoir qu'il n'a pas la place pour les vraies questions. Il sait, car il a réponse à tout. Fermé et calibré comme une huître, il ne peut rien laisser entrer sous peine d'échapper de sa précieuse matière. Il y a d'autres prof, à peine plus vifs que leurs confrères marins. Gastéropodes trimbalants tout leur bagage sur le dos, ils déroulent frileusement une antenne pour la rentrer aussitôt qu'ils rencontrent quelque chose qui n'est pas une salade! Les laitues ce sont ces enfants modèles, vert tendre, joliment alignés dans des plates-bandes enrichies. Les autres sont les dents-de-lions, ça se mange en salade aussi, mais c'est plus coriace, baver ne suffit pas, il faut mâcher.

Monsieur Z, il ne broute que des dents-de-lion, de la chicorée et du chardon, alors il a l'habitude. C'est pour ça qu'il rumine. Lui c'est pas couché sur le ventre, comme les chèvres, mais dans son fauteuil. Il fait ça sans bouger les mâchoires alors on n'en sait rien. La première fois que je m'en suis rendu compte c'est quand il m'a reparlé d'un petit truc sans importance que j'avais dit il y a bien longtemps, et qu'il m'a ressorti juste au bon moment. C'est là que j'ai compris que les choses qu'on lui disait zigzaguaient longtemps au dedans de lui avant de trouver la place qui leur allait le mieux. Monsieur Z, si un jour il donne son corps à la science, on pourra l'ouvrir pour voir comment il fonctionnait et on pourra expliquer aux huîtres du savoir comment fabriquer de vraies perles.

Le prof n'aime pas se faire tourner en bourrique, il est le maître de jeu. Alors c'est une grande partie de cache-cache que nous jouons, sans autre planque que le blanc de nos yeux. C'est petit le blanc, mais avec de l'entraînement on arrive à s'y cacher. C'est comme bâiller la bouche fermée. Au début on croit que c'est impossible, qu'on va exploser, écartelés entre l'envie d'ouvrir la mâchoire pour signifier au monde tout l'ennui qu'il nous inspire et entre notre désir de ne rien laisser paraître, de garder notre lassitude pour nous, de la déglutir et de la faire sortir discrètement comme un dégoût mal digéré. Avec de l'entraînement on arrive presque à bâiller et sourire en même temps! C'est un peu l'hypoténuse de l'hypocrisie, c'est difficile à trouver mais une fois qu'on a la formule on ne l'oublie plus. Il paraît qu'il y a des gens qui se font des ulcères d'estomac. Moi je pense que c'est de l'ennui mal digéré qui reste là à tourner et retourner dans l'estomac. Alors l'estomac s'irrite et ça finit en guerre intestinale. Nous ne sommes pas faits pour digérer l'ennui. Les vaches, elles, ont trois ou quatre estomacs, c'est pour ça qu'elles peuvent inlassablement regarder passer les trains.

---

Quand je suis avec elle, je ne sais plus quoi faire, je ne suis plus moi. Quand je suis seul je suis déjà trop nombreux. Avec elle je suis si loin de moi que je ne me

reconnais plus. Il y a une foule de moi potentiels qui me regardent, interrogatifs. À partir de tous ces moi que je ne suis pas, je me compose quelque chose qui pourrait me ressembler. Je joue un rôle: je joue à celui qui est plus que ce qu'il est.

Quand on danse, je la serre contre moi et je bande tous mes muscles. Elle doit avoir l'impression de danser avec une brique. Mais je veux lui faire sentir, lui faire croire, que j'ai de la force. Je suis ficelé dans mon corps, souple comme un manche à balai et avec autant d'imagination et d'humour qu'un mâchicoulis. Je suis un château fort miné par la rivière qui me ceinture. Même ma respiration je la contrôle. J'essaie d'inspirer le moins souvent possible mais lorsque j'inhale je double de volume pour qu'elle le remarque et quand finalement j'expire, je me dégonfle tellement que mes côtes vont frapper ma colonne vertébrale en produisant un son creux. J'espère qu'elle se rendra compte de mon incroyable capacité respiratoire. Je veux qu'elle pense que j'ai le coffre d'un pêcheur de perle. En attendant, la perle que je cherche repose entre mes mains mais c'est comme si je n'arrivais pas y croire, comme si je ne l'avais pas mérité. J'ai beau la serrer entre mes bras aussi fort que je peux, je sais déjà qu'elle me filera entre les doigts. Elle s'enfuira à la recherche de quelqu'un qui saura la trouver là où elle est.

Je me démolis et mieux que quiconque ne pourrait le faire. Je connais mes faiblesses. Pourtant je l'aime, j'en suis malade.

Je ne sais pas quoi lui dire, je ne sais pas la faire rire, je ne sais pas lui dire qu'elle est belle, que je l'aime. Je ne sais pas rire, je ne sais qu'être sérieux. L'humour est trop risqué. Je suis emmerdant comme un pot de colle qui feint l'indifférence. Je suis paralysé. De peur de faire un faux pas, je n'en fais pas. Dans l'obscurité des "party" je ne vois qu'elle, je la sens, je sais toujours où elle est, avec qui elle parle, qui elle regarde. Et moi, accroché comme un fou, j'en invite une autre. Je joue à la brique, carrée, solide, sûre d'elle. Je suis carré, comme un sucre et tout aussi soluble, le moindre de ses regards et je fonds, je me dissous sans laisser de traces, pas même ce doux petit goût, je suis désaccharosé: insipide, incolore, inodore, indolore.

Elle habite loin et j'ai passé des montagnes d'heures à aller ne pas la voir, à tourner et retourner autour de chez elle sans jamais oser l'approcher. Je rentre éternellement bredouille, brouille et nouille. Je ne sais pas ce que j'espère.

Sa maison est anguleuse, avec des barreaux de fer forgé aux fenêtres pour repousser le dehors un peu plus loin. C'est une maison convenue, elle ressemble à ses voisines qui ruminent tranquillement leur gazon entre deux haies de thuyas. Trop lourde, trop posée, on ne la sent pas vibrer. Elle est ancrée profondément dans le décor, ce n'est pas elle qui partira gambader sur les chemins, ce sont les routes qui mènent à elle. Le rectangle de briques me surveille sournoisement, en faisant semblant de rien, mais je sens ses ouvertures à l'aguet sous le rebord vif du toit. Avec sa toiture très basse et ses tuiles trop bien peignées, elle règne sévèrement sur le voisinage.

C'est un quartier qui n'a pas encore vécu. Tout y est net, les rues et les chemins à angles droits, les jardins soigneusement entretenus, le gravier criblé, l'espace soigneusement quadrillé, il n'y a pas de volume pour le rêve. Ce quartier ne flotte pas. Il pèse sur le paysage. Sa peau trop lisse, trop bien tendue, me hérissé. Où que je sois, je n'y suis pas à ma place. Je suis l'intrus que tout pointe du doigt. Alors je circule, je fais de l'air. C'est aussi l'angoisse de rencontrer un camarade de classe, comment justifier ici ma présence, dans ce quartier auquel je n'appartiens pas et où rien ne devrait m'attirer. Il est pourtant bien situé ce développement, sur le sommet d'une colline, entouré du bleu du ciel et surplombant le lac, il n'aurait qu'à déployer ses ailes pour s'envoler. Mais il reste là, frileusement recroquevillé sur lui-même. L'idée d'une folie ne l'effleure pas, il attendra sans broncher la fonte des glaciers. Je roule en boule au bas de la colline qui me repousse.

---

S'il y a une découverte qui m'a fasciné, c'est bien les graffiti dans les toilettes



publiques. Quand j'étais plus petit j'en avais vu souvent mais je n'avais jamais trop osé les regarder. Je n'étais pas sûr d'avoir le droit de reluquer des trucs aussi cochons et j'avais peur d'y prendre goût et de ne plus pouvoir m'en passer, un peu comme quand on fait des grimaces pour rire, qu'ensuite ça devient un tic et qu'on n'arrive plus à s'en débarrasser et que finalement on reste coincé là-dessus. Alors je les regardais du coin de l'oeil, en faisant semblant de rien mais en essayant quand même de ne pas trop me pisser sur les pieds.

Un jour je me suis décidé, j'étais dans une cabine et il y avait une superbe femme à poil qui m'a tapé si fort dans l'oeil que j'en ai rougi jusqu'aux orteils. Les graffiti cochons c'est comme l'appétit quand on a un paquet de biscuits dans les mains. On n'a pas faim mais on l'ouvre quand même parce qu'on a rien de mieux à faire; on en mange un premier, puis un deuxième et finalement on en arrive à se lécher le bout du doigt pour y agglutiner les miettes cachées au fond de l'emballage. Les graffiti, après en avoir lu un, je voulais les voir tous, même ceux qui étaient cachés au fin fond du cabinet. Ça m'a demandé une gymnastique fantasmagorique car il y en avait partout.

J'étais tout émoustillé par les formes des femmes nues, par les lèvres béantes, les seins énormes, mais je ne comprenais pas pourquoi les hommes dessinaient des sexes masculins, dressés avec la goutte au bec, des couilles. Moi, si j'avais osé, j'aurais représenté des seins, un corps de femme, des cuisses bien écartées avec une touffe au milieu. J'aurais bien voulu dessiner un sexe de femme, mais je n'en avais jamais vu en vrai. Il faut dire qu'il faut être foutrement près pour voir ce qui se passe.

Le plus troublant c'était encore ces lignes où quelqu'un offrait de sucer la «queue» d'une autre personne, en fait, de n'importe quel individu qui inscrirait son numéro de téléphone à côté de l'annonce. Il y avait aussi un quelqu'un qui serait là tous les soirs pour «lécher la grosse bite» du premier beau jeune homme venu. C'était surtout l'âge et la grosseur de la queue qui semblaient importants. Si les mensurations inscrites étaient exactes, à moins d'avoir une bouche de métro, des

sexes pareils devaient certainement décrocher n'importe quelle mâchoire.

Tout était dégueulasse: l'odeur de pisser, la merde tartinée du doigt sur les murs, les dessins pornographiques, l'humidité qui suintait des parois; c'était à vomir. Pourtant il y avait quelque chose d'étonnamment attirant qui émanait de ce cloaque et qui me remuait en des endroits secrets que je n'avais encore jamais osé considérer. Je ne comprenais pas les gens qui inscrivaient ces messages. Ça ne pouvait pas être vrai, c'était impossible qu'il y ait quelqu'un qui vienne ici, à cet arrêt d'autoroute, pour sucer les «bites» de tout le monde! Et ces bites, était-ce à force de se faire sucer qu'elles devenaient si grosses? Il y avait ces autres annonces où quelqu'un s'offrait à tout gros sexe vaillant et je ne comprenais pas si l'auteur était un homme ou une femme. J'ai dû en relire certains jusqu'à quatre ou cinq fois pour les comprendre ou pour être sûr de ne pas les comprendre car j'imaginai mal une femme rentrer en catimini dans ces chiottes pour y faire des propositions malsaines au risque de se faire prendre en ressortant! Mais j'imaginai encore plus mal un homme s'offrir à un autre; à part se sucer réciproquement qu'avaient-ils donc à «offrir»? Tout à coup j'entendis mon nom retentir. Un frisson glacé me parcourut l'échine, j'étais découvert, piégé dans ce trou à rats, et quelqu'un était là pour me faire subir ces choses. La voix était celle du sexe, celle de l'offre et de la demande; étrangement familière! À ce moment je compris que l'appel était extérieur à mon monde de fantasme; ce n'était que mon copain qui s'inquiétait, devant toutes ces portes closes, et qui voulait savoir si tout allait bien. «Tout allait bien», merci, mais je n'avais pas encore «fini». Je passai rapidement en revue les dessins pour les graver dans ma mémoire; je pourrais sûrement épater les copains si j'arrivais à reproduire une paire de seins épanouis ou un cul bien rebondi. Les dessins les plus vicelards je ne les ai pas trop regardés, je n'oserais jamais les recopier. Mais comment avais-je pu partir aux toilettes sans emporter de stylo? J'étais tellement curieux de savoir si c'était de vrais numéros que j'ai même pensé en mémoriser un pour contrôler, mais lequel? Rapidement je suis arrivé à la conclusion qu'avec ma mémoire de passoire je n'arriverais de toute manière pas à

m'en souvenir et qu'en plus je n'oserais jamais tenter le coup. À contre-cœur mais soulagé, je suis sorti au grand air. De retour à la voiture j'ai subi un accueil mi-furieux, mi-raisin. On me demanda de nouveau si tout allait bien (c'est fou ce qu'on s'inquiétait de ma santé). Quand je répondis candidement que oui, je sentis la tension monter. On n'osait pas m'engueuler d'avoir fait attendre tout le monde pendant quarante-cinq minutes parce que ce n'étaient pas mes parents qui me ramenaient à la maison, mais ceux de mon ami et qu'ils ne savaient pas trop comment se comporter. Quarante-cinq minutes! franchement, ils exagéraient. Jamais je n'avais passé quarante-cinq minutes là-dedans! Et puis, pour couvrir mes arrières, je leur ai quand même fait part d'un mal de ventre. Peut-être que j'étais victime de conspiration chronique et que j'avais pris le tube de fixatif plutôt que celui de laxatif; ils ne pouvaient pas savoir.

En arrivant à la maison ça a fait toute une salade à cause de Madame qui était très fière d'annoncer à ma mère que «Ton fils nous a fait attendre trois quarts d'heure pendant qu'il trônait aux toilettes». D'abord je ne trônais pas, parce que les toilettes étaient tellement gluantes que même un escargot les aurait trouvées trop abjectes pour y gaspiller sa bave. Deuxièmement, en trois quarts d'heure je venais d'apprendre beaucoup plus sur la sexualité des bipèdes avec petite, grande ou sans queue, qu'en des années d'existence (même si je n'avais pas tout compris). Troisièmement on ne fait pas choux gras sur le dos des autres comme ça. D'ailleurs si j'y retourne un jour, dans ces toilettes, elle peut être sûre que son nom y «trônera» en bonne compagnie avec son numéro de téléphone et un libellé subtil du genre: «Vieille frustrée suce tous les pétards, secs ou mouillés.» Du reste, je me demande si mon copain qui a peut-être hérité des mêmes gênes et du même sans gêne, n'est pas un peu con?

N'empêche que, parmi toutes les inscriptions, je me demande s'il n'y aurait pas des messages de femmes qui auraient envie de rencontrer des hommes? Ce serait génial, je pourrais me glisser dans les toilettes, tard le soir et, parmi les épaves qui s'échouent dans ce cloaque, il y aurait une fleur, une vraie demoiselle. Elle serait

belle, elle serait jeune, elle serait noble et inatteignable mais complètement désespérée et sur le point de faire une bêtise. Moi, sans cape et sans épée, armé de mon seul courage, j'arriverais juste au bon moment pour l'arracher à la honte. Je la reconnaîtrais en découvrant un Y hiératique tatoué sur son épaule et nous pourrions nous aimer tendrement.

---

Je ne parle que de moi dans mon cahier, je me demande si c'est normal. C'est sûr que j'écris un journal intime, pas un traité sur la décoction des feuilles de fenouil, et l'intime du journal c'est moi avec toutes mes variantes. Mais il me semble que je suis un peu égoïste quand même. Aujourd'hui c'est décidé, je parle de quelqu'un d'autre. - Silence - c'est difficile -. Il y a bien Xou avec qui je vais à l'école, qui est mon copain et qui habite pas loin de chez moi. Après l'école on joue souvent ensemble dans son jardin ou dans le mien, qui est plus petit, ou aux alentours. Le meilleur moment pour jouer dans son jardin c'est quand il y a les pommes, parce que ses parents ne les ramassent pas. Ça fait frémir tout le quartier; ce sont des originaux les parents à Xou. Parce qu'ils sont différents, ils ne ramassent pas les pommes et on peut faire des batailles du tonnerre. C'est mieux qu'avec des pierres parce que les pierres ça fait très mal, même si c'est pas vraiment un problème puisque ce qu'on veut c'est faire mal; le problème c'est que c'est dangereux et ça laisse des traces. Une fois, à cause d'une pierre, il a fallu que j'aille m'excuser en personne auprès des parents d'un petit qui avait intercepté un de mes projectiles avec la lèvre inférieure. Il a dû aller voir le médecin ET le dentiste, c'est ce qui s'appelle: «faire d'une pierre deux coups». Le caillou lui avait perforé la lèvre et cassé deux dents. Heureusement que j'avais scrupuleusement respecté le protocole qui recommandait d'utiliser de petites pierres quand on visait le visage.

Dans le fond, je n'ose pas le dire mais c'est quand même ce que je pense, c'était bien fait pour sa gueule; il n'avait qu'à pas faire le malin avec les grands. N'empêche que j'ai dû aller sonner au cinquième de la grande tour. C'est ma

maman qui a reçu un coup de fil de la mère du petit morveux pour savoir si c'était bien moi qui jouait à la catapulte romaine pour prendre d'assaut la grande terrasse du deuxième, là où se perchaient en rangs serrés les petits jacasseurs. Elle appelait aussi pour que les mamans se mettent d'accord quant au scénario, pour que ça se passe à l'aimable avec les assurances. Avec les asturances il vaut mieux s'assurer qu'on leur raconte tous la même chose, autrement c'est garanti qu'ils vont nous servir des surprises gratinées pour lesquelles on n'est pas couvert. Donc cinq étages à trente-cinq marches, ça fait cent soixante-quinze marches et beaucoup d'efforts pour aller m'explicuser officiellement en personne alors qu'un coup de fil c'est si facile! Je les ai comptées pour penser à autre chose et ne pas imaginer la défénéstration qui m'attendait ou, si j'avais de la chance, pour savoir combien de fois j'allais rebondir sur les marches après avoir reçu une taloche de la mère. C'était une famille d'Italiens et les mères italiennes, c'est bien connu, couvent farouchement leurs petits. Quand leurs poussins sont menacés, elles crient tellement fort qu'on croit entendre une sirène. C'est comme à la guerre, on a juste envie de se jeter à terre les mains sur les oreilles en attendant que ça passe. Ça fait que les petits Italiens jouissaient d'une sorte d'immunité diplomatique, dans le quartier, parce qu'à la longue on a compris que le plaisir qu'on avait à leur taper dessus n'était pas assez grand en regard des horreurs que les mères nous faisaient subir en représailles par la suite. Pour être à l'aise, il fallait, par une astuce quelconque, les attirer hors de leur ghetto, là on les ballottait et les tabassait à tour de bras et même, juste retour des choses, on se vengeait des complications que leurs mères nous faisaient subir.

Quand je suis arrivé en haut des cent soixante quinze marches, après avoir pensé à tout ça, je suis redescendu. Si quelqu'un m'avait vu il aurait pu penser que c'était parce que j'avais peur et que j'attendais de trouver le courage alors qu'en fait c'était uniquement pour voir si j'avais bien compté. J'ai calculé à nouveau en montant, c'est bien plus facile, à la descente ça va trop vite. Manque de pot, le compte était bon. J'ai sonné à cause du bruit de l'ascenseur qui se mettait en

marche. Je ne voulais pas prendre le risque que quelqu'un me voie tourner en rond sur le palier alors que tout le monde savait très bien que je n'habitais pas là et aussi je ne tenais pas à ce que les gens, qui sont bourrés de mauvaises intentions, imaginent que j'allais m'excuser. Au moment où j'ai appuyé sur le petit téton de la sonnette et que j'ai entendu la sonnerie, j'ai cru que j'allais m'engluer dans la dalle de béton et disparaître comme une guêpe dans un pot de confiture. Je regardais avec angoisse mes pieds dont la surface au sol était bien trop petite pour supporter tout le poids qui venait de me tomber sur mes épaules et tentait de me tirer au travers des cinq étages. J'ai pensé aux tricératops, aux tyrannosaures et surtout aux brontosaurus qui ont disparu de la planète parce qu'ils étaient trop énormes avec de tout petits pieds et que quand le déluge est arrivé ils se sont tous enfoncés dans le sol qui était devenu extrêmement mou. C'est pour cette raison qu'on en retrouve régulièrement fossoyés au fond des marais.

Je me sentais tellement aspiré vers le bas, tellement petit, que je suis entré en passant sous le paillason, c'était la meilleure façon de montrer que je ne prenais pas beaucoup de place et qu'il n'y avait pas besoin de faire grand cas de moi, que même on pouvait m'ignorer et ne pas me voir, que je n'en serais pas vexé, que je ressortirais comme j'étais rentré et qu'on pouvait prétendre qu'il ne s'était rien passé. Voilà. Mais ça n'est pas comme ça que les choses se sont déroulées. Il a fallu que j'entre entièrement et que la porte se referme derrière moi. J'essayais de me rassurer en me disant que mes parents savaient où j'étais et que si je n'avais pas réapparu après deux heures ils monteraient sûrement me délivrer. Mais tout à coup je n'étais plus trop sûr; en me souvenant de la tête de ma mère quand elle avait appris que j'avais arraché des morceaux de la tête d'un autre enfant, je n'étais plus certain que mes parents ne saisissent pas l'occasion de se débarrasser de moi une bonne fois pour toute. Finalement ça leur coûterait moins cher que de me mettre en institution pour enfants désadaptés. En plus, si mes parents choisissaient de ne pas se souvenir où j'étais, il n'y aurait absolument personne qui pourrait me retrouver puisque j'avais soigneusement évité de me faire voir. Je

n'avais pas pris l'ascenseur parce qu'il faisait trop de bruit et je n'avais même pas allumé la lumière dans la cage d'escalier au cas où mon copain Alain (il habite dans la tour mais c'est quand même un copain) serait justement sorti sur le palier. J'étais fait comme un rat et c'est pas drôle parce que les rats on les aime pas, alors, entre la trappe et le poison, ça laisse peu d'espoir. Les Italiens auraient tranquillement le temps de me transformer en salami ou en mortadelle avant que quelqu'un ne s'inquiète de mon sort. Et alors là il serait trop tard, personne ne me reconnaîtrait: ficelé, suspendu à mon crochet de fer et emmaillotté dans mes propres boyaux, il ne me resterait plus qu'à attendre que le temps me fasse transpirer ma graisse.

La mère me poussait dans le boyau étroit du corridor et je sentais le contact froid du couperet sur ma nuque. J'étais obligé d'avancer, comme les prisonniers des pirates sur l'étroite planche des supplices, et je devinais déjà les ailerons des requins silloner furieusement le tapis du salon en cercles concentriques. Il n'y avait pas d'échappatoire, il fallait que je plonge. C'est un énorme fauteuil cramoisi qui m'avalait. Selon les lois du mimétisme je devais avoir totalement disparu tant nos couleurs s'accordaient. Pourtant la dame se tourna vers moi pour me demander ce que je voulais boire. Je ne comprenais plus! Ou bien j'avais disparu et alors elle ne devrait pas m'adresser la parole pour me demander ce que j'aimerais boire ou alors j'étais encore visible et elle aurait dû m'engueuler ou me demander des explications pour avoir transformé la tête de son fils en steak haché. Peut-être qu'elle ne m'en voulait pas trop parce qu'ils avaient encore une belle photo de lui avec son visage intact, les cheveux gominés et le sourire Pepsodent. Elle est revenue avec du Coca-Cola et des biscuits. Mais moi j'étais venu pour une engueulade bien méritée pas pour me faire récompenser en bouffant des biscuits. Peut-être qu'elle me jugeait un peu maigre pour les requins ou la saucisse. Ça m'a rendu encore plus nerveux de ne pas savoir ce qui m'attendait. Je m'étais conditionné pour le rôle du coupable repentant et je me retrouvais pacha choyé.

Je suis reparti une demi-heure plus tard en rotant mes bulles de coca,

l'estomac plein et en paix avec ma conscience. Je ne comprenais plus rien aux règles qui gouvernaient ce monde, mais dans le fond ça faisait plutôt mon affaire. Si seulement la terre pouvait continuer à tourner de bizingue moi je filerais tout droit vers le bonheur.

Tout ça pour dire que dorénavant je me méfie un peu des pierres. Une bonne pomme ça fait presque aussi mal et on ne risque pas de faire trop de dégâts. On faisait des batailles Xou et moi et des fois il y avait aussi Gedouille. Après s'être bien fait mal entre nous on a compris que ce serait mieux de partager un peu avec les autres. Surtout que les pommes c'est quelque chose de très démocratique, tout le monde y a droit. D'ailleurs à l'école ils en distribuent aux enfants qui sont issus de parents démunis pour être sûr qu'on soit tous sur le même pied d'égalité par rapport aux vitamines et à la santé. Comme ils sont pauvres souvent ils sont moins beaux, alors ce ne serait pas équitable que, par-dessus le marché, ils soient en mauvaise santé. Le partage des pommes c'est une histoire qui remonte à très, très longtemps; une sorte de munition millénaire qu'ils échangeaient déjà au paradis. Plutôt que de semer la zizanie entre nous on s'est dit qu'il serait équitable d'offrir la pomme de discorde à d'autres élus. Alors on traite les gamins des alentours, ceux du bloc, de couilles molles (même Alain qu'est un copain, mais des fois, pour les besoins de la bataille, c'est mieux d'oublier les pactes et les alliances), et quand ils approchent pour nous répondre des insanités dans le bleu des yeux, on leur balance à la figure une pomme qu'on avait caché dans notre dos. C'est très drôle. Évidemment si la pomme n'a pas explosé, ils nous la renvoient dans la gueule, alors on les lance le plus fort possible sur les parties dures comme la tête, les genoux ou les couilles, pour être sûr qu'elles éclatent. Les couilles c'est pas si dur, mais ça fait tellement mal quand on en reçoit une par là que c'est comme si tout avait éclaté. Le but, c'est de faire mal sans blesser mais s'il y en avait un qui pouvait tomber dans les pommes après qu'on lui ait envoyé une golden dans les roustons, ce serait le rêve. Le gros avantage des pommes c'est que c'est nous qui avons la réserve de munition. Les autres ne peuvent que ramasser nos restes qui



ressemblent plus à de la compote qu'à autre chose. La compote ça ne vole pas bien, il n'y a qu'à bout portant, comme quand on mange en famille et qu'on utilise nos cuillères à soupe comme catapulte, que ça a vraiment des répersécussions.

Nous on fait choux gras de leur riposte de pommes pilées. C'est beau l'avantage matériel, ça permet, à deux ou trois, de tenir en respect une bonne dizaines d'autres. Des fois la munition manque, même pour nous, alors on essaie de piquer des poires qui sont encore plus dures que les pommes quand elles ne sont pas mûres. Mais là, la mère de Xou (il ne s'appelle pas vraiment Xou mais on l'appelle comme ça) elle sort, sans crier gare, pour nous dire qu'on exagère et qu'on sait très bien qu'on a pas le droit de lancer les poires parce que dans sa famille (et Xou il est de la famille) ils les mangent. D'ailleurs Gedouille, on peut pas savoir si je le dis pas, c'est pas son vrai nom non plus! Moi on m'appelle Kui-Kui ou Qui-Qui, ça dépend des prononciations, mais on peut savoir tout de suite que c'est pas mon vrai nom. Le vrai est moins drôle.

Ce que j'aime, avec la mère de Xou, c'est que ce n'est jamais moi qui me fait engueuler puisqu'elle dit que je peux pas savoir. Elle doit savoir que je sais, mais elle fait semblant de ne pas s'en rappeler pour être gentille. Sa mère elle enguirlande sans crier jamais, enfin il faudrait y être vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour le savoir mais en tous les cas quand on est là elle se contente de dire: «Xavier (elle ne l'appelle pas Xou puisque c'est elle qui a choisi son nom quand il était encore dans son ventre et qu'elle l'aime comme elle l'a choisi), maintenant ça suffit» avec un drôle d'accent parce que quand elle était petite, mais plus dans le ventre de sa mère, elle parlait une autre langue. La meilleure c'est que généralement ça suffit! Et si ce n'est pas assez elle revient et elle dit avec son accent spécial: «Xavier, tu sais ce que j'ai dit» et alors là ça suffit pour de bon. Je ne sais pas ce que c'est, si c'est dans l'accent ou dans l'intonation ou dans autre chose. Ou alors, mais je n'y crois pas beaucoup, c'est parce qu'il est plus sage que moi. Je pense plutôt que c'est parce qu'ils ont une super télévision couleur dans une pièce rien que pour ça, avec plein de coussins pour se vautrer dessus. Ça n'a l'air de rien

mais ça pèse lourd dans la balance, une TV couleur avec une grande antenne qui capte tous les postes. Moi si j'en avais une c'est sûr que je serais obéissant au quart de tour.

Sa mère elle a les cheveux tout gris et avec un peu de jaune. Moi je n'avais jamais rien remarqué puisqu'elle a toujours été comme ça et puisque c'est elle. Mais il paraît que ça ne se fait pas: à son âge on se teint les cheveux. Comme ma maman qui en a juste quelques mèches mais qui met de la couleur dessus. J'ai déjà entendu plusieurs mères dire, juste pour dire, pas pour être méchantes, que ça ne se fait pas d'avoir des cheveux tout décolorés, que ça ne fait pas soigné. Moi je la trouve gentille comme elle est et puis ses cheveux lui vont très bien.

Chez eux c'est différent comme ses cheveux, c'est pas gris, c'est juste autrement. Au salon il n'y a pas de gros fauteuils et de divans pompeux, il y a des cubes de bois avec des lanières de cuir dessus et puis il y a des armoires bizarres et des choses qui ne servent à rien. Chez nous il y a aussi des objets qui ne servent à rien comme des peintures et des gravures, mais c'est tout. Chez Xou il y a des trucs très étranges comme un gros machin en fer contre le mur, qui ressemble à un labyrinthe circulaire accroché verticalement. C'est une oeuvre d'art. Sur les parois du dédale il y a une montagne de poussière grise qui attend de dégouliner. C'est une vitre en verre qui retient la poussière de nous tomber dessus et qui nous permet de la voir en même temps. C'est très bizarre de regarder la poussière les yeux dans les yeux, même derrière une vitre. Ça remue des choses. Peut-être que ça fait un peu penser à la mort étant donné que nous allons tous retomber en poussière un jour. C'est sûrement pour ne pas voir toutes ces petites morts collectionnées sur les étagères et sur les moindres recoins que l'humanité a inventé les balais, les brosses, les plumeaux, les torchons et les aspirateurs. Une fois par semaine je dois passer la «patte à poussière» dans ma chambre. Partout, sur toutes les surfaces; j'ai horreur de ça, je crois que je vendrais mes soeurs si un bon génie me proposait de les échanger contre une chambre toujours propre. Pour nettoyer il faudrait déplacer tous mes livres, tous mes souvenirs (j'aime pas trop remuer mes

souvenirs) et mes jouets, pour y promener mon chiffon, tout remettre en place ensuite et recommencer la semaine suivante, et encore, et encore, jusqu'à ce que je n'habite plus chez mes parents. À partir de ce jour là je pourrai faire ce que je voudrai avec ma poussière. En attendant la délivrance qui n'est pas prête d'arriver, je suis condamné à faire semblant, alors je souffle, comme ça je suis quitte de tout bouleverser. Ça fait de gros nuages quand le soleil brille mais lorsque c'est nuageux la poussière existe moins; de nuit elle n'existe plus. La poussière c'est un truc pour ménagères diurnes. Mais chez les Xou, dans l'oeuvre d'art, il y en avait tellement que ça me faisait des frissons dans le dos; même dans la nuit elle oppressait parce qu'on la savait qui nous guettait. On ne pouvait pas vraiment savoir ce que c'était comme poussière. Elle avait l'air étrange, je ne pense pas que j'oserais la toucher. Quand on était assis en-dessous ça pesait sur nous comme la menace d'un déluge, si la vitre s'était cassée on aurait été enseveli sous une avablance grise de poussière et on aurait sûrement suffoqué.

C'était la première fois que j'en voyais une comme ça, d'oeuvre d'art. Sûrement parce que c'était de l'art moderne. Je ne savais pas non plus qu'on pouvait en avoir chez soi. Moi je pensais qu'il n'y avait que les Picasso et qu'on en voyait uniquement dans les musées parce que de toute façon ils sont tellement chers. Il y a les milliardaires qui peuvent en avoir aussi. Ils ont énormément d'argent et il leur faut si longtemps pour compter tous ces billets qu'ils n'ont plus le temps de les dépenser. Étant donné qu'ils en ont de plus en plus, ils ne savent plus comment faire; dans le fond c'est très triste. C'est pour toutes ces raisons qu'ils achètent de l'art. L'art de Picasso c'est cher tout de suite, comme ça on ne perd pas de temps et c'est plus divertissant d'avoir des femmes à trois faces de tête à qui il manque des yeux sur les murs, ça change des bilans comptables et des courbes d'expositions.

Un jour la maman de Xou m'a fait fonctionner la machine. Ça a fait un bruit de moteur et puis tout s'est mis à bouger. La poussière se déplaçait, s'élevait, tombait, s'accrochait aux parois du dédale, se reramassait, menaçait, s'écroulait

sans bruit et continuait ses contorsions. Elle était comme animée et se déplaçait toute seule, le cauchemar de toute ménagère prenait forme sous mes yeux, c'était fascinant. On pouvait rester là pendant des heures à regarder la poussière tourner comme si on était assis à l'intérieur d'un sac d'aspirateur. On aurait cru qu'on serait devenu une fourmi ou une araignée, qu'on se serait aspiré et qu'on aurait atterri dans le sac de la machine. Je me suis souvent demandé ce qu'il leur arrivait aux insectes. Je les imagine tourbillonnant dans le tuyau et finissant leur course une fraction de seconde plus tard au fond du sac, plaqués contre la paroi, dans l'impossibilité de bouger à cause de la force d'apesanteur de l'aspirateur. Comment font-ils pour respirer avec toute cette poussière et ces mauvaises odeurs qui traînent là au fond? Et est-ce que le bruit leur crève les tympans? Après, si on jette le sac à la poubelle, est-ce qu'elles peuvent en sortir ou est-ce qu'elles vont aller brûler à l'insectinération? Est-ce que l'araignée mangera la fourmi ou la fourmi piquera l'araignée? On ne sait rien de la vie des bêtes dans les sacs d'aspirateur. C'est comme les bestioles qu'on jette dans les toilettes, est-ce qu'elles savent nager, est-ce qu'elles pensent à prendre leur souffle au moment où on tire la chasse ou est-ce qu'elles se noient? Est-ce qu'elles vont rejoindre les pièces de monnaie qui tombent dans les toilettes et les égouts? Le pire c'est que les adultes qui devraient penser à tout ne pensent jamais aux choses importantes et quand je demande à mon père ou à ma mère ce qui arrive aux insectes des fonds de sac d'aspirateur, ils ont l'air tout étonnés et ne savent pas quoi répondre ou alors inventent vite une histoire, surtout pour mes petites sœurs. Mais on le sait tout de suite que ce sont des histoires parce qu'elles ne finissent jamais mal. Et aussi, quand ils racontent leurs inventions, ils parlent comme s'ils étaient eux-mêmes une araignée ou une fourmi ou comme s'ils l'avaient déjà été et ils font semblant de savoir exactement comment ça se passe. Ils n'hésitent jamais, on dirait qu'ils regardent en eux pour se souvenir, parfois ils ferment même les yeux pour se concentrer et aller chercher plus profond. Quand ils parlent de choses vraies, ils ne prennent jamais ce ton là, il n'y a plus de magie et de rêve, on parle de la réalité et

c'est du sérieux. Lorsqu'un jour je serai grand, je penserai à tout ça et je serai sérieux avec les choses sans importance et je rirai de l'importance des choses qui en ont. Si jamais je l'oublie, j'aurai toujours mon cahier pour me le rappeler.

La poussière, ce n'était pas de la vraie, ça devait être de la limaille de fer très fine mélangée avec de la fausse poussière artificielle pour faire croire à de la vraie. Avec Xou on pensait aussi qu'il y avait un aimant derrière qui tournait et entraînait l'éminence grise à faire des formes bizarres et paresseuses. C'est drôle l'art qui nous fait penser à de la poussière fatiguée. Je me demande à quoi ça sert.

---

Elle m'aime et c'est le plus beau jour. Je ne peux rien dire de plus aujourd'hui, il faut que je m'émonde, que je fasse le vide pour être seul à y penser.

---

Le lendemain,

Elle me l'a dit dans un petit billet que je ne veux pas garder sur moi, il est trop précieux. Je l'ai appris à l'encre violette. Elle m'aime et c'est incroyable, elle m'aime et je plane, elle m'aime et c'est une catastrophe, je ne sais pas quoi faire. J'ai déjà peur que la violette se fane, elles sont si fragiles. Je ne sais pas comment on aime, comment le dire, comment faire? Faut-il lui parler beaucoup, prendre bien soin d'elle et lui faire sentir mon amour ou plutôt faire semblant de rien, paraître détaché et dur comme un homme. Elle qui est tellement sûre d'elle, toujours à l'aise, comment comprendrait-elle mes doutes? Je sais qu'elle ne me voudra pas comme je suis, je ne peux que la décevoir. Je n'ai pas le choix, il faut que je me compose.

Je préfère changer de sujet.

---

Ne jamais, jamais, écrire sur une feuille séparée des autres, sur une feuille volante. Ne jamais lui confier de secret. La feuille libre est une menace d'aliénation. Elle vous compromet. On la croit douce et soumise, on la caresse du dos de la main tout en la couvrant de signes délicats, on se confie, on s'émeut, on donne. Elle retient, garde, conserve, détient. Elle ne lâche plus. La feuille est libre de partir, de se perdre, de se faire oublier... et de ressurgir n'importe où, pour n'importe qui. Heureusement qu'il y a la gomme. Mais la gomme, elle même, a de la peine; elle ne gomme pas, n'efface pas, elle ponce, arrache, déchire. Les mots ont la vie dure. Pour les dégommer il faut se battre et même quand on les a eus, ils laissent des traces. Arrachés, ils conservent leurs racines, un réseau de rhizomes, comme les mauvaises herbes.

Être toujours dans sa tête, l'habiter comme un grand silence. Mais comment vivre en harmonie, seul avec soi-même, alors qu'on ne connaît pas l'usage du monde?

---

J'ai profité de son départ. Je sais que je n'avais pas le droit, que c'est pas beau de profiter de l'absence des autres pour faire les choses qu'on n'oserait pas faire quand ils sont là; mais si on ne les fait pas quand ils ne sont pas là, quand les ferrait-on? Après avoir regardé sa montre, monsieur Z a fait un saut en l'air comme si un ressort avait soudain percé le fond de son fauteuil et lui était rentré dans les fesses. Il a juste eu le temps de me dire qu'il devait déplacer sa voiture avant que la porte ne claque et que l'escalier ne l'avale. Je savais qu'il était dans l'escalier parce que c'était le seul moyen qu'on avait de sortir et parce qu'il l'avalait tellement vite qu'on l'entendait déglutir une marche sur trois. J'ai l'ai suivi des yeux dans la rue et je l'ai vu gesticuler avec l'agent de police qui s'en prenait à sa voiture.

Il faut dire que Monsieur Z c'est un peu un délinquant, une fois que je traînais en chemin avant d'aller le voir à son bureau parce que c'est vrai que je

l'aime bien Monsieur Z, mais c'est vrai aussi que c'est difficile de faire le premier pas dans la bonne direction, je l'ai vu faire semblant de se promener, s'arrêter, prétendre regarder sa montre, glisser l'argent dans la fente et revenir sur ses pas comme s'il avait oublié un rendez-vous important. Quelqu'un qui l'aurait observé ne pourrait pas savoir que le rendez-vous c'était avec moi, mais cette personne aurait pu voir qu'il avait rechargé son parcomètre, ce qui est strictement interdit par la loi qui pense que c'est mieux de redémarrer sa voiture, de tourner en rond et en bourrique pendant vingt minutes dans le quartier afin de trouver un autre stationnement et de recommencer la même gymnastique deux heures plus tard. La loi, elle n'est pas faite pour faire plaisir, elle est faite pour être obéie, et si on la contourne, tôt ou tard, elle nous met la main au collet par l'intermédiaire d'un de ses représentants qui porte un triste uniforme strict pour pas qu'on confonde la loi avec l'armée du salut à qui on donne ce qu'on veut. Ça coûte la peau du cul. L'armée du salut elle porte aussi des uniformes tristes mais c'est pour que les gens ne s'imaginent pas que les militaires du salamalec s'amuse avec l'argent qu'on leur donne généreusement.

Depuis le temps qu'il graissait la patte aux parcomètres, Monsieur Z, il devait bien le savoir que la balance de la justice avait sérieusement commencé à pencher du côté de sa défaveur et que l'épée de Dagobert n'attendait qu'un hoquet du destin pour lui tomber sur le choux; alors je ne comprenais pas pourquoi il gesticulait autant de mauvaise foi alors qu'on l'avait attrapé sur le fait d'avoir les culottes baissées et la main dans le sac.

Toutes ces péripéties m'ont laissé un peu de temps pour apprendre enfin quelque chose à mon sujet. Il n'y avait pas de raison pour que Monsieur Z puisse m'observer, m'analyser, me décortiquer et me reconstruire comme un module de légos sans que je puisse connaître moi aussi un peu le résultat de son bricolage. En ne quittant pas des yeux la fenêtre, je me suis reculé jusqu'à son gros classeur de fer où il range ses dossiers. Là j'ai ouvert le tiroir, épluché l'alphabet et attrapé mon dossier. J'étais étonné de le trouver aussi épais; est-ce que j'étais vraiment un

cas désespéré en phase terminale, juste avant l'euthanasie? J'avais de la peine à me concentrer parce que mes yeux allaient des papiers à la fenêtre et de la fenêtre aux papiers pendant que mes oreilles étaient tournées en direction de la porte, à l'affût du moindre bruit de la secrétaire qui entrait parfois une seconde après avoir frappé à la porte. En fait, c'est tout mon corps qui aurait pu m'avertir de l'arrivée de la secrétaire. Elle était tellement lourde que, comme les autobus avant de démarrer, elle lâchait un bruit d'air comprimé qui devait l'aider à décoller les fesses de son fauteuil, puis, quand elle se déplaçait, les vibrations du plancher étaient si fortes qu'on avait l'impression qu'un train entrait en gare. Je n'ai jamais compris comment l'escalier faisait pour l'avalier tout rond le matin, à midi et le soir. Moi, rien qu'à la regarder elle me donnait des colchiques. Malgré mes sens en alerte et mes pensées qui gambadaient dans les prés, j'ai quand même réussi à apprendre des choses à mon sujet:

«X (c'est le nom de code que je me suis donné) a subi une rééducation logopédique à la suite de troubles dyslexiques.»

«Ses connaissances grammaticales sont très irrégulières et lacunaires.»

«X est plutôt droitier bien que l'on relève une ambidextrie au niveau de l'oeil et du pied. Il est droitier de la main.»

«Dans l'ensemble, X est peu contrôlé. Il fait un nombre d'erreurs important quelles que soient les épreuves. Il a des difficultés de concentration qui ne sont pas immédiatement perceptibles car X est très coopérant. Il est pourtant fatiguable. Son imprécision augmente et sa rapidité diminue dans une tâche destinée à évaluer son auto-contrôle.»

«X s'exprime d'une façon peu fluide. Il est tendu. Il lui faut un temps d'adaptation assez long à toute situation nouvelle. Il a un bon niveau de compréhension mais il est peu mobile.»

«X a besoin d'être rassuré, il manque de confiance en soi. Dès que X est confronté à quelque chose qu'il ne connaît pas, il a tendance à se replier sur lui-même, à chercher l'aide de quelqu'un pour surmonter l'obstacle, à douter de sa



réussite, ce qui le freine.»

Ça fait drôle de lire ses propres histoires intimes parce qu'on a l'impression que c'est de quelqu'un d'autre qu'on parle. Pas parce que c'est faux mais plutôt parce qu'on a beau savoir qu'on n'est pas génial comme enfant, ça fait tout de même bizarre de se trouver si catastrophique. J'ai l'impression que je suis pas homme, ni hommelette ou femmelette, mais oeufs brouillés, comme ma latéralisation qui est plutôt droitière de la main mais ambiguë de l'oeil et du pied gauche alors que l'oeil et le pied droit sont assez adroits. Dès fois je me demande si je ne pourrais pas tout poser là et recommencer à zéro.

Dorénavant je vais les laisser dormir en paix les dossiers du grand tiroir de métal. La seule chose que j'aimerais faire encore, ce serait de consulter ceux des autres, au hasard, en espérant tomber sur des cas encore plus morbides que le mien, comme celui de Marc et de son casque fêlé.

---

Il se passe des choses avec Y. En fait il ne se passe rien, je crois que je l'aime trop. Je ne suis plus moi-même; je me suis perdu.

---

Alain et moi on se retrouvait les après-midi de congé pour de petites séances de tuerie, c'était relaxant, on oubliait tous nos soucis. Avec nos fusils à plomb on avait, chacun de notre côté, épluché toutes les possibilités des cibles en carton que nos parents nous avaient pieusement achetées, assassiné plusieurs variétés végétales, massacrés les parterres de fleurs de nos jardins et on s'était même fatigués de déshabiller les rosiers en faisant sauter leurs boutons un par un.

On avait donc décidé de mettre nos créativité en commun pour trouver des cibles plus excitantes. Après le stade fruits et légumes, qui n'offrait que des perspectives limitées car les végétaux semblaient accepter indéfiniment de se faire

canarder sans se fendre d'aucune autre marque d'intérêt que quelques traces d'impacts qui se confondaient avec les trous des vers et les coups de bec des oiseaux, on s'est attaqué au monde mouvant des insectes. Les sauterelles, trop volatiles, n'étaient pas amusantes. Manquées, elles disparaissaient dans les herbes sans que l'on puisse savoir si on avait au moins réussi à leur sectionner une antenne; touchées, elles se disloquaient à tel point qu'après de longues recherches on était chanceux de retrouver une morve gluante et brunâtre agglutinée contre une feuille ou le pilon d'une patte appuyée à un pétale. La disparition du corps éclipsait notre plaisir. L'escargot, bonasse, se laissait mitrailler mais se vengeait traîtreusement en affichant une mort dégoulinante comme on en voit dans les journaux à sensations. La coquille explosée bavait bulles et humeurs jaunâtres à n'en plus finir et la bestiole se tortillait dans tous les sens. Il fallait serrer les dents pour l'écraser d'un pied dégoûté. Les restes de coquille craquaient sous la semelle et l'empreinte de ce bruit est resté longtemps dans notre mémoire. Un seul escargot a suffi pour nous faire grimper l'échelle et passer derechef aux vertébrés. D'un ordre supérieur on espérait plus de vigueur dans le corps et de rigueur dans la mort.

Avec mon copain Alain on a commencé par tirer sur des poissons. Ce n'était pas difficile, ils étaient dans un bocal de plastique. Sauf qu'on ne pouvait toucher que ceux qui étaient proches de la surface parce que nos carabines n'étaient pas suffisamment puissantes. Le premier coup était facile, avec un peu de chance et de vise on coupait assez proprement le corps en deux ou on lui arrachait la tête, ce qui était un peu plus juteux. Après c'était plus compliqué parce que les «vifs» (c'est comme ça qu'on les appelle quand ils sont destinés à être embrochés vivants sur les hameçons des pêcheurs) étaient tout excités et n'arrêtaient pas de gigoter dans tous les sens. Heureusement, ils n'avaient pas beaucoup de mémoire ou alors c'était l'eau, souillée du jus des autres et chauffée par le soleil, qui les rendait amorphes et nous permettait quand même de les transformer en passoire? Nous nous sommes rapidement détournés des poissons dont la mort, pourtant juteuse, était trop prévisible pour nous enflammer. J'avais tâté le terrain pour savoir si Alain tenait

vraiment aux minuscules tortues d'eau de ses parents qui verdissaient, rongées par les algues, dans leur aquarium miteux et qui finiraient par mourir de désœuvrement. Je me proposais d'offrir aux reptiles un feu d'artifice final, histoire de fêter leur sortie en grande pompe. Je crois qu'Alain était aussi curieux que moi de savoir si elles avaient des carapaces pare-balles, mais l'ardeur scientifique de mon copain était tempérée par un soucis plus pragmatique: comment faire comprendre à ses parents notre soudaine passion pour la biologie évolutive? J'ai bien essayé d'amener de l'eau au moulin en lui racontant que les chéloniens (c'est moi qui ai cherché dans le dictionnaire) faisaient partie d'une sorte d'ordre préhistorique destiné à disparaître il y a des milliers d'années mais que leur carapace les avait sauvés. À l'heure actuelle ces bestioles antédiluviennes faisaient plutôt désordre dans le grand tableau des espèces parce que l'époque avait beaucoup changé et que maintenant on privilégiait la vitesse et la performance. C'était donc malheureux, mais elles étaient de toute façon destinées à disparaître pour des questions de marche du siècle et d'avancée du progrès. En y mettant un peu du nôtre, on allait pouvoir guider le cheminement du monde sur la voie expresse de l'autoroute du perfectionnement, éliminer les modèles obsolètes, enterrer définitivement la préhistoire et foncer dans le futur! Alain était d'accord, mais comment expliquer tout ça à ses parents sans qu'ils ne se sentent menacés? C'est qu'eux aussi provenaient d'une autre époque. Si bien qu'on a été obligé de laisser pourrir les tortues de leur mort d'ennui naturel. C'est quand même malheureux, pour une fois que je m'étais documenté, que j'avais fait des recherches et que j'avais sorti mes gros mots, il a fallu que tout tombe à l'eau! Comme quoi l'effort bien mérité n'est pas toujours récompensé.

Les oiseaux n'offraient que des avantages: ils n'appartiennent à personne, sont suffisamment difficiles d'approche pour que l'on se croie d'habiles chasseurs et sont tellement nombreux qu'on a l'impression qu'il en pleut du ciel. Tout à l'opposé des chats, nos concurrents directs, qui nous narguaient malicieusement, sûrs de leur accointance avec l'espèce humaine après des siècles de minaudages, de frotis-

frotas, de ronrons et autres bassesses, en poursuivant, sans avoir l'air d'y toucher, le même but que nous. Les volatiles étaient des proies idéales mais c'était l'environnement qui s'acharnait sur nous. On a essayé d'aller chasser dans la forêt toute proche, sauf que les arbres y sont tellement hauts et les oiseaux si petits, vus d'en bas, que nos armes avaient l'air ridicules et que les oiseaux se sifflaient de notre gueule. Alors, on écumait nos jardins et les quelques terrains vagues qui se hérissaient du mieux qu'ils le pouvaient contre l'ordre des pelouses et des maisons de briques. Leurs surfaces anarchiques, dont on avait besoin comme antidépresseurs contre la société trop bien léchée, avaient quelque chose de temporaire et on aimait d'autant plus ces terrains vagues qu'on sentait sourdre de la terre l'imminence du bulldozer. En attendant le désastre, on y traquait le moineau. Les étourneaux étaient aussi au programme, mais, migrateurs, leur saison était courte, limitée à la période de la vendange pendant laquelle ils se réunissent en grands trusts. Quand on était petits, on avait eu l'exemple des ouvriers viticoles italiens qui rentraient à la maison en fin d'après-midi déjà barbus et crottés, mais le sourire aussi large que la boucle du fil de fer à laquelle pendait leur collection d'étourneaux. C'était moins le fusil en bandouillère ou attaché à l'éternel vélomoteur, que cet anneau de petites morts collectionnées qui nous effrayait. On chuchotait qu'ils les mangeaient! Nous, on ne connaissait que deux sortes de viande, celle du magasin, en barquettes de plastique recouvertes de cellophane, et celle de l'assiette préparée par Maman, alors on avait de la peine à faire le lien entre cette tradition barbare et nos estomacs civilisés.

Ce qui nous avait dégoûtés à l'époque nous démangeait la gachette à présent. Le premier oiseau que j'ai touché était dans mon jardin perché tout en haut du plus grand des arbres, visible mais invisible. J'ai tiré, par principe, pour chatouiller l'improbable. Il y eu une seconde incroyable: l'oiseau, juste après le bruit mat de la décharge du fusil, s'est tendu pour s'envoler, puis il s'est incliné vers l'avant pour saluer comme un coucou fier d'indiquer l'heure juste, mais il a continué son mouvement, plongeant vers l'avant comme un mécanisme qui aurait

perdu la boule. Il s'était retrouvé tête en bas, suspendu pendant une fiction de seconde avant que ses pattes ne lâchent prise. Pour comprendre, il faut dire que les pattes des oiseaux fonctionnent inversement à nos mains: quand ils les serrent, elles s'ouvrent, et quand ils les laissent tranquilles, elles se ferment. C'est bizarre pour nous, mais très pratique pour les oiseaux qui, à cause de ce détail, peuvent dormir en équilibre sur une branche quand ils ont perdu l'adresse de leur nid. Si la mort frappe à la porte de l'oiseau et qu'il vient répondre, ses pattes restent serrées; c'est pour ça que mon volatile avait tiré une grande révérence. Son numéro n'était pas encore terminé, il lui restait la chute. Il l'avait entamé avec beaucoup de douceur et de grâce, mais sa course s'était rapidement cassée sur une branche, puis sur une autre et une autre encore. Chaque arrêt insistait davantage sur l'étrange voyage pour lequel l'oiseau n'avait, comme un passager clandestin, ni réservation, ni billet. Les membres disloqués, le manque de tenue dans les pirouettes, l'impression de vieux chiffon, m'avaient fait comprendre, qu'avant même de toucher terre, l'oiseau n'était déjà plus oiseau mais une chose embarrassante dont il faudrait se débarrasser sous peu. C'était la honte qui faisait des cabrioles avant de me tomber sur les épaules. J'avais l'impression d'être tout nu dans mon petit bout de jardin et que le monde entier se tournerait vers moi à l'instant où le volatile toucherait terre. Mes yeux restaient plantés dans la terre comme des carottes qui n'ont pas envie de sortir de leur trou de peur de se faire croquer tout cru. Je n'osais pas lever mes quinquets sur le grand bâtiment qui, juste à côté, montait la garde du haut de ses huit étages. Y avait-il quelqu'un qui avait suivi la danse brisée de l'oiseau?

Je me suis accroupi, j'ai couché mon arme dans le gazon bien trop ras et j'ai regardé le sol comme si je cherchais à percer le mystère des vers de terre. En dessous de la barrière de mes cheveux je scrutais les fenêtres une à une. Je ne voyais personne, mais la tour avait tellement d'yeux et il y avait tant de reflets dans ses pupilles, tant de paupières à moitié tirées, qu'on ne savait jamais si elle dormait ou si elle faisait semblant. De toute façon il n'y avait pas de planche de

salut, je devais avancer, je devais voir. Je suis arrivé au pied de l'arbre et l'oiseau m'attendait en ébouriffant sa revanche. C'est lui qui m'a eu, par emberlificotation profonde. Il avait accepté de mourir, mais était resté les yeux flambants ouverts; ça ne devait pas être très orthodoxe d'avoir le corps chez les morts et les yeux ouverts sur le monde des vivants, de vouloir participer à deux choses à la fois.

Avec tout ça le merle n'était plus merle mais chose informe et malsaine qu'il ne fallait pas toucher et éviter de regarder. C'était surtout important de ne pas respirer l'air qui était passé par là; la mort peut avoir des maladies. L'oiseau m'empoisonnait la vie. Je lui avait tiré dessus, d'accord, mais ce n'était pas une raison pour se venger aussi bassement; il manquait de savoir vivre. S'il avait été bien élevé il aurait dû comprendre qu'il aurait été plus approprié de mourir discrètement chez le voisin. Surtout que le corps ne m'avait été utile que pendant quelques poussières de secondes, celles qui ont prouvé que j'avais réussi mon coup; j'aurais pu me passer du reste.

N'empêche que je ne pouvais pas le laisser là. Le jardin, régulièrement tondu, arrosé et ratissé dans tous les sens, m'aurait dénoncé. On aurait trouvé le corps et le lien entre l'oiseau, le fusil à plomb et moi aurait rapidement été tiré. Ce n'était pas ma première connerie et il y avait longtemps que j'avais épuisé les coups de semonces alors je ne pouvais pas laisser de preuves. Je suis allé chercher une boîte qui traînait à la cave et je suis revenu auprès de la bête. Avec deux bouts de bois je l'ai saisie et déposée dans son carton, puis je suis retourné à la cave pour prendre deux sacs en plastique bien étanches au cas où ça aurait coulé; on ne sait jamais ce que la mort est capable de faire pour se rendre intéressante. L'oiseau, je ne l'ai pas enterré, je m'en suis débarrassé en vitesse. On n'enterre que les choses qu'on a aimé et moi je n'ai pas eu le temps. Tout s'est joué en deux petites secondes, celles qui se sont étirées entre le moment où j'ai vu l'oiseau, où je l'ai visé et où il a commencé à basculer. Avant la visée il n'existait pas, après l'impact il existait trop (c'est fou ce qu'un petit morceau de plomb peut donner comme poids à un oiseau).

Il y eut d'autres victimes et à chaque fois le même dégoût pour cette chose qui







ressentent l'impact de la balle qui leur perce le corps et ils ont vécu l'incroyable effet d'être en apesanteur dans un vaisseau intersidérant. Nous aussi on sait tout ça, mais on sait encore que c'est pas la vraie vie et qu'il faudra être grand avant de pouvoir faire toutes ces choses.

En attendant, mon bonhomme était convaincu d'avoir raison et menaçait d'avertir mes parents qui, même s'ils ne regardent pas beaucoup la télé, risquaient quand même de le croire un peu. Il m'énervait à la fin, alors je lui ai dit qu'il n'y avait pas moyen de parler sérieusement avec lui et que c'était triste pour quelqu'un de son âge. Je ne sais pas où j'ai trouvé ça parce que je suis plutôt poli d'habitude et c'est pas mon genre de répondre aux grandes personnes. Il a piqué la mouche (c'est joli comme expression mais je ne sais pas comment ça se peut) et, excité comme un pou, est allé sonner... à la porte des voisins! Nos maisons sont contiguës; nous c'est la troisième mais il y en a quatre qui sont toutes les mêmes et comme leur forme est un peu bizarre, ça arrive souvent que des gens se trompent de porte. Moi-même, quand j'étais tout petit et que je revenais de l'école infantile, je me perdais et mes parents avaient collé un père Noël rouge sur la porte pour que je la reconnaisse. Ça faisait drôle en été, mais c'était pratique pour rentrer chez moi. C'était durant la période où je ne savais pas encore compter jusqu'à trois, je pense. Ou alors, comme j'ai toujours été distrait, peut-être que je savais compter jusqu'à trois mais que je dépassais la maison parce que j'allais trop loin et que je devais revenir en arrière et que là ça changeait tous les calculs puisque ce n'étais plus la troisième maison, mais la deuxième. Ça a l'air simple, mais si on y réfléchit avec une tête distraite de cinq ans, on voit vite que ce n'est pas du beurre. Dans le bon sens (celui de quand je revenais de l'école) c'étais la troisième, alors, logiquement, dans l'autre sens on aurait calculé quatre (pour les quatre maisons) moins trois (puisque la mienne c'est la troisième) et on aurait trouvé un, donc ma maison aurait dû être la première dans le sens à rebours. Mais c'est pas vrai, comme mes parents pourraient vous le dire étant donné que je me suis trompé assez souvent et c'était pas pour des prunes. C'était parce que les calculs c'est comme le chemin

d'école, il y a le bon et le mauvais sens. Alors pour savoir quelle maison c'est, il faut faire quatre moins deux ce qui fait deux et ça joue puisque notre maison c'est bien la deuxième dans le mauvais sens. Mais le deux (celui de la soustraction), encore à l'heure actuelle, je ne sais pas d'où il sort. C'est sûrement grâce au bonhomme Noël que je ne me suis pas surmené les méninges pour retrouver mon chez-moi et que j'ai gardé un minimum de santé mentale à l'âge où le cerveau n'est pas encore équipé pour fonctionner à toute vapeur.

Le type ne connaissait pas le coup du quatre moins deux, ni celui du père Noël, si bien que je commençais à croire que j'avais le cul bordé de nouilles, mais il fallait encore que les voisins soient absents, autrement ils allaient corriger le tir et renvoyer le zèbre chez nous. Je mesurais mes chances pendant qu'il égrenait les secondes en face de la porte close, il essaya à nouveau, toujours pas de réponse. Monsieur et madame étaient absents, ouf, sauvé. Il partit en promettant de revenir. Je ne crois pas qu'il osera, il faut du courage pour se ridiculiser deux fois de suite.

Les adultes, ne pourraient-ils pas se faire leur cinéma entre eux et nous laisser tranquille, qu'on puisse jouer sérieusement.

---

Ça faisait des années que je le voyais, monsieur Z, maintenant je ne le vois plus. Je sais qu'il est toujours là dans son bureau avec son grand classeur en métal qui contient la vie de beaucoup d'enfants et avec son énorme secrétaire qui contient beaucoup de matières grasses. Ça fait bizarre parce que j'avais l'impression que c'était surtout lui qui me préparait pour le futur et c'est étrange de penser qu'il ne le verra jamais mon avenir. Je ne sais pas ce que c'est, si tout à coup ça ne l'intéresse plus ou si on ne le paye plus assez ou si les gens pensent que maintenant je devrais être capable de voler de mes propres ailes sans faire les mêmes conneries qu'Icare. Des fois je me dis que ce n'est pas juste, qu'on ne m'a pas donné la chance de montrer ce que je valais, parce que lui il n'a vu que le pire

de moi, que mon futur qui n'en avait pas. Maintenant qu'il a bien travaillé, il ne récoltera pas le fruit de ses semailles. Si un jour je deviens bien comme il faut, il ne le saura jamais, à moins que j'aie un bonus et que je devienne riche et célèbre et que tout le monde se prosterne à mes pieds. Ça m'étonnerait quand même, parce que j'ai beau avoir de grands pieds pour mon âge, je ne pense pas qu'il y ait autant de place.

Avec Monsieur Z on a fait beaucoup d'efforts pour s'adapter l'un à l'autre, beaucoup d'exercices pour s'améliorer, surtout moi parce que c'était mon rôle, et, au moment où je crois que les choses s'arrangent, pffuuiit, je me retrouve tout seul en face de mon bol de soupe et je ne suis même plus sûr de la façon de tenir ma cuillère. C'est comme une histoire d'amour (je ne dis pas laquelle), on donne et on reçoit beaucoup et puis tout d'un coup on se retrouve le bec dans l'eau. Ça fait des bulles, comme dans les bandes dessinées, mais il n'y a pas de texte à l'intérieur et le dessin est trop vague, alors on a de la peine à comprendre la morale de l'histoire.

Je sais bien que Monsieur Z il a d'autres chats à caresser pour leur apprendre à ronronner dans le sens du poil, qu'il a des fichiers à remplir pour flatter les autorités, de nouveaux rendez-vous à donner pour tremousser sa secrétaire, mais quand même, c'est pas parce que lui il pense que je suis capable de me débrouiller tout seul que moi je suis capable de le croire.

Je pense que je lui en veux un peu.

---

La radio avait annoncé une journée étincelante, alors, tôt le lendemain nous étions partis skier tous les cinq. Après avoir déjeuné, les chaussures de ski, les skis, les bâtons, les bonnets, les gants, les sacs, les lunettes de ski, les habits de rechange, les thermos de thé et les sandwichs se sont entassés dans la voiture familiale et nous y avons finalement grimpé. Il ne manquait que les deux hamsters et le cochon d'Inde pour que l'arche polaire soit complète. Nous étions tout excités, même s'il était encore très tôt. Le lourd véhicule s'est élancé sur les terres

enneigées, la navigation était bonne, l'asphalte portait bien et le paysage défilait en bon ordre de l'autre côté des fenêtres qu'on tentait de sauver de la buée et du gel. Tout à coup mon père cria: - Merde! Suivi d'une question à ma mère: t'as vu?

- Non, quoi?

- Je crois bien qu'il y a eu un accident de l'autre côté de la route.

Notre père ne «merdait» pas souvent, ça nous immédiatement mis la puce à l'oreille (ç'aurait pu être le cochon d'Inde mais il était resté à la maison) si bien que quand on a entendu le mot accident, on était déjà prêts à intervenir. Nous on aimait bien les accidents, presque autant que les incendies, les tremblements de terre et les raz-de-marée. Malheureusement on n'était pas nés au bon endroit pour les grands désastres, les cataclysmes et les catastrophes naturelles. Par chez nous il fallait que l'homme s'en mêle pour assurer un minimum de spectacle. La torpeur qui s'était glissée à l'arrière du véhicule avait déjà été jetée par dessus bord alors que la voiture ralentissait sur le bas-côté et que les roues produisaient un bruit de meringues écrasées en mordant dans les vagues de neige glacée. Mes soeurs, qui pour une fois étaient du bon côté, n'avaient rien vu; moi non plus. Dès que le vaisseau s'est stabilisé les quatres portières se sont ouvertes. Vu de l'arrière notre véhicule devait ressembler à deux éléphants à la queue-leu-leu frappés d'insolation qui écartent les oreilles pour se ventiler. Un quart de seconde plus tard, nous avons commencé à ressembler à deux éléphants frappés d'insolation unilatérale ou encore à deux éléphants hémiplégiques frappés d'insolation générale parce que notre capitaine, qui était le plus rapide (c'est pour ça qu'il était aux commandes), après avoir émietté les meringues de ses bottes, avait immédiatement replié sa portière et avait claqué celle de mes soeurs avant qu'elles n'aient eu le temps de bouger. Mes soeurs, qui ne comprennent jamais rien, seraient sorties sur la route sans regarder à gauche, à droite et encore à gauche (comme nous avait appris monsieur l'agent qui était venu à l'école pour nous enseigner à traverser calmement la rue alors qu'on savait déjà tous le faire en courant). Sans l'intervention du capitaine elles nous auraient provoqué notre accident bien à nous; j'aurais été aux premières

loges mais c'est sûr que j'aurais manqué ma journée de ski. Comme quoi on ne peut pas avoir le beurre, l'argent du beurre et la fille du laitier en plus.

J'étais donc du bon côté, le seul où on était autorisé à sortir, et j'en ai profité. Par-dessus le toit de la voiture, d'un oeil pimpant d'excitation, j'étais à la recherche d'un semi-remorque qui serait entré en collision avec un camion de kérosène, de l'autre oeil je faisais semblant de chercher mes gants pour retenir mes soeurs à l'intérieur. Quand j'en ai eu marre de loucher et de bloquer la sortie pour ne rien voir de toute façon, je suis allé croustiller dans la neige et nous nous sommes retrouvés tous les quatre (Maman était restée avec nous pour veiller au bon grain de l'ivraie) à tenter de se réchauffer en faisant scrounch, scrounch dans un petit carré de neige du mauvais côté de la route. On était déçus, on ne voyait rien. Moi j'avais espéré un vrai accident, comme ceux que l'on aperçoit parfois sur l'autoroute, l'été, en rentrant de vacances. Les plus beaux ont lieu de nuit. Ils crèvent la noirceur de formes bizarres, faiblement éclairés par un girophare, quelques torches rouges qui fument beaucoup ou une voiture en flamme. Il y a souvent plusieurs véhicules accidentés mais on n'est sûr de rien, parce que, pour bien faire, les participants y ont mis le paquet et on ne reconnaît plus rien. On a beau savoir qu'il ne s'agit probablement pas d'une locomotive à vapeur ou d'un bathyscaphe qui serait entré en collision avec une moissonneuse-batteuse, quand on voit le torchis de métal on a l'impression que les deux premiers sortent de la troisième. Ça ce sont des accidents! Mon père ne s'arrête jamais. C'est pire, ça fait rêver.

Notre événement n'avait rien pour fouetter l'imagination. On ne voyait qu'une voiture à moitié évaporée par la brume épaisse. Entre-temps on n'avait même plus le monopole de l'accident, d'autres s'étaient arrêtés, c'étaient des voutours qui espéraient arracher quelques lambeaux d'images fortes à notre incident. Et nous quatre, on ne savait toujours pas ce qui s'était passé! Les premiers arrivés ne sont pas toujours les mieux blotis. On commençait à avoir froid et à trouver le temps long du côté ennuyant de la route; on aurait été bien mieux

sur les pistes de ski. Finalement notre papa est revenu pour nous expliquer ce qu'il s'était passé. Un vieil homme circulant à bicyclette s'était fait faucher par la voiture qui le dépassait. Alors on a demandé où il était le vieux avec sa bicyclette. Papa nous a répondu qu'il était couché dans le fossé, très mal en point. La bicyclette par contre ne semblait pas avoir trop souffert du choc, il n'y avait pas besoin de s'inquiéter pour elle. Nous on se faisait du souci pour notre journée de ski qui était en train de fondre comme neige au soleil, surtout que mon père se sentait obligé d'attendre puisqu'il avait été plus ou moins témoin de l'accident, et qu'il devait peut-être aller au poste pour signer une disposition à la police. Alors là «flûte», qu'on a dit d'un commun accord au dehors et «merde» qu'on a pensé très fort en dedans en bouchant tous les trous pour pas que ça sorte. On n'osait quand même pas réclamer trop fort parce que nous au moins on était encore vivants, pas comme lui qui était en train de jouer à cache-cache avec sa vie, couché dans le fossé. En plus, il paraît que les gens en bonne voie de mourir ont les sens sur l'alerte rouge et qu'alors leurs yeux peuvent devenir aussi précis que ceux d'un épervier et leurs oreilles aussi acérées que celles d'un lynx, ou le contraire. On avait beau être contrariés, on ne voulait pas prendre le risque de déprimer le bonhomme à cause de nos états d'âme; c'est pour cette raison qu'on s'était contenté d'un flûte mélodieux. Bouffer les pissenlits par la racine ça devait déjà être assez amer comme ça, pas besoin de rajouter du vinaigre pour faire monter la sauce.

En fin de compte notre papa nous a autorisé à rencontrer celui qui broutait notre journée. Évidemment ce n'était pas lui qui allait se déplacer pour nous faire des excuses, alors c'était à nous d'y aller. Moi je ne savais pas encore si je allais lui pardonner, on ferait à la tête du client.

D'abord on a vu le vélo, c'était un vélo de l'ancien temps, tout noir avec un gros catadioptré rouge, une selle en cuir et des grands ressorts en dessous. Il n'avait pas l'air en mauvais état. Son maître lui ressemblait, c'est un grand-père de l'ancien temps qui n'avait pas l'air en mauvais état. Il avait de gros poils blancs sur les joues et le menton; on aurait dit un hippopotame. Il devait être en plongée, car

il avait l'air très loin. L'apnée lui donnait un air calme, il n'y avait que la panique des autres qui toupillaient inutilement aux alentours ainsi que ce petit peu de sang qui avait creusé son chemin à la rigole de l'oreille pour nous rappeler que, tôt ou tard, hippopotame ou pas, il fallait impérativement remonter à la surface. J'étais un peu triste, j'aime les vieux à bicyclette, ils ont toujours l'air gentils. Dépassés par tout le monde ils ressemblent à la chaîne de leur vélo, un peu rouillés et émiettant la vie aussi calmement que la chaîne égrène les maillons. Et puis un vieux, c'est toujours un grand-père; qui gâtera les petits-enfants si on fauche les grands-parents à grands renforts de véhicules motorisés? Mon père semblait assez pessimiste quant à ses chances de survie. Les grands-pères et les hippopotames sont de la même famille, celle des espèces en voie d'extinction. J'ai demandé pourquoi personne ne l'avait sorti du fossé où ça ne doit pas être très confortable: même un pachyderme en plongée risquait l'hypothermie. Mon père a répondu qu'on l'avait couvert du mieux qu'on pouvait pour qu'il ne prenne pas froid, mais qu'on ne pouvait pas le déplacer parce qu'il avait certainement quelque chose au cerveau, comme une liaison cérébrale, et peut-être la colonne cassée, plus tout le reste. Pourtant ce sont les morts qu'on met sur la glace, pas les blessés. Bizarre que les corps vivants se conservent mal sur la glace alors que les corps morts se conservent éternellement, comme les mammouths de Sibérie.

Je me suis demandé si le médecin allait se mettre à plat ventre et opérer le bonhomme dans le caniveau? Puisqu'on ne pouvait pas le déplacer...

N'empêche que même si on ne voulait blesser personne, nous on n'était pas venu ici pour regarder les gens mourir et une récréation c'est toujours bon à prendre, mais faudrait quand même penser aux choses sérieuses. Soit on partait tout de suite, soit on le regardait trépasser encore un peu et on ne prendrait plus qu'un abonnement demi-journée. Mon père a décidé que finalement il n'avait pas si bien vu ce qui c'était passé et, de toute façon, il y avait tant de monde qu'on se sentait obligés de partir pour laisser les autres regarder un peu. On est remontés dans l'Arche qui nous a menés droit au début du monde, quand tout était blanc et

lisse et doux et que tout ce qu'on avait à faire c'était de se laisser glisser. En rentrant du ski, on dormait comme des bienheureux, les débuts, comme les fins du monde, ça épuise.

Deux jours plus tard, dans le journal, il y avait un entrefilet qui disait qu'un vieux monsieur à bicyclette était décédé des suites d'un accident de la circulation. Moi j'ai pensé que ce n'était pas très juste, parce qu'en circulant à vélo, c'est sûr qu'il ne l'avait pas mérité. Ils n'ont pas inscrit le nom du bonhomme. Ça fait drôle de penser qu'on a assisté aux derniers moments d'une personne dont on ne saura jamais rien. Ça fait bizarre parce que la mort c'est tout de même quelque chose de très personnel et même d'intime et nous on a partagé ce moment avec lui, mais c'est tout. On l'a connu au moment où il n'existait presque plus, ça fait penser à une étoile filante: on la voit dans le ciel, on est tout émerveillé et elle disparaît au même moment. Tout redevient noir comme s'il ne s'était jamais rien passé et on ne sait pas d'où elle venait ni pourquoi elle est venue mourir dans notre ciel.

---

J'aime les couteaux. Pour leur tranchant. Ce sont des amis inquiétants, capables de tout. Pour un oui ou pour un non ils se retournent contre nous. Il faut les connaître. Ce qui est beau c'est leur simplicité; ils sont tout à ce qu'ils sont. Patients comme la Belle au bois dormant, ils peuvent reposer longtemps et il suffit de les toucher pour leur redonner vie. Parfois ils vous font signe, un clin d'oeil complice pour vous dire qu'ils vous attendent, qu'ils seront là au bon moment.

Mais le couteau n'est rien sans l'entaille, sans la plaie qui purge et qui donne l'oubli, sans la douleur qui nous prend et nous arrache à la vie. Il n'y a plus qu'elle qui compte, elle nous colle contre son sein et nous dorlote comme un bébé. On y est bien lorsque les problèmes deviennent trop criants.

Quand le sang veut sortir, dans un premier temps il n'y a rien, ensuite il perle, c'est-à-dire qu'il y a plein de petites têtes rondes qui guignent. Après c'est le corps du sang qui s'aventure; il est long, tellement long qu'il est obligé de couler et



d'onduler s'il veut avancer. Il ne faut pas le laisser faire, si on veut continuer à souffrir on ne peut pas laisser notre corps sortir de notre corps. Alors on suce, pour faire rentrer le corps qui voulait fuir. C'est l'avantage d'avoir plusieurs trous, un peu comme les magiciens qui mettent des foulards dans le trou de leur chapeau pour les faire ressortir par le creux des manches et qui remettent leur chapeau sur leur tête pour faire ressurgir les tissus ailleurs. Ça fonctionne en circuit fermé. La douleur aussi, une fois qu'on entre dedans on se fait porter par le flux; ça peut être alternatif ou continu. Si on veut bien y rester on peut se laisser bercer longtemps. La douleur est pleine de tendresse et d'attention pour nous. Elle nous aime, elle aime notre faiblesse; elle aime tout ce qu'on n'aime pas. C'est pour ça qu'il faut la laisser faire, pour sentir que l'on est aimé pour ce qu'on n'aime pas. La douleur c'est aussi un masque, on l'enfile et on ne se reconnaît plus. Elle nous change. Quand on l'enlève et qu'on regarde le masque en essayant de deviner qui on était, on n'arrive pas vraiment à comprendre. Il arrive que notre visage ait changé après avoir porté le déguisement de la douleur. Un petit peu, c'est très léger, c'est ce qu'on veut.

Entamer la surface nous dispense de creuser plus profond avec la lame de l'introspection, bien plus coupante et délicate que l'autre.

---

Elle m'a invité chez elle. Ses parents ne sont pas là, il y a de la musique, son lit est fait, sa chambre apprêtée, elle est toute mignonne dans sa robe; ses yeux pétillent. Moi je suis enfin là où je veux être, j'en ai tant rêvé que je croyais que c'était impossible.

C'est le moment de prouver ma force de caractère et de montrer que je ne profiterai pas de la situation, que mes intentions sont pures, que je ne suis pas un sauvage, que je ne pense à rien d'autre qu'à elle, que je ne vois pas ses pieds nus sur le tapis ni même ses seins qui pointent au travers de sa robe.

Elle a acheté à boire, mais moi je ne veux pas déranger. Elle a acheté à manger et je n'ai pas faim. Elle a rêvé que l'on s'embrasserait, je ne l'effleure pas, elle a imaginé des caresses, je ne bouge pas, elle attend des mots tendres, je lui parle de mon vélo. Je reste de marbre, de ce marbre lisse, froid et gris, terne et déjà mort. Sur le pas de la porte, je pousse l'héroïsme jusqu'à l'imbécilité, je lui dis que ça a été sympa et je tourne les talons sans même lui faire la bise!

Je rentre chez moi content de mon rôle, j'ai été irréprochable. Content mais pas heureux. Il y a au fond de moi quelque chose qui hurle. Plus ça hurle, plus je suis content de moi; ça prouve que je ne suis pas comme les autres, que j'ai plus de caractère et de force d'esprit que tous ceux qui succombent à la tentation de faire ce qu'ils ont envie de faire. Si je persiste dans cette ligne pure et dure, la récompense viendra, ce sera l'amour à coup sûr. Le grand amour, celui qui transcende tout, né de l'intérieur, puisqu'il n'y a aucun indice, aucune clé, puisqu'on affiche la plus parfaite froideur l'un pour l'autre. Ce sera un amour au-delà des apparences, qui jaillira des profondeurs, le seul valant la peine d'être vécu, celui né de la longue peine, de l'attente interminable précédant la reconnaissance.

Deux jours plus tard, le temps qu'elle débâte avec ses copines ce qui ne s'était pas passé, j'ai renoué avec des sentiments un peu moins éthérés: elle m'a largué. Elle m'a largué comme on largue une bombe, sans espoir. Je tombais de haut, de très haut, de là où manque l'oxygène vital et où les températures culminent à moins cinquante. Un marbre glacé chutant de si haut n'a pas le temps de se réchauffer beaucoup avant de toucher terre. C'est peut-être mieux, le froid anesthésie.

---

Être à l'intérieur de soi comme un château de cartes, à la moindre secousse, tout s'écroule. Et il faut des jours et des jours pour reconstruire; souvent même pas aussi bien qu'avant. C'est toujours l'as de coeur qui fout tout par terre. C'est la

carte la plus sensible, celle qui frémit et vibre au moindre de ses souffles.

---

Un jour il faut arrêter d'écrire, il faut arrêter parce qu'il faut bien commencer à vivre. On ne peut pas faire les deux. On croit que oui, on se dit qu'il y a un moment pour ci et un moment pour ça et qu'il suffit de faire chaque chose en son temps, mais c'est quand même pas comme ça que ça marche. Les choses les plus importantes je ne les ai faites que dans ma tête ou dans mon cahier. J'espère que si j'arrête d'écrire j'aurai un jour la force de réaliser. Je vais essayer de vivre un peu. C'est comme une responsabilité qu'on a. Ça paraît bête, parce que nous on n'y est pour rien, on est là pour prendre le relais de ceux qui ont choisi pour nous, généralement nos parents. On n'a pas encore trouvé le moyen de naître de son propre chef. Il paraît que ça viendra, parce que la technologie n'arrête pas le progrès. Moi j'y crois pas. La technologie elle peut faire beaucoup de choses mais c'est une question de responsabilité. Je ne pense pas qu'on arrivera à synthétiser la responsabilité, il faudra toujours que ce soit une autre personne qui prenne la décision de faire naître quelqu'un. Ensuite le joyeux élu n'a plus qu'à jouer le jeu. De toute façon, la vie c'est pas si grave, on n'en a qu'une; suffit de patienter. Après il paraît qu'on a beaucoup de temps. Pour quoi faire exactement on ne sait pas, mais on a le temps. Le temps de se décomposer tranquillement et d'égrener nos milliards de cellules comme des chapelets, une perle après l'autre, c'est la vie qui veut ça. Pour faire les choses proprement ça doit bien prendre quelques siècles avant que tout soit effacé, même les mémoires.

---

Aujourd'hui je reprends mon cahier une dernière fois. J'en ai besoin pour raconter l'histoire de ce vieil homme, grand et très maigre, entouré d'amis tous

décorés de têtes blanches et de sa famille au grand complet, seul, seul, comme jamais personne n'a été seul, seul à foutre des coliques à la solitude elle-même. C'est un repas sympathique, l'ambiance est détendue et même gaie, mais lui il ne peut pas. Lui il ne voit plus, n'entend plus, il est dans l'absence la plus terrible, celle d'une mécanique dont on aurait trop remonté le ressort et qui, mue par une force étrangère à sa volonté, continue de fonctionner, l'entraînant malgré lui dans cette chose horrible qu'est la vie. Mon père prend bien soin de lui, prononce de temps en temps quelques mots dans son appareil auditif. Mon Grand-Père, car c'est lui l'homme âgé que je vois pour la première fois comme un vieillard et non comme mon grand-père, a de très grandes oreilles. Elles sont douces et attendrissantes, le lobe pendouille presque assez bas pour toucher le col de son veston et le pavillon est vaste et invitant, il faut y pénétrer pour articuler les mots. Mais ses superbes oreilles ne suffisent plus, depuis des années Grand-père fonctionne à l'électronique. Il est sur table d'écoute, il entend tout sans discernement: les conversations, les bruits de vaisselle, les pas des serveurs qui valsent sur le plancher bien ciré du Grand Hôtel du Lac, le cri des mouettes qui font signe dans le ciel, les cygnes qui font mouche sur le bleu du lac, le crissement de sa fourchette contre le fond de son assiette vide jusqu'au moment où, d'un geste paternel, mon père l'arrête d'une petite pression de la main. Derrière ses oreilles il est pêle-mêle, tout enchevêtré dans ses pensées ou tout perdu dans l'absence de pensée, dans l'hébétude qui lui est tombée dessus au détour du cimetière. À quatre-vingt-treize ans, il vient d'enterrer sa femme et soixante-sept ans de vie commune. C'est beaucoup pour une seule journée.

Grand-papa est magnifique, il n'y a que lui. Les convives, qui s'agitent à apprécier les bonnes choses de la vie, semblent à moitié effacés, irréels. Lui, il prend tellement de place dans son absence que je suis obligé de regarder ailleurs, de l'ignorer. Il le faut, c'est trop grave. Je m'efface dans les autres et je retrouve instamment l'irrespirable légèreté d'être.

Il ressurgira après, à la fin, au moment où tout le monde était en partance et

qu'il était lui-même déjà dans le hall. Avec une vivacité extraordinaire, il revint en arrière pour s'assurer, de ses mains et de sa voix tremblante, dans un fracas de français, de hollandais, d'anglais et d'allemand, que tout était en ordre, que l'addition avait bien été payée; et de remercier tout le personnel.

Lui qui semblait ne plus rien comprendre, replié dans sa douleur ou dans le peu de vie qui restait à l'intérieur de cette enveloppe devenue trop grande, a eu ce sursaut de bonnes manières et de civilité qui ne l'ont jamais quitté sa vie durant. Au moment où on ne pense plus, il a pensé aux autres. Et voir l'embarras des demoiselles de réception qui ne savent plus si elles doivent le remercier ou lui présenter leurs condoléances.

Avec l'âge le corps se resserre autour du peu qui lui reste et qui se concentre quelque part au milieu, c'est pour ça qu'on se racornit, qu'on se fripe, se ratatine comme une vieille orange. En mourant, ma grand-mère, cette femme aimée pendant tant d'années, a découpé à l'emporte-pièce tout le centre de mon grand-père et l'a couché à ses côtés dans son lit de bois. J'ai l'impression de voir un homme debout penché sur le trou d'obus qui a emporté ses parties vitales et qui se demande par quelle cruauté quelqu'un a osé le laisser vivre. Ça me fait penser à ce poème que j'ai dû apprendre par coeur à l'école. Je ne le comprenais pas bien, alors j'en oubliais toujours des bouts. Je l'ai retrouvé dans un cahier d'école:

Il y a certainement quelqu'un  
Qui m'a tué  
Puis s'en est allé

Sur la pointe des pieds  
Sans rompre sa danse parfaite.

A oublié de me coucher  
M'a laissé debout  
Tout lié  
Sur le chemin  
le coeur dans son coffret ancien

Les prunelles pareilles  
À leur plus pure image d'eau

A oublié d'effacer la beauté du monde  
Autour de moi  
A oublié de fermer mes yeux avides  
Et permis leur passion perdue

Anne Hébert

De voir, comme ça, à travers mon Grand-Père, ça me faisait mal. On ne peut pas regarder à travers le trou de la serrure des gens.

Il était déjà mort mais on ne l'a enterré que quelques temps plus tard, quand le vide qu'il avait à la place du coeur a cédé. Les trous ça ne tient pas longtemps, même dans la terre ils se referment vite.

Mon Grand-Père.

Je suis allé rendre visite à mes grands-parents; je voulais les présenter à une amie qui ne les a jamais connus. Nous sommes allés à leur ancienne demeure. Elle a vu la maison, elle a vu la vue, imprenable sur le lac et les montagnes qui souriaient de toutes leurs dents. Après avoir sonné, une femme de quarante ans environ a répondu. Je lui ai expliqué que j'avais une demande spéciale, que je voulais visiter le jardin de la maison, de la maison de mes grands-parents. Si c'était possible? Elle a souri et elle a dit: «oui, entrez». Mais je lui ai dit que non, que c'était le jardin seulement, que le reste aurait trop changé, que ce ne serait plus chez mes grands-parents, que si les murs sont toujours murs, ils ne sont plus animés par la même intention. Je préférais garder leur ancienne demeure intacte dans ma tête. Mais le jardin lui, saurait encore m'accueillir et lui raconter, à elle, mon amie qui ne connaissait pas mes grands-parents et les histoires secrètes qui nous liaient tous. Je savais qu'après nous il y avait eu d'autres enfants, comme il y

en avait eu avant nous. Mais les jardins savent garder les secrets et prolonger les histoires. Ils sont faits d'humus, de choses qui se sont déposées tout doucement, qui ont attendu longtemps, qui se sont décomposées et recomposées. Ils sont fait de couches, de strates de toutes sortes de vies, ils ont empilé les histoires d'herbe et de chardons, de pissenlits et de pâquerettes, d'oiseaux et de mouches, de vermisseaux et d'enfants. Les jardins savent, ils sont généreux, ils donnent. Alors, par la petite porte de bois avalée par la haie luxuriante que seuls les initiés peuvent découvrir, nous sommes entrés. L'arbre était toujours là, le cerisier, celui qui restera toujours le cerisier de ma vie, et, après l'avoir salué et questionné du regard (il ne faut jamais négliger de saluer les arbres), nous avons repris contact. Il ne m'en a pas voulu de toutes ces années passées au loin. Les arbres ont une mémoire de bois, ils retiennent tout dans leurs noeuds: tous les mots, les caresses et les maux. Nous nous avons une volonté de fer et une mémoire de papier, nous nous croyons meilleurs car le fer entame le bois qui produit le papier, mais le fer n'a pas d'âme, il frappe au hasard, sans savoir.

Je lui ai présenté mon amie. Ils se sont plus tout de suite; elle a une longue connaissance des arbres d'enfance, il a une longue expérience des jeunes filles souples et douces, fortes et rêveuses. Ils se sont adoptés. Puis nous sommes montés; mon ami le cerisier et moi lui avons raconté toute l'histoire de cette grand-mère, de ce grand-père, nés du siècle précédent. Je leur ai conté le grand coffre dans lequel ma grand-mère puisait des coquillages, des têtes de scarabées géants, des scorpions séchés, des histoires de chauves-souris, des épices, des montagnes de souvenirs et de légendes des Indes. Mes grands-parents sortaient d'un autre monde et le grand coffre était comme une lucarne vers cet ailleurs qui n'existe plus.

---

## CIRCONVALLATION

### Essai

*«L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre.*

*Pas de chemin, pas de ligne.»*

*Marguerite Duras*

Hier je me suis inventé. Le moment était propice, j'avais rendez-vous avec moi-même. Il ne s'agissait pas d'un examen de conscience, de quelque résolution d'un Nouvel An aviné, d'un bilan miteux; c'était mieux. Mieux qu'un historique, qu'un compte rendu des grands moments, bien mieux: hier je me suis inventé une enfance. L'enfance que j'ai vraiment vécue? je ne sais pas, je ne sais plus.

Maintenant j'ai le recul nécessaire à la mémoire, j'ai l'oubli qui fructifie. Avec les mots, ceux qui sont restés dans ma mémoire, avec ceux que j'ai inventés, ceux qui n'ont jamais existés, je me suis recréé un personnage. Personnage de papier, comme ces petites cocottes, nées d'une feuille blanche, qui après bien des plis et des replis accèdent à la troisième dimension mais qui, tôt ou tard, lorsqu'on est lassés de leur pose, retrouvent, un peu jaunies, leur dimension première au recyclage. Avec ma mémoire de papier et avec le plus important, mon imagination, je me suis bricolé un passé recyclé, j'ai construit l'être que j'aurais pu être, puisque je n'ai pas été, à l'époque, celui que j'aurais voulu être, ni celui que je crois avoir été. Au bout du compte, me suis-je retrouvé dans ce personnage imaginaire?

Que le héros soit fictif n'a pas d'importance, c'est au moment où la fiction s'éloigne de la réalité qu'elle se rapproche le plus de la vérité. J'ai puisé arbitrairement dans mes souvenirs, interprété, inventé, oublié et retenu, créé un personnage à partir de pièces réelles pour en faire un agencement imaginaire digne de la vérité. Pas de la réalité, il y a longtemps qu'elle n'existe plus, à



supposer qu'elle ait existé.

La seule chose importante, c'est que l'esprit de mon enfance, période du début, période de formation, d'impression, de moulage, d'injection, d'évaporation, coïncide plus ou moins avec la suite. Si je me suis trop fourvoyé, je me trouverai avec une enfance inadaptée ou plutôt, puisque l'enfance est le début et que, même si elle est créée après coup, elle garde son rôle de prima donna, j'aurai un adulte encombrant à charge. Il serait alors de la responsabilité de l'enfant que je n'ai jamais été d'assumer le poids de l'adulte qui ne serait plus porté par aucune enfance vécue et qui se trouverait donc en porte-à-faux par rapport à son existence. Et si la faux fauchait la porte, quelle sortie me resterait-il vers un avenir tout à coup illusoire, fuyant, de passé incertain? Je serais condamné à tourner en rond puisque la vie, contrairement à ce que l'on croit souvent, ne se prolonge pas uniquement vers le futur, mais aussi vers le passé, puisque, somme toute, la chandelle est allumée aux deux bouts.

Je me fais la promesse de relire mon texte un jour. J'attendrai quelques années, de manière à me laisser le temps de changer encore de passé, de façon à pouvoir redécouvrir l'étranger en moi et, à partir des mêmes péripéties, me réinventer encore. Mais, en attendant le plaisir de me retrouver, je dois bien vivre.

*Quoi que je fasse, je me perds, je me trahis. Ces lignes, elles aussi me trahissent. Je ne peux pas me retrouver en restant là, alors continuons.*

*Fonesco*

Le récit de cette enfance, je n'ai pu l'éviter, il fonçait sur moi comme un bateau fantôme, invisible et silencieux. De longtemps, je savais que sa masse sombre glissait au large sans comprendre, cependant, pourquoi elle venait à ma recherche, d'où elle surgirait ni, si elle m'évitait, où allaient m'entraîner les puissants remous de son sillage. C'est comme si elle avait toujours été là, comme si elle avait patiemment attendu que je mette enfin mon embarcation à l'eau pour la rencontrer, moi qui était resté frileusement les pieds au sec à regarder la mer onduler au loin. Après avoir pris place dans mon petit canot, j'ai compris que ce n'était pas moi qui le dirigeait, «ça» me dirigeait. Il y avait quelque chose, un profond courant peut-être, qui m'entraînait loin du rivage et du périple prévu. J'avais pourtant un itinéraire soigneusement balisé, une carte, une boussole et beaucoup d'énergie à dépenser, mais je me sentais impuissant. Si je voulais poursuivre la navigation, il fallait que je me plie aux lois inconnues du vent et des courants. Je suis têtu et je n'aime pas m'avouer vaincu, j'ai donc continué à ramer en faisant semblant de ne pas comprendre que je m'écartais de la route prévue, de la sécurité de la côte, que je m'aventurais là où croisent les gros navires, là où m'attendait mon vaisseau fantôme: «Laisse-toi glisser lecteur. Le journal est un bateau sur l'eau qui suit la courbe du vent (le bon et le mauvais). Impossible de lui donner une direction précise<sup>1</sup> .»

C'est en m'inscrivant à mon premier cours de création littéraire que j'ai poussé ma barque à l'eau. Je m'étais enrôlé un peu par défi, un peu par nécessité tant il me paraissait inconcevable de terminer un bac en littérature sans m'être frotté, au moins une fois, à l'écriture. Le cours terminé j'ai eu envie de me mesurer à un texte plus long. La maîtrise en création me donnait une chance de tenter l'expérience.

Deux séminaires ont orienté mon projet: la première influence, la moins

---

<sup>1</sup> Chabot, Marc, *Le Journal des autres*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1988, p.58.

heureuse, est venue d'un atelier de création qui m'a fait douter de mes dispositions à écrire un texte de fiction et m'a rendu sceptique quant à la capacité des étudiants à juger et apprécier les textes de leurs camarades. La deuxième influence, bien plus heuristique, a été un séminaire qui avait pour titre *Le discours romanesque*. Les textes à l'étude ont été stimulants et ont entraîné un questionnement quant au fonctionnement de la langue, à son organisation et à son rôle comme matériau de «construction» du sens, matériau avec lequel on peut jouer et construire, matière que l'on peut travailler et démanteler. Suite à ce cours, mon projet d'écriture prenait forme, je voulais écrire un texte qui aurait été une «application pratique» de la matière du séminaire. Mon idée était d'imaginer que la langue serait atteinte d'une maladie inconnue et inexplicable (tel un virus informatique) qui aurait entraîné une dégénérescence de la langue. Il y aurait eu un héros, un homme d'une cinquantaine d'années qui aurait été le premier à découvrir le problème et qui serait parti en croisade pour cerner, comprendre et tenter d'éliminer le virus langagier. Ce héros, homme peu cultivé et manquant de curiosité, aurait appris à découvrir et à s'intéresser à sa propre langue alors qu'elle était précisément en danger de disparition. Mon texte aurait été affecté par le virus à son tour. La capacité expressive de la langue m'intéressait dans son disfonctionnement. C'est donc armé d'un plan et d'une idée assez claire de ce que je voulais faire que je me suis attaqué à l'écriture. Elle ne s'est pas laissée faire et a mordu de retour.

Le récit devait se faire à la troisième personne, mais après quelques pages déjà, j'ai compris que «ça» ne fonctionnait pas, que mon héros était par trop différent de moi, que je ne le sentais pas et qu'il demeurerait aussi plat et sans relief que le texte que j'écrivais. J'avais pourtant entre les mains un projet qui m'emballait mais le texte, lui, se défilait; impossible de lui donner corps. Je résistais, je ne voulais pas voir le problème et encore moins le résoudre. Pour une fois que j'avais un plan bien ficelé, je n'étais pas prêt à le laisser filer pour foncer tête baissée vers l'inconnu. Mais j'étais incapable de continuer. Après des

semaines d'interruption j'ai compris qu'il fallait que j'oublie mon dessein initial et que mon personnage principal devait être plus proche de moi. Le héros, que j'avais soigneusement programmé et qui ne devait me ressembler en rien, commençait à s'effacer pour épouser, petit à petit, les traits de l'enfant que j'ai été. Mon narrateur était toujours un bonhomme d'une cinquantaine d'années, mais il s'était transformé en psychopédagogue et le petit était son patient. Quelques pages après ce nouveau départ j'ai ressenti la trop grande distance entre le gamin, décrit à la troisième personne par le narrateur-personnage, et l'enfant que j'ai été. Il fallait que je m'approprie, au moins partiellement, le petit homme de papier qui était né de ma propre intimité. Pour ce faire, j'ai pensé à une narration à la première et à la troisième personne, partagée entre l'enfant et l'adulte. Le narrateur adulte s'est rapidement épuisé et c'est finalement l'enfant qui a pris le relais de la narration au complet.

Ces modifications se sont faites de manière progressive et plus ou moins à mon insu comme si le texte m'avait été dicté par une volonté, non pas supérieure mais plus profonde, à laquelle je tentais de résister. Jamais les transformations ne se sont faites de manière consciente. Dans les faits, je restais désespérément muet jusqu'au moment où, excédé, j'opérais un changement de direction qui me permettait de retrouver les mots pour continuer. Cette manière désorientée et presque inconsciente de progresser était pour moi la seule façon de continuer à couvrir des pages de caractères, puisque je n'avais pas l'impression d'écrire mais de noircir des feuilles.

Continuer a été longtemps mon unique motivation et également mon plus grand désespoir. Mon expérience d'écriture se résumait à des textes de deux à quatre pages que je pouvais corriger et retravailler en cours de progression. Tous ces petits textes étaient nés d'une idée vague ou d'un manque d'idée quant au fond (pour reprendre un vieux débat) et se développaient à partir des mots, un terme en faisant surgir d'autres, comme dans une réaction en chaîne. Mon premier jet étant toujours catastrophique, cette méthode ne fonctionnait, pour

ainsi dire, qu'à partir de la réécriture. Ce n'était qu'en retravaillant les mots, que les idées suivaient. Lors de la rédaction de mon projet, j'ai été confronté à un problème lorsque j'ai compris qu'il m'était impossible de fonctionner de cette façon. Je ne pouvais pas me permettre de passer des heures à retravailler chaque ligne puisque je n'avais encore aucune idée de ce que le récit allait être. La perte de temps aurait été bien trop grande et j'aurais également eu trop de difficulté à me séparer des portions inadéquates de mon texte après les avoir tant travaillées. Il a donc fallu que je me fasse confiance, ou plus exactement, que je comprenne que je n'avais pas le choix, que je devais me faire confiance si je voulais continuer. Cela a été pénible; il est toujours difficile de trouver une motivation dans un texte qui ne nous charme pas.

Qu'en est-il du premier texte d'un auteur, puisque je me suis prêté au jeu de l'auteur? La légende veut qu'un premier roman est souvent autobiographique, qu'il y a quelque chose qu'il faut sortir de soi avant de pouvoir éventuellement accéder à autre chose. Est-ce un compte à régler avec son passé, quelque chose à évacuer, une quête des origines, une sublimation, un moyen de lutter contre le temps, l'oubli et la mort, une occupation masochiste ou s'agit-il «(...) d'actualiser un fantasme d'auto-engendrement dans le registre de l'omnipotence narcissique anale<sup>2</sup>»? (on ne peut dénier à l'approche psychanalytique le mérite d'avoir considérablement élargi le vocabulaire du critique littéraire!)

Comme j'étais incapable de concevoir une «histoire» et que mon texte est devenu un récit autobiographique qui semblait être régi par une nécessité insoupçonnée et totalement désordonnée, je me suis trouvé avec une quantité de textes sans queue ni tête. À présent, je me me rends compte que j'aspirais à évoluer librement afin de favoriser le geste d'écriture sans avoir à me préoccuper de son sens. La forme du journal intime s'est imposée comme l'unique solution capable de réunir cette fuite de textes sans suite.

Ce qui s'est imposé auparavant doit être questionné à présent. Même si je me

---

<sup>2</sup> Anzieu, Didier, «les antinomies du narcissisme dans la création littéraire» In *De l'acte autobiographique*, J-F. Chiantaretto, p. 265.

suis laissé emporter par l'écriture sans chercher à comprendre ma démarche, il doit quand même être possible d'éclaircir, dans une certaine mesure, la nécessité du récit autobiographique... Comme le fait remarquer Benoît Mélançon, l'envie ou le besoin de parler de soi ne sont pas nouveaux et certainement pas prêts de s'éteindre, l'engouement pour le courrier électronique en est la preuve:

Les spécialistes des sciences humaines se penchent déjà sur cette prolifération du besoin de se faire entendre, qui serait l'équivalent médiatique de ce que Milan Kundera appelle la «graphomanie» dans *L'art du roman*, soit la volonté d'exposer — et d'imposer — son *moi* par l'écriture<sup>3</sup>.

Alors ce désir de parler de moi, de l'enfant que j'ai été, pourquoi? Une fonction cathartique, le besoin de se vider de ça, de se raconter, d'effectuer une cure par la parole? Sûrement, car le récit autobiographique est peut-être le seul moyen de raconter son enfance, sa vie, puisque, sans le travail des mots, sans la «littérature», cette histoire serait atrocement banale et donc inracontable: «Le moi que l'on jette dans un journal, c'est celui qui pourrait être public mais qui n'arrive jamais à se faire entendre<sup>4</sup>.» Personne n'aurait la patience de supporter la logorrhée du journal intime. Dans le récit de soi, comme dans le roman, c'est l'exigence de la narration qui rend le texte lisible, qui guide et influence l'écriture puisqu'il faudra d'abord séduire le lecteur en soi avant de séduire un lecteur virtuel. Pour ce faire, il faut charmer, exagérer, amplifier, caricaturer: «Tout portrait, dans le roman, devrait laisser deviner, sous le trait, la tentation, la possibilité, l'imminence de la caricature. La caricature doit être en filigrane du portrait<sup>5</sup> .»

La forme de mon récit, celle du journal intime, imposée par la structure éclatée de mes textes, est un choix qui n'est pas aussi innocent qu'il y paraît. Je

<sup>3</sup> Mélançon, Benoît, *Sévigne@internet, Remarque sur le courrier électronique et la lettre*, Montréal, Fides, 1996, p.10.

<sup>4</sup> Chabot, Marc, *op. cit.* p. 55.

<sup>5</sup> Nourissier, François, «Monsieur Haine», in *Autofiction & Cie*, (Colloque de Nanterre 1992), (publié sous la direction de Serge Doubrovsky, Jacques Lecarme et Philippe Lejeune), Paris RITM, no 6, 1993, p. 225.

pense qu'il s'y trouve une part de compensation, presque de vengeance, comme si l'adulte que je suis devait dédommager l'enfant que j'ai été d'une écriture qu'il n'a jamais pu produire. Durant mon enfance, j'étais extrêmement conscient et gêné de mes lacunes en français, et mon ardeur à ne laisser aucune trace écrite de mon incapacité était devenue obsessionnelle. À vingt ans, je me souviens clairement être tombé sur mes anciens carnets de notes de l'école secondaire et j'avais été stupéfié de voir le nombre de punitions, d'heures d'arrêts, de remarques des professeurs et du directeur, bref, la quantité d'encre rouge qui avait transformé mes carnets en steaks saignants. Mais je n'étais pas encore prêt à me rappeler de ma nullité; j'avais donc envoyé le papier, l'os, le manque de nerf, le sang, et tout ce qui traînait là-dedans, se faire blanchir à la récupération, espérant qu'un jour quelqu'un ferait une utilisation plus digne de la pulpe des arbres. Ce passé, que j'ai étouffé dans l'oeuf, périodiquement effacé, j'avais besoin de le redécouvrir, de l'accepter, de me le réapproprier par le biais du journal intime: «Un journal c'est le temps concret qui refuse de disparaître. On pourrait tout aussi bien dire un individu concret qui refuse de disparaître<sup>6</sup>». C'est peut-être ça, écrire un récit autobiographique, accepter d'être ce que l'on a été. À vingt ans, je n'en avais pas été capable.

Évidemment, le passé qu'on se réapproprie n'est plus le passé que l'on a vécu, on retranche, sélectionne, invente, oublie. Pire, depuis l'avènement de la psychanalyse, on n'appréhende plus l'autobiographie de la même façon; il y aurait les souvenirs-écrans qui masquent notre plongée dans les profondeurs de la mémoire, et ce n'est qu'à travers ce masque déformant qu'on aurait une chance de s'apercevoir. Ce n'est pas grave, lorsqu'on fait de la plongée sous-marine notre vision est altérée par l'écran du masque et, de plus, on est sourd au monde extérieur; on a pourtant une assez bonne idée de ce qui se passe autour de nous. Est-ce que l'introspection est plus sujette aux déformations que le milieu aqueux?

Écrire son enfance est une curieuse expérience, on a l'impression de se dédoubler, d'exister en deux endroits distincts: en soi, intimement, puisque nous

---

<sup>6</sup> Mircea, Eliade, citée dans Chabot, Marc, *op.cit.* p. 56.

sommes le fruit de ce que nous avons été, et à l'extérieur de soi, tant le personnage que nous étions semble concret, entier et différent de ce que nous sommes à présent: «[...] nous nous perdons nous-mêmes; nous sommes aussi étrangers au moi qui a vécu que si ce n'était pas nous<sup>7</sup> [...]» Cette impression est certainement accentuée par l'écart temporel qui augmente l'impression de clivage, de double identité de l'enfance, puisque le regard que l'on porte sur notre propre jeunesse ressemble de plus en plus au regard que les autres ont pu poser sur nous. On ne s'habite plus, on essaie, en nomade, de replanter le décor le temps d'un souvenir. Le temps écoulé entraîne des erreurs de perception, des pertes de mémoire, des oublis volontaires, des défauts de chronologie, qui, pourtant, ne modifient pas le parfum de l'enfance:

Je ne perçois pas ma vie comme un tout, mais comme des fragments éparés, des niveaux d'existence brisés, des phrases disjointes, des non-coïncidences successives, voire simultanées. C'est cela qu'il faut que j'écrive. Le goût de mon existence, et non son impossible histoire<sup>8</sup> !

Alors, le récit autobiographique, une manière de racheter mon passé et de m'en redonner le goût? Pas tant pour retrouver la saveur des souvenirs heureux qui, eux, sont restés, mais plutôt « [...] parce que ce «je» qui est le mien est en désordre. [...] Parce que c'est un moyen d'approfondir ce que je pense<sup>9</sup>», une façon de revivre les émotions, les douleurs, les problèmes sous-jacents qui sont pour beaucoup dans ce que je suis aujourd'hui.

«J'ai l'impression qu'après avoir écrit mon récit, je suis enfin arrivée à mon présent, enfin arrivé à moi-même [...]»<sup>10</sup>.» J'aimerais être aussi positif, mais je ne crois pas que l'on accède si facilement (aussi ardue que l'écriture ait pu être) à son soi-même. Je ne crois pas non plus en un soi-même statique et figé auquel on

---

<sup>7</sup> Tiré du Journal d'Amiel, cité dans *Écriture de soi et psychanalyse*, (sous la direction de Jean-François Chiantaretto), Paris, L'Harmattan, 1996, p. 86.

<sup>8</sup> Doubrovsky, Serge, «Textes en main», in *Autofiction & cie*, op. cit. p. 210.

<sup>9</sup> Chabot, Marc, op. cit. p. 45.

<sup>10</sup> Rodrigues, Isabel, «Le Pouvoir des mots sur soi», in *Le pouvoir transformateur du récit de vie, acteur, auteur et lecteur de sa vie*, (Actes du 2e symposium du Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie), (coordonateurs Monique Chaput, Paul-André Giguère et André Vidricaire), Montréal, L'Harmattan, 1999, p. 54.



arriverait une bonne fois pour toutes. Je rejoindrais plutôt le scepticisme que traduit cette courte citation de Marguerite Yourcenar: «L'être que j'appelle moi<sup>11</sup>.» Phrase qui rend bien la part de compromis, tout ce qu'il y a d'approximatif et d'aléatoire dans la notion de moi. J'ai toutefois plus d'espoir que Michel Leiris qui, après quarante-sept ans de rédaction de son journal intime, en arrive à cette conclusion:

L'espoir de trouver ce que je cherche s'est, pour moi, réduit peu à peu à celui de trouver, non pas la chose que je cherche, mais quelle est exactement la chose que je voudrais trouver. Bref, ce qu'aujourd'hui je cherche c'est ce que je cherche<sup>12</sup> .»

Suis-je arrivé à une période de changement pour que j'aie éprouvé le besoin de faire le récit de ma vie, aussi imparfait et lacunaire soit-il? Était-ce une étape que je devais franchir un jour ou ce récit n'a-t-il été motivé que par la nécessité toute circonstancielle d'une rédaction de mémoire? Autant de questions qui resteront sans réponse.

Il est pourtant probable que la quête de sens n'était pas étrangère à ma démarche et que la volonté de réhabiliter mon passé était une manière de le réhabiliter, de «conférer ses lettres de noblesses à la platitude, voire l'échec du pur vécu référentiel<sup>13</sup> [...]».

Qui dit quête de sens, dit quête des origines dans la mesure où le sens prend sa source dans le passé et qu'il est généralement admis que c'est pendant l'enfance que l'on détermine les grandes lignes de sa personnalité et de son caractère. Comme le dit Tinamer, la jeune héroïne de *L'Amélanquier*: «[...] dans la vie comme dans le monde, on ne dispose que d'une étoile fixe, c'est le point

---

<sup>11</sup> Marguerite Yourcenar, citée dans «La légitimation du genre» In *Le récit d'enfance en question*, (publié sous la direction de Philippe Lejeune), Cahiers de Sémiotique textuelle, 12, Université de Paris X, 1988, p. 24.

<sup>12</sup> Leiris, Michel, cité par Maubon, Catherine dans «Au jour le jour», in *Tangence*, *Le Récit de soi*, (préparé par Simon Harel), No. 42, 1993,

<sup>13</sup> Doubrovsky, Serge, *op.cit.* p. 209.

Évidemment mon récit n'est pas une autobiographie, ce n'est qu'un texte à teneur autobiographique. Mais la fibre, l'émotion, le pathos, serais-je tenté de dire, ont été respectés à tel point que le tissu narratif en devenait lourd, répétitif, obsessif. Mes textes s'enfonçaient dans la spirale de doutes, d'insécurité et de pitié pour moi-même que je ressentais à l'époque, et je ne pouvais continuer sur un ton pareil. La forme de journal intime que j'ai donnée au texte n'est certainement pas étrangère à la couleur que le récit a pris, puisque la répétition, le questionnement, l'introspection, sont propres au journal personnel. L'unique solution, qui garantissait la lisibilité du texte, était de prendre de la distance par rapport aux noeuds émotifs du récit. L'humour, la dérision, la gaieté, «d'alacrité méchante de l'écriture<sup>15</sup>» se sont avérés les seuls moyens de continuer à trancher dans le vif des souvenirs sans tomber dans le sentimentalisme et l'apitoiement.

Le seul, en tout cas selon moi le premier critère qui permette de juger si l'on a ou non affaire à un texte autobiographique, c'est en effet le risque pris par l'écrivain. Risque de quelle sorte? Il faut, dans l'aveu, aventurer son honneur, sa pudeur, et surtout ces idées sur soi qui forment, en chacun de nous, l'architecture de la comédie. L'autobiographie doit bousculer les comédies et en démonter les rouages.<sup>16</sup>

Je partage cet avis, l'autobiographie ne devrait pas être un acte de complaisance et de glorification de soi et je crois également que «[...] le romancier ne doit pas trop aimer ses personnages, de même que l'autobiographe ne doit pas s'aimer soi-même<sup>17</sup>». Railler son passé, se moquer de ce qu'on a été, c'est se reconnaître, s'accepter. Se rendre risible c'est aussi se rendre lisible et dans les opérations de critique et d'analyse du texte on a tendance à oublier qu'un texte doit avant tout soutenir l'intérêt du lecteur.

---

<sup>15</sup> Nourissier, François, *op. cit.* p.225

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 224

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.224.

«À l'origine [du journal intime] il faudrait un minimum de doute sur soi et un minimum de confiance dans l'acte d'écrire, dans la plume et le papier<sup>18</sup>.» De ces quatre conditions, à l'époque de mon enfance, je ne remplissais que la première, mais avec quelle conviction! Quant à la confiance, elle me manquait cruellement et c'est pour cette raison que je considère l'écriture de ce faux journal intime un peu comme une revanche prise sur le passé, comme s'il m'était enfin possible de réaliser les gestes que je n'ai pas osé poser à l'époque: « (...) écrire un journal c'est peut-être aussi refaire sa vie.»<sup>19</sup>

Rétrospectivement, le faux journal intime me semble être la forme idéale pour le récit que j'avais à faire, et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord j'invoquerai le manque de talent:

Richter considère tout journal intime imprimé comme une forme de récit dépassé provenant d'une maîtrise insuffisante des autres formes et due à un manque de génie descriptif. [...] Le journal intime est une échappatoire pour les esprits confus, une des impasses de la littérature<sup>20</sup>.

Cette opinion date un peu (1965) et je ne me permettrais pas de condamner les auteurs de vrais ou faux journaux intimes, mais, en ce qui me concerne, il est vrai que, ne me sentant pas à la hauteur de la tâche, j'ai mis à profit la souplesse et le manque de structure du journal personnel.

Il [le journal intime] semble convenir aux auteurs qui ne peuvent pas — ou ne veulent pas — adopter un point de vue précis. L'artiste peut s'exprimer sans qu'il soit contraint par une forme exigeante; il n'a pas besoin de fil conducteur, de leitmotiv ou d'intrigue<sup>21</sup>.

<sup>18</sup> Gilot, Michel, «Quelques pas vers le Journal intime», In *Le journal intime et ses formes littéraires*, (Actes du Colloque de septembre 1975), textes réunis par V. Del Litto, Genève, Librairie Droz, 1978, p. 1.

<sup>19</sup> Chabot, Marc, *op. cit.* p. 60.

<sup>20</sup> Boerner, Peter, «place du Journal dans la littérature moderne», In *Le journal intime et ses formes littéraires*, *op. cit.*, p. 219.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 221.

En me laissant aller à la spontanéité, le processus d'écriture ressemblait effectivement à celui du journal intime avec, pour différence, que la rédaction prenait place presque vingt ans après les événements ou les non-événements (le journal intime n'est-il pas le lieu de l'introspection, du repli sur soi, donc de l'inaction?).

Dans mon cas le problème est malgré tout un peu plus complexe qu'il n'y paraît, puisqu'il s'agit d'un faux journal intime et que j'ai toujours pensé mon texte comme un roman. Je ne bénéficierai donc pas de la clémence que le lecteur accorde à l'auteur d'un journal intime étant donné que les attentes du destinataire sont différentes selon que le récit porte le titre d'autobiographie, de journal intime ou de roman.

Le deuxième avantage qu'offre l'imitation du journal intime est précisément la liberté de fond et de forme; celui-ci permet d'écrire à peu près n'importe quoi. Sans cette indépendance du premier jet, je ne crois pas que j'aurais été capable d'écrire. Il a fallu que je puisse me vider de certaines choses et que je sois capable d'en puiser d'autres, au hasard, sans me sentir obligé, dès le début, de trouver un sens à ce que je faisais. Les paroles de Jean Rousset et de Georges Poulet rapportées par Michel Gilot expriment très bien le paradoxe du journal intime qui est de structurer l'informe par l'informe.

L'un disait en gros (naturellement c'était Jean Rousset) que l'on écrivait un journal intime pour donner forme à l'informe et l'autre [Georges Poulet] disait que le journal intime, sa nature même, était l'informité (il s'exprimait mieux que cela!)<sup>22</sup>.

La liberté qu'offre le pseudo-journal intime a encore été augmentée par le support d'écriture de mon texte: l'ordinateur. Ce mode de rédaction est en totale opposition avec la tradition du journal personnel qui correspond à une écriture

---

<sup>22</sup> Gilot, Michel, «Débat», in *Le journal intime et ses formes littéraires*, op. cit., p.20.

intime et séquentielle, qui s'épanouit généralement dans un cahier ou un carnet. On a tendance à considérer l'ordinateur comme un outil alors que la plume ou le stylo sont bien plus familiers puisqu'on les perçoit comme des prolongement de notre corps.

La versatilité de l'ordinateur et sa contrepartie physique, la feuille de papier volante imprimée, ont grandement favorisé la production de mon récit puisqu'elles m'ont permis de modifier indéfiniment le texte et l'ordonnance de celui-ci. L'inconvénient a été d'offrir une liberté si grande qu'elle ne nécessitait aucune réflexion préalable et donc beaucoup de travail ultérieur. Une fois mon corpus de textes constitué, j'ai dû sélectionner les parties et leur trouver une ordonnance, un motif afin que le tout constitue un ensemble. Cette étape a été particulièrement fastidieuse car il était nécessaire de reprendre chaque portion une à une afin d'ajuster le niveau de langue, les temps verbaux, la chronologie, etc. Comme je n'avais pas d'intrigue et que le seul fil conducteur était «mon histoire», je ne m'étais pas limité à un âge ou une période particulière. Mon personnage-narrateur était parfois un enfant, parfois un adolescent, d'autres fois encore un adulte, si bien que certaines portions de texte avaient un niveau de langue enfantin, d'autres un niveau adolescent et quelques parties étaient d'un langage assez soutenu. Durant la phase d'écriture, j'avais naïvement pensé que tout allait se mettre en place et que le fil conducteur se tisserait de lui-même; j'ai été obligé de reprendre le texte maille par maille. Je ne suis pas sûr d'avoir pleinement réussi; il me paraît que l'ensemble manque de dessin.

En ce qui concerne l'organisation et l'arrangement du texte, j'ai pris une liberté par rapport à la structure habituelle d'un journal personnel, celle de ne présenter aucun repère chronologique. Les souvenirs repêchés n'apparaissent pas avec une date qui leur aurait été attachée, comme le prix est accroché au poisson lors d'une pêche miraculeuse. C'est un choix qui pourrait étonner tant l'ancrage temporel est habituellement présent dans les journaux: «Ce qui fait un journal,

c'est d'abord sa date. Une journée dans l'histoire d'un individu<sup>23</sup>» Mais l'absence de repères chronologique m'a permis de masquer de longues périodes de silence, de camoufler le petit nombre d'entrées du journal, d'atténuer l'aspect hétérogène et répétitif propre au carnet journalier. Pour toutes ces raisons il était bien plus simple de proposer un texte flottant dans une absence de temporalité. À ce propos, un auteur célèbre illustre bien les enjeux du temps (perdu ou retrouvé): «[Proust se considérait comme un] mémorialiste, en refusant explicitement de livrer à la chronologie — ce défilé trop homogène, cette mise à plat — l'évocation de sa vie intérieure<sup>24</sup>».

Dans mon récit le temps passe malgré tout, on peut s'en rendre compte par une légère hausse du niveau de langue et par un changement dans les thèmes abordés par les textes.

Le rejet de la temporalité rejoint d'autres omissions qui, par contre, sont propres au journal intime: l'absence de toponymes, l'utilisation de lettres plutôt que de prénoms, le manque de descriptions. Ces trois caractéristiques découlent du fait que le destinataire du récit intime n'est autre que l'auteur, toute précision devient donc inutile puisque l'écriture n'est pas transitive mais réflexive.

Le manque de repères spatio-temporels et le flou concernant l'identité de l'auteur du journal ont été les deux seules certitudes qui m'ont accompagné dès le début de la rédaction. Je ne voulais pas que l'on puisse associer ce récit à un lieu, à une personne ou à une période précise. Ce choix est-il lié à ma situation personnelle et à mon identité partagée entre deux pays, deux continents, deux cultures?

Hormis ces avantages, le roman présenté sous forme de journal intime pose un problème. Comme l'a dit Doubrovsky en parlant du récit autobiographique ou de l'autofiction: «Naturellement, pour que l'entreprise ne sombre pas dans la complaisance, le prix à payer est une guerre permanente contre soi, un

---

<sup>23</sup> Chabot, Marc, *op. cit.*, p. 25.

<sup>24</sup> Gilot, Michel, «Quelques pas vers...», *op. cit.*, p. 1.

complaisance, le prix à payer est une guerre permanente contre soi, un masochisme impitoyable et savant [...]»<sup>25</sup>. Si l'on se rappelle la dérision, le scandale et la mésaventure volontaire qui, selon François Nourissier, devraient donner le ton à l'autobiographie, et si l'on considère le journal intime comme le lieu du retour sur soi, du repli et de l'intériorité, on comprend qu'utiliser la forme du journal personnel pour faire un récit autobiographique pose problème. L'ironie, l'humour et le sarcasme que l'on peut s'infliger dans le carnet de bord sont limités, puisqu'ils supposent une distance par rapport aux événements et à soi-même qui entre en contradiction avec la nature même de l'intimité: «Le journal est un lieu sécurisant, c'est le refuge contre le reste de l'univers, contre ce vide, ce vertige qui risque de vous happer, contre ce saut vers l'inconnu, la multiplicité, la dispersion»<sup>26</sup>.

En ce qui concerne le récit autobiographique, j'ai envie de reprendre la citation de Marguerite Yourcenar qui dit que «Le véritable lieu de naissance est celui où l'on a porté pour la première fois un coup d'oeil intelligent sur soi-même»<sup>27</sup>. Le journal intime serait alors le lieu de naissance du questionnement sur soi, celui de l'intelligence en action pourtant dépourvue du recul nécessaire à embrasser du regard la totalité du paysage. Si l'on compare la vie à l'ascension d'une montagne, le carnet intime pourrait être un compte rendu, une façon de fixer, au jour le jour, les péripéties, détails et difficultés de l'escalade en espérant pouvoir, un jour, leur donner un sens:

Quels que soient ses aspects, le quotidien a ce trait essentiel: il ne se laisse pas saisir. Il échappe. Il appartient à l'insignifiance, et l'insignifiant est sans vérité, sans réalité, sans secret, mais est peut-être aussi le lieu de toute signification possible<sup>28</sup>.

Le récit autobiographique, quant à lui, correspondrait au récit d'étape, ce qui

<sup>25</sup> Doubrovsky, Serge, *op. cit.*, p. 209.

<sup>26</sup> Didier, Béatrice, *Le journal intime*, Presses universitaires de France, Paris, 1976, p.91.

<sup>27</sup> Rugira, Jeanne-Marie, «Le Pouvoir structurant du récit de vie», In *Le Pouvoir transformateur ...*, *op. cit.* p. 22.

<sup>28</sup> Blanchot, Maurice, cité par Maubon, Catherine, dans «La parole quotidienne», In *Tangence*, *op. cit.* p. 29.

suffisamment de hauteur pour savoir que, malgré toutes les difficultés, on a accompli quelque chose. On prend alors le temps de mesurer du regard le chemin parcouru ainsi que les transformations intimes que le trajet a occasionné. «Il [l'autobiographe] ne racontera pas seulement ce qui lui est advenu en un *autre* temps, mais surtout comment, d'*autre* qu'il était, il est devenu lui-même<sup>29</sup>.»

En écrivant un faux journal intime il est évident que je bénéficie du recul, de la hauteur, que donne le temps écoulé. Le jeu est aussi de l'oublier et de retrouver, partiellement au moins, une innocence, une naïveté oubliées. L'humour et la dérision seront donc maniés avec précaution afin de respecter le ton de la confiance et du recueillement propre au journal. Toutefois, si l'auto-ironie explicite, celle qui se rit du sujet au premier degré, est limitée, il est possible de jouer, l'air de rien, sur le comique des situations. Ainsi, dans mon texte, le questionnement tout à fait sérieux quant aux façons de se masturber témoigne de la détresse du héros tout en ironisant sur sa naïveté. La mise en scène d'un enfant et l'utilisation du langage enfantin permettent également de créer des situations comiques et de questionner les valeurs de la société, sans avoir l'air d'y toucher, en utilisant l'ingénuité et la candeur de l'enfance.

Ceci m'amène à parler du pseudo-langage enfantin. À partir du moment où j'ai décidé que le récit prendrait la forme d'un journal intime, il était évident que je devais tendre à un niveau de langage en rapport avec l'âge de l'enfant. La langue que j'ai adoptée est très artificielle, je n'ai fait aucune recherche, ni «sur le terrain», ni dans la littérature spécialisée ou romanesque, pour tenter de découvrir les secrets de l'expression enfantine. L'ensemble du récit n'est que mascarade (fausse autobiographie, faux journal intime), et le faux langage enfantin se compare au nez rouge du clown; un petit artifice voyant qui, à lui seul, change la perception qu'on a de l'homme qui le porte. La nature de l'homme n'est pas changée, seuls les regards sont affectés. Travestir le langage offre d'autres avantages: une plus grande liberté de jeux, la possibilité de malmener et

---

<sup>29</sup> Starobinski, Jean, «le style de l'autobiographie», in *Poétique*, no 3 (sept 1970), p. 261.



de détourner les mots. Par contre le lexique est nettement plus restreint, la syntaxe doit rester simple, les temps et modes de conjugaison des verbes sont limités.

Utiliser un langage enfantin, c'est aussi s'éloigner un peu, se donner une personnalité autre avec laquelle il est probablement plus facile de faire un retour sur son passé. Mon expérience rejoint un peu celle d'Isabelle Rodrigues dans son récit de vie:

Un constat m'est apparu intéressant dans ce parcours: la langue dans laquelle est écrit notre récit de vie joue un rôle prépondérant autant dans la forme donnée au récit que dans le contenu lui-même. La langue d'expression évoque forcément un monde culturel plein de symboles et de valeurs qui lui sont propres et c'est pourquoi l'utilisation du français m'a dégagé de toute la culture familiale et permis de porter un regard plus distant sur mon passé<sup>30</sup>.

La distance, tant physique que linguistique, qui me sépare moi aussi de mon lieu d'origine a certainement favorisé une écriture autobiographique. Sans cet éloignement, je ne crois pas que j'aurais été capable de réaliser un tel récit. Malgré tout, il m'a été difficile de donner une réelle autonomie à mon héros, j'avais constamment l'impression de le trahir, bref de me trahir.

Le jeu avec la langue était à l'origine de mon projet d'écriture, et c'était un aspect que je ne voulais pas perdre, car le langage a gardé une certaine étrangeté pour moi. La langue ne m'inspire pas confiance, c'est peut-être l'héritage d'un passé scolaire désastreux. L'écriture enfantine a permis à l'insolite du langage de trouver sa place dans mon récit. Voici ce qu'en dit un jeune auteur québécois:

Je n'ai pas vraiment réfléchi au choix de mon personnage, explique Jean-François Beauchemin, auteur de *Comme enfant je suis cuit*. C'a été spontané. C'est un univers tellement riche pour un auteur parce que le langage est hors normes, et l'écrivain peut puiser dans l'imaginaire infini de l'enfant. C'est la liberté totale<sup>31</sup>.

<sup>30</sup> Rodrigues Isabelle, «Le Pouvoir des mots sur soi», in *Le pouvoir transformateur ...*, op.cit. p. 55.

<sup>31</sup> Beauchemin, Jean-François, paroles rapportées par Marie-Andrée Chouinard, dans son article: «La vie, ça commence à quel âge?», *Le Devoir*, 14 février 1998, p. D1.

Ce petit essai, autoréférentiel, n'est-il pas une sorte de prolongement de mon récit? Est-ce que je ne détourne pas le ruisseau pour amener l'eau à la roue de mon journal intime puisque, sous le couvert d'une étude, d'une analyse, je parle encore de moi?

Qui dit écriture intime dit forte représentation de celui en train d'écrire: à l'inverse du romancier, du poète ou du dramaturge, l'épistolier, le diariste, le mémorialiste ou l'autobiographe ne cesse de répéter qu'il est en train d'écrire — une lettre, son journal, des Mémoires, son autobiographie. On le voit se décrire, dépeindre l'endroit où il est, évoquer les conditions de son activité, justifier tel choix d'écriture, rejeter tel autre, s'excuser d'être trop bref ou trop long<sup>32</sup>.

---

<sup>32</sup> Benoît Melançon, *op. cit.*, p. 31.

## BIBLIOGRAPHIE

- Chabot, Marcel, *Le Journal des autres*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1988, 205 p.
- Chiantaretto, Jean-François, *De l'acte autobiographique. La psychanalyse et l'écriture autobiographique*, Seyssel, Éditions du champ Vallon, 1995, 293 p.
- Coll., "Cher cahier..." *Témoignages sur le journal personnel*, (recueillis et présentés par Philippe Lejeune), Paris, Gallimard, 1989, coll. «Témoins», 259 p.
- Coll., *Écriture de soi et psychanalyse*, (sous la direction de Jean-François Chiantaretto) Paris, L'Harmattan, 1996, coll. «Psychanalyse et civilisations», 283 p.
- Coll., *Autofictions & Cie* (Colloque de Nanterre 1992), (publié sous la direction de Serge Doubrovsky, Jacques Lecarme et Philippe Lejeune), Paris, Université de Paris X, cahiers du RITM, no 6, 1993, 249 p.
- Coll., *Le Récit d'enfance en question*, (publié sous la direction de Philippe Lejeune), Cahiers de Sémiotique textuelle, No. 12, Université de Paris X, 1988, 257 p.
- Coll., *Le Journal intime et ses formes littéraires*, (Actes du colloque de septembre 1975), (textes réunis par V. Del Litto), Genève, Librairie Droz, 1978, 330 p.

- Coll., *Le Pouvoir transformateur du récit de vie, acteur, auteur et lecteur de sa vie*, (Actes du 2e symposium du Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie), (coordonateurs Monique Chaput, Paul-André Giguère et André Vidricaire), Montréal, L'Harmattan, 1999, 201 p.
- Didier, Béatrice, *Le Journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1976, 205 p.
- Lecarme, Jacques et Éliane Lecarme Tabone, *L'Autobiographie*, Paris, Armand Collin, 1997, 313 p.
- Lejeune, Philippe, «La pratique du journal personnel», In *Cahiers de sémiotique textuelle*, Enquête, no.17, 1990, 198 p.
- , *Le Moi des demoiselles*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, 454 p.
- , *Le Pacte autobiographique*, nouvelle édition augmentée, Paris, Éditions du Seuil, 1996, 381 p.
- Melançon, Benoît, *Séville@Internet, Remarque sur le courrier électronique et la lettre*, Montréal, Fides, 1996, 57 p.
- Roche, Anne, «Le récit de vie, mise en scène et mise en crise de l'identité narrative», In *Texte*, vol 19-20 (1996), p. 217-236.
- Starobinski, Jean, «le style de l'autobiographie», In *Poétique*, no 3 (sept 1970), p. 257-265.
- Tangence*, «Le récit de soi», (préparé par Simon Harel), No. 42, 1993.

### Articles de quotidiens

Chartrand, Robert, «Fin de saison», *Le Devoir*, 12 juin 1999, p. D 4.

———, «Romans québécois», *Le Devoir*, 28 août 1999, p. D3.

———, «Et si la vie se faisait belle», *Le Devoir*, 4 septembre 1999, p. D3.

Chouinard, Marie-Andrée, «La vie, ça commence à quel âge?», *Le Devoir*, 14 février 1998, p. D1.

Labrecque, Marie, «Comme enfant je suis cuit», *Voir*, 16 avril 1998, p. 56.

Marcotte, Gilles, «L'Amour et un enfant», *L'Actualité*, 15 avril 1998, p. 93.

Navarro, Pascale, «La 27ème rencontre internationale des écrivains aborde le thème de l'enfance», *Voir*, 8 avril 1999, p. 50.

Poulin, Andrée, «Le Portrait riche d'un gamin pauvre», *Le Droit*, 7 février 1998, p. A14.